Tome XV. N° 17 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Déc. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Mistral et Montenard
Paysages de Provence

L'une des dernières volontés de Mistral est faite, Montenard a illustré *Mireille* (1). Ce vœu testamentaire du grand poète pourra surprendre les esprits au courant du prodigieux particularisme des pays provençaux : Mireille est née sur le Rhône, son peintre est du Var. Mais Mistral avait en horreur les petites cloisons et les menus compartiments qui ont souvent fait échec à ses efforts d'unification linguistique et morale : — *Ce mot n'est pas d'ici... Ce costume n'est pas de chez nous...* Lui, aimait à gravir éminences et belvédères, pour y considérer l'étendue des domaines de sa mystérieuse Comtesse ; de là, les ressemblances lui semblaient l'emporter, il les jugeait plus dignes d'intérêt que les différences dont il savait se souvenir au reste, quand il pouvait en tirer un accord nouveau. Personne n'a eu comme lui le goût des hauteurs d'où l'on examine les hommes, les idées et les choses dans leur seule détermination de principe.

(1) Dorbon, éditeur.

*
* *

Le principe de Montenard consiste à figurer l'homme par la nature, à exprimer la personne humaine par le paysage où elle a fleuri. La même pensée est répandue dans cette portion de l'œuvre de Mistral que dominent l'enthousiasme cérébral et la volonté réfléchie. Mais, si elle anime *Calendal* et les *Iles d'or*, le *Rhône* et les *Olivades*, *Nerte* et le *Trésor*, il est clair que *Mireille* échappe tout à fait à cette inspiration. *Mireille* est le chef-d'œuvre de la spontanéité de son cœur. *Mireille* est l'histoire d'une jeune fille, Provençale sans doute, mais d'abord amoureuse et morte d'amour :

Iéu, d'uno chato enamourado...

« Moi d'une fille énamourée... » Le charme de *Mireille* n'est rapporté que de façon très secondaire au cadre naturel, si beau soit-il ; ce charme tient au pathétique d'un conte de malheur d'amour. Mais peut-être est-ce là une raison de plus pour que Mistral offrît Mireille en sacrifice au génie du lieu, son seul maître. *Non nobis Domine, non nobis...* Pas à nous, Seigneur, pas à notre Mireille ni à notre Vincent, *sed nomini tuo et Provinciæ tuæ da gloriam...* Cela est inscrit au bandeau de la chapelle blanche sous laquelle Mistral repose. Cela exprime l'idée-mère de sa vie et de son esprit.

Dans cette idée, dans ce système, la clarté du soleil, la poussière de la lumière, les millions d'atomes qui dansent au rayon, seront expressément conviés à envelopper et à pénétrer les traits de la jeunesse et de la beauté périssable, quand bien même ceux-ci devraient souffrir un peu d'être absorbés par la beauté et la jeunesse éternelle des choses. Que le lecteur et le spectateur soient amenés à se demander si ce qu'ils lisent et ce qu'ils voient leur signifie Mireille ou n'est pas plutôt la Provence ; qu'ils se posent cette question ; qu'elle leur soit aussi présente que possible : ils auront atteint le point de doute désiré, celui qui les rendra sensibles aux effets de fusion et de communion naturelles que le grand poète avançant en âge a tentés et réalisés de plus en plus.

Rappelez-vous comment il imagine la dégradation régulière du rayon de sa propre gloire dans l'avenir. Les Proven-

çaux de l'an trois mille sont appelés en témoignage du brouillis de légende où rouleront, comme il l'espère, son souvenir, sa tombe et jusqu'à son nom :

Lorsque les gens demanderont — à Jean des Figues, à Jean des Guêtres — *qu'est-ce que ce dôme?* ils répondront : — ça, c'est la tombe du poète.

« Poète qui fit des chansons — pour une belle Provençale — qu'on appelait Mireille, elles sont, — comme en Camargue les moustiques,

« Éparpillées un peu partout. — Mais lui, demeurait dans Maillane, — et les Anciens du terroir — l'ont vu fréquenter nos chemins.

« Et puis un jour on dira : C'est celui — qu'on avait élu roi de Provence...

« Enfin, à bout d'explication, — on dira : c'est le tombeau d'un mage — car d'une étoile à sept rayons, — le monument porte l'image. »

Tel étant le secret et, comme il disait, le mystère d'une existence vouée à l'amour d'une belle patrie, Mistral devait vouloir que, des héros et des héroïnes de sa chanson, aucun ne dérogeât à cette loi de la préséance de leur pays. Entre toutes les illustrations de *Mireille* l'image favorite devait être celle qui traduirait le mieux les essences du sol, de l'air et du ciel. Nul autre genre d'apothéose ne lui convenait. Quand Montenard se proposa, on l'entend qui répond sans hésiter : ainsi soit-il.

*
* *

Je ne puis séparer le nom de Montenard de mes plus anciennes nostalgies provençales, dans ma première année de séjour à Paris. Les miens m'avaient accompagné. Nous tentions de nous acclimater tous ensemble. Nous composions un groupe d'exilés parfait. Quel triste et pénible soleil nous avait accueillis ! Comme il se traînait lentement au-dessus des toits de la rue Soufflot ! Nous nous demandions si cet orbe blafard, nuance du citron malade, ne se dissoudrait pas dans la brume et la pluie. Non frileux mais sensibles à la dilution de l'eau grise dans cette atmosphère salie, tout l'hiver nous avait abreuvés de tristesse. Par nos fenêtres, qui donnaient au midi sur le vaste jardin de couvent qu'ont rem-

placé les bâtiments annexes de la Sorbonne et les baraques du restaurant universitaire, nous voyions l'aube se dorer, s'enflammer de beaux soirs, mais le reste du jour l'astre passait derrière un rideau de nuées opaques : nul rayon direct ne perçait. Ce supplice allait-il durer? Le gai printemps d'Ile-de-France et ses flammes fleuries ne réussirent pas à nous consoler tout à fait. Pour beaucoup de raisons, nées du violent amour de tête que Paris m'inspirait déjà, je tenais bon ; plus jeune et plus sensible, mon frère ne pouvait recevoir le plus insignifiant écho de Provence sans être saisi à la gorge par son mal du retour.

Au 1er mai s'ouvrit le Salon de peinture. Nous y fûmes ensemble et qu'est-ce qui nous sauta aux yeux? Le champ d'une mer bleue et blanche,

la lindo mar, la mar sereno,

« cette limpide mer », « cette mer sereine », que nous connaissions bien, puis des oliviers et des pins, un large cyprès taciturne, des aloès brandis, des murs de pierre sèche, des toits dorés couverts d'une tuile pâlie, et enfin, sur quelque détour de route blanche, dans la poussière lumineuse, dans la vibration de l'air roux, un petit omnibus jaune qui s'enfuyait. Je ne pense pas que la vue des couleurs nationales ait pu causer transport plus vif à des patriotes bannis : ce Montenard flambait comme le drapeau de Provence, mais d'un éclat si haut, d'un parti-pris si naturel, avec un tel pouvoir de persuasion généreuse qu'il n'y avait plus de place pour nos langueurs ; adieu brouillard, pluie et crachin, adieu temps gris ! Nous avions commencé par sourire de plaisir, mais devant la vigueur du caractère intrépidement affirmé, insensible à la crainte d'outrer ni de charger, ce fut bientôt l'éclat de rire, franc et net, tant les choses familières de notre enfance nous jaillirent des yeux au plus tendre du cœur ! Nos regrets ainsi métamorphosés en contentement par cette peinture magique, il ne fut plus question, ces jours-là, que du Montenard ; nous y menâmes notre mère, nos amis, nos « pays », tout ce qui souffrait comme nous de la mémoire du soleil et de la présence de l'ombre. Un élan d'amitié reconnaissante nous ouvrait à l'admiration. L'août venu, aux vacances, quand nous repartîmes vers nos berceaux, est-ce que nous n'étions pas à demi consolés?

Nous suivîmes le consolateur d'année en année, et d'expo-

sition en exposition, il devenait peu à peu un éducateur ; il nous apprenait à mieux voir une nature que nous portions sous le repli de nos paupières comme au fond de nos cœurs. Après chaque retour annuel devant ses paysages, nous revenions à ses modèles lumineux et brûlants : fuite de routes blanches, développement de rivages, forêts de pins ou d'oliviers penchées sur la volute bicolore des vagues ; nous comparions à ses nuances celles des choses ; en aiguisant notre attention, nous perfectionnions (ou pervertissions) à plaisir notre vue : — Tiens, cette ombre, on la croyait grise. — Je te dis qu'elle est bleue ! — Non, elle est mauve. — Non, lilas... Ainsi agitions-nous le rideau transparent qui flotte sur la rude armature des choses.

*
* *

Nous n'étions pas mal placés pour juger des rapports essentiels de ce paysage et de son peintre. Nos plus jeunes étés se sont passés sur les confins de ce beau territoire de Toulon et de Marseille, son domaine d'élection, qui est devenu son empire. Les premiers soleils que j'aie vus se levaient sur la cîme ronde de Bassan qui appartient au Roussargue, du massif de la Sainte-Baume ; ils se couchaient sur Garlaban, la « Tête blanche » des navigateurs phéniciens, qui de la blanche Albania, des champs crayeux d'Aubagne et d'Allauch, étend son regard sur le golfe de Marseille. Si je n'y suis point né, j'y ai été nourri, j'y garde mes tombeaux. Non loin, le flot doré bat le roc des Calanques, de Cassis et de la Ciotat. Il suffit de marcher dans cette direction de la mer et de l'Orient pour rencontrer à chaque pas quelqu'une des splendeurs chères à Montenard, de préférence celles qu'il étudie et fixe dans ses grandes compositions « d'or, de marbre et d'azur », les plaines spacieuses couvertes de câpriers en fleur, les sauvages plateaux, les crêtes de porphyre aux nobles attitudes, comparables à des fragments d'architecture et même de sculpture tombés des cieux. Riche et féconde dès qu'on y voit serpenter quelque filet d'eau, la terre est âpre et rude, sans être avare, partout même luxuriante.

Nature extrême, « *pleine d'horreur, de soleil et de fleurs* », dit et redit Mistral qui l'a chantée telle quelle, dans *Calendal*. Ce qu'elle a de plus beau, c'est peut-être la voûte

de son ciel, cet éther bleu, serré, solide, destiné à ne laisser pleuvoir qu'un midi éternel, éblouissant et implacable comme l'archer divin, étincelant et impénétrable comme son cœur : vraisemblablement habité d'un peuple d'esprits immortels supérieurs et extérieurs à nos peines. Tout ce qu'un tel azur engendre et illumine participe de sa magnifique sérénité.

Mais je vous prie, tournez vos pas en sens inverse, lancez-moi vos chevaux ou votre machine sur quelqu'une des routes qui aboutissent, de Marseille et de la vallée de l'Huveaune ou du Gapeau, dans la direction du ponant ; prenez, par exemple, cette roide montée du Terme entre Garlaban et la chaîne de l'Étoile : une fois arrivés sur la corniche étroite et boisée qui domine la plaine d'Aix, vous apercevrez quelques changements importants dans le composé de la terre du ciel et de l'air.

L'apparition de la montagne de la Victoire, ou du temple de la Victoire, *delubrum Victoriæ aquensis*, que nous nommons Sainte-Victoire, peut vous donner à cet endroit quelque distraction, car l'objet est étrange, cette longue, haute et puissante muraille en dentelle de roche, revêtue d'un voile d'argent bleuâtre et posée d'aplomb comme sur un socle, au-dessus de deux ou trois rangées de collines terreuses, stratifiées, un peu écrasées sous sa majesté. On dirait un rempart de pierre couronnant une immense ligne de fortifications de fortune. On dirait, selon d'autres, un vaste navire échoué dans la terre ferme et conservant intacte, sur le flot solidifié, la légère ceinture de sa ligne de flottaison. Ah ! la belle montagne, qui fait tout de suite allusion aux affaires de l'homme ! Mais ne vous bornez pas à l'admirer et à l'invoquer des pentes du Pilon du Roi, ni de Mimiet, ni de Simiane : approchez et tournez autour de sa beauté. Au fur et à mesure que vous descendrez dans la plaine, vous verrez le massif se rassembler et, quittant la première forme allongée, affecter graduellement la figure d'un très beau cône large à la base, aiguisé à la cime ; la silhouette triangulaire, s'imposant de mieux en mieux au paysage, en sera reconnue impératrice et reine, car toute la structure et tous les mouvements du sol s'enchaînent par rapport au sommet sublime et charmant. Néanmoins descendez encore, et obliquez : le soleil, qui se couche au-devant de vous, projette les rafales d'un vent de montagne et de mer qui n'est plus tout à fait le même qui soufflait sous l'abri des falaises orientales. L'air

est très différent, moins chaud, plus vif, et vous distinguez sur un ciel très pur toutes sortes d'écharpes et de banderoles légères qui, sans prétendre à la qualité de nuages ni de brumes, en éveillent quelque fugitive pensée. Descendez toujours : la plaine penche à l'occident jusqu'à ce que les bords du plateau se relèvent en un lieu dit du Réaltor où sont réunies les eaux douces qui accourent des Alpes vers le port marseillais. Avancez, vous voilà sur le dernier balcon de l'avant-dernière terrasse, d'où le plus bas pays, celui qui enveloppe les étangs et cerne les golfes peut être embrassé d'un regard : c'est la petite mer intérieure de Berre, rose, verte, glauque, dorée, ornée à son couchant d'un goulot spacieux qui la relie à la Méditerranée miroitante sous les lumières, au delà de laquelle rampe le serpent noir du Rhône qu'un admirable soleil couchant ne pénètre pas de son feu.

Avons-nous changé de contrée? Qu'est-ce que ces fumées d'or brouillé et d'argent fluide? Que nous veut la grisaille douce qui modère l'ardeur des morsures solaires et donne tout son prix à l'élégante décoloration des terrains? Les brutalités sont éteintes, il naît de toute part d'incroyables harmonies entre des nuances fondues que le soleil marin semblait écarter jusqu'ici. Eaux incertaines, air translucide, ardeur de vie nerveuse courant partout et frémissant à la manière d'une flamme, d'esprit et de cœur, le paysage s'est transformé du tout au tout : il a suffi du repli de quelques collines, accru de l'influence de ces étangs salés qui reçoivent et rendent les actions de la mer.

Je ne puis ni errer ni m'arrêter sur cette lumineuse bordure du pays d'Aix de laquelle on découvre ce qui fut notre principauté de Martigues sans me rappeler la curieuse description que donne Philon Juif, au fragment qui a été traduit par Racine, d'un rivage de basse Égypte que les Esséniens avaient élu pour patrie : « Ceux d'entre eux qui « sont les plus éminents en sainteté sont envoyés de toutes « parts, ainsi qu'une espèce de colonie, en un lieu qu'ils « regardent comme leur véritable patrie. Il est situé au-dessus « de l'étang Marie, sur une colline assez plate et assez étendue « et il ne peut être placé plus commodément si l'on regarde « la sûreté du lieu et la bonté de l'air que l'on y respire. « Je dis que l'on y est en sûreté à cause du grand nombre « des maisons et des bourgades dont il est environné ; *et*, « *quant à la pureté de l'air, elle provient des vapeurs conti-*

« *nuelles qui s'élèvent de cet étang et de la mer qui en est proche,*
« *et dans laquelle il se décharge; car les vapeurs de la mer étant*
« *aussi subtiles que celles de cet étang qui s'y décharge sont*
« *épaisses, il s'en fait un mélange qui rend la température de*
« *cet air extrêmement saine.* »

Ce paysage historique est le frère de celui que j'ai sous les yeux ; les formes sont les mêmes et la construction. L'imagination les identifie. Sans disputer chimie ni rechercher si la bonté de l'air y résulte bien de l'échange des souffles marins avec les épaisses vapeurs des étangs unis à la mer, je ne déplacerai que l'accent de deux ou trois mots : où Philon traite de bonté et de salubrité, je dirai limpidité, subtilité, finesse, j'appliquerai au seul enchantement de la vue le jeu exquis des éléments complémentaires que le pays met en rapport. Quelle Provence particulière ! Je voudrais oser dire : quel soleil spécial ! Eh bien, sans qu'il se soit beaucoup occupé de ce coin de terre, Montenard n'y est pas étranger ni indifférent. Ses dieux et demi-dieux de pierre, son théâtre immobile de collines harmonieuses, les cirques radieux de ses larges vallées, ses golfes marins, vrais gymnases garnis d'athlètes végétaux ou minéraux qui l'intéressent seuls, composent l'ornement logique et naturel de sa merveilleuse Corniche natale, et l'on conçoit qu'il n'en descende presque jamais. Néanmoins, sa passion, son culte, sa science de la lumière, de toutes les lumières, glorieuses ou diffuses, rendent des services partout et jusque dans l'*aere perso* qui monte de mes lagunes et de mes îlots, il me souvient d'avoir souvent utilisé la leçon de ce maître guide.

*
* *

Tel je le retrouve aujourd'hui dans les pages illustrées de cette *Mireille*, mais occupé de la Camargue, appliqué à la Crau pour l'amour et l'honneur de notre Mistral. Voici Mireille épanouie et presque évaporée dans l'incandescence supérieure. Et le voici lui-même le feu du ciel au poing, toujours jeune et vivace comme il y a trente-sept ans.

Que de saisons passées depuis ma jeune extase au Salon de 1886 ! Notre rencontre personnelle, assez récente, est due, ce semble, au seul pouvoir de nos affinités de citoyens ; mais la coupe dorée de félicité rayonnante, l'ivresse chaleu-

reuse qu'il avait versée à mes premiers jours, n'avait jamais disparu de mon horizon, de quelque façon qu'aient pesé les distractions et les obligations divergentes. Au plus faible amateur de peinture il est bon, il est doux, sous le ciel parisien, d'ouvrir son parapluie et de se mettre en route, en se disant qu'il y a quatre pas à faire pour retrouver le bon soleil. Cet usage matériel, hygiénique ou sentimental de l'un des Beaux arts, peut scandaliser les habiles. Mais les simples ont leurs raisons et les raisons de ce qui plaît restent considérables : heureux l'artiste ou le poète qu'elles ont un jour couronné !

CHARLES MAURRAS.

La conquête du pouvoir par le Fascisme et la marche sur Rome

L'ultimatum des Faisceaux.

Le discours de Mussolini à Naples — le 24 octobre 1922 — brillait par la hauteur des vues organiques, par la précision des desseins concrets, et par une volonté impérieuse. Les Italiens avaient désormais la certitude de posséder un homme capable de faire front aux difficultés. Il n'y avait plus d'équivoque, nous étions à pied d'œuvre. Le pays montrait par mille signes qu'il avait mis sa foi dans le seul Mussolini. Le pays voulait que le Romagnol, après la victoire des Chemises noires, dont personne ne doutait, se consacrât tout entier au double objet clairement désigné par la volonté nationale : tout rétablir et consolider à l'intérieur ; augmenter au dehors l'autorité, le prestige de l'Italie.

Ce discours de Naples comportait un véritable ultimatum : « Ou vous nous remettrez spontanément le gouvernement de l'Italie, par substitution de l'état fasciste à l'état libéral, ou nous nous en emparerons. »

Comme on voit, au nom du parti fasciste dont il était le

chef, Mussolini parlait sans ambages. En peu de mots, rompant avec les tergiversations ordinaires, et parfaitement muni, le fascisme sommait la « triste classe politique dominante » de céder la place. Celle-ci ne pouvait absolument plus se dissimuler les choses : Mussolini se disposait à lancer l'armée des chemises noires, capable de tout emporter sous la pression de sa masse et par son élan insurrectionnel. La force ouverte, loyalement désignée par Mussolini, apparaissait à tous les fascistes comme le seul moyen qui restât d'arracher le pays à l'infatigable anarchie des factions.

Le sentiment le plus fort dans son âme, le tendre amour de la patrie (*la carita di patria*), poussait Mussolini à condamner avec la même sévérité le gouvernement et le parlement, tandis que le caractère extraordinaire des circonstances et du moment l'obligeait à trancher net. Il cesse de dialoguer et passe aux faits. Il sent que la nation, tout entière suspendue dans l'attente, espère un geste de « l'homme fort », une action.

Au nom du fascisme, Michel Bianchi avait exigé de nouvelles élections législatives dans un court délai. Un peu plus tard, dans son discours de Milan, Mussolini avait défini ces mêmes élections « comme un exercice puéril, à accepter avec une ironique patience jusqu'à l'ennui, jusqu'au dégoût, jusqu'à l'abrutissement ». Plus tard encore, le secrétariat du parti déclare que les fascistes, dans l'hypothèse d'une crise ministérielle, devront recevoir cinq portefeuilles choisis entre les plus importants. De la première à la dernière de ces motions, il n'y a pas rupture, changement, contradiction, mais suite, progrès, déduction, enchaînement logique des idées aux événements. Une autre heure était à la fin venue dont le caractère exceptionnel impose au fascisme une détermination absolue. L'importance et la force du fascisme exigeait qu'il se saisît de la totalité des pouvoirs publics, *même par les voies extralégales*, puisque l'aveuglement de l'honorable M. Facta et de son ministère ne lui permettait pas *d'en avoir même une part, par les moyens constitutionnels*.

Fort d'un vaste programme et de sa richesse d'idées, Mussolini ne voulait ni ne pouvait temporiser. Il avance de son pas rapide sur la route royale de l'histoire. Il saisit l'occasion, — mais l'occasion de servir par la probité de sa conscience et la valeur de son esprit, les destinées du pays.

Nous sommes venus à Naples — *disait-il* — de tous les points de l'Italie, pour une fête de fraternité et d'amour...

Toute l'Italie nous regarde, rassemblés dans Naples, parce que — laissez-moi vous le dire sans vaine modestie — il n'y a rien, dans toute l'Europe de l'après-guerre, rien de plus intéressant, de plus important, de plus vivace et vigoureux que le fascisme italien. Il intéresse le monde entier. Ce mouvement, tour à tour, ou tout à la fois, politique, syndical, militaire et religieux, représente et réunit en soi toutes les nécessités, tout l'espoir et la passion de l'âme italienne.

Nous voulions la dissolution de cette Chambre, la réforme électorale, des élections à brève échéance. Nous avons demandé que l'État renonçât à la burlesque neutralité qu'il prétend garder entre les forces nationales et les forces antinationales. Nous avons demandé que les plus sérieuses mesures financières fussent prises. Nous avons demandé que l'on suspendît l'évacuation de la zone dalmate. Nous avons demandé cinq portefeuilles et le commissariat de l'émigration.

Le problème, n'ayant pas été compris dans ses termes légaux, s'est déplacé. Il est devenu un problème de force. Et aussi bien, à tous les tournants de l'histoire, lorsque se tend le conflit des intérêts et des idées, c'est la force qui décide en fin de compte. C'est pourquoi nous avons appelé, encadré et animé ces puissantes légions. Si la décision doit résulter du choc des forces affrontées, nous les avons appelées pour que la victoire nous appartînt.

Nous en sommes dignes.

La victoire, si la décision résulte du choc des forces affrontées, appartiendra au peuple italien...

Ainsi donc, la force n'aurait à intervenir que les voies du droit venant à être fermées. Toujours par la bouche de Mussolini, les fascistes acceptaient d'ailleurs unanimement la monarchie : « Il est sûr — disait Mussolini — que tout le régime unitaire de la vie politique italienne s'appuie à la maison de Savoie et en dépend. Il est sûr, et toute la suite de son histoire nous le garantit, que la monarchie italienne ne peut songer à combattre aucune tendance qui soit nationale. »

Au point culminant de l'action révolutionnaire, ni Cavour, ni Gladstone, ni Bismarck, ni Crispi, n'auraient mieux su rassurer, avec plus de loyauté et de dignité, sur les fins du mouvement, la dynastie et la population italienne à la fois — cette

population attachée au roi par la tradition, l'amour, le respect instinctif et la fidélité.

Ce ralliement du *Duce* à l'institution millénaire allait produire cette merveille, une révolution, entre les plus décisives de l'histoire, accomplie sans effusion de sang.

La Journée de Naples.

Mussolini, dans son discours de Naples, n'avait pas oublié la mer, la politique de la mer. Il avait dit : *la Méditerranée aux Méditerranéens*. Il avait évoqué la renaissance maritime, l'expansion de notre peuple, navigateur hardi sur toutes les mers du globe :

« Je vois la grande, la plus grande Naples future, métropole de notre Méditerranée : la Méditerranée aux Méditerranéens ; je la vois constituer un triangle avec Bari et Palerme... Porte-drapeaux des faisceaux d'Italie, élevez vos pavillons, saluez la reine de la Méditerranée. »

Ce fut plus tard qu'il assigna le peuple. L'immense foule rassemblée sur la place du Plébiscite n'était qu'un cri : « A Rome ! A Rome ! » Tandis que les trompettes sonnaient militairement et que la forêt des gourdins levés oscillait dans l'air. Il était sur l'estrade, juste au centre de la place, au milieu de son état-major, et dut forcer la voix. Le silence s'était pourtant rétabli comme par enchantement, au premier son du garde-à-vous. Il appelait ses soldats par leurs noms romains :

Princes, triaires, chemises noires de Naples et de toute l'Italie ! Aujourd'hui, sans coup férir, nous avons conquis Naples, nous avons conquis son cœur, le cœur de tout le Midi italien. La démonstration d'aujourd'hui se suffit à elle-même. Il n'y a pas lieu de la transformer en combat. Mais je vous le déclare solennellement : ce n'est plus qu'une question de jours et peut-être d'heures. Ou le gouvernement nous sera remis ou, pour le prendre, nous marcherons sur Rome. En vue de l'action, qui devra être simultanée, prendre partout l'adversaire à la gorge le même jour, il est nécessaire que vous regagniez tous rapidement vos sections. Je vous dis, — je vous assure, — je vous jure — que les ordres nécessaires vous parviendront !

La foule un instant suspendue, les applaudissements éclatèrent sur la vaste place noire de monde, sur la terrasse du

Palais-Royal, dans le porche de Saint-François de Paul, gagnant de proche en proche jusqu'à devenir assourdissants.

Pâle et le visage tendu, Mussolini resta longtemps sur le balcon, à contempler ce spectacle unique au monde.

Le soir tombait doucement sur Naples. Les milliers d'escouades se regroupaient en formations provinciales pour regagner la gare, où les trains formés tout exprès allaient les emporter et les rendre à leurs pays d'origine. Mussolini, pensif voyait-il se dessiner devant lui, vague forme scintillante née des vapeurs du ciel, la figure et l'aile de la nouvelle Italie?

Récapitulons à grands traits cette journée du 24 octobre, qu'on ne peut oublier, véritable investiture.

Matinée toute grise, qui chagrinait, mais dont la menace se résout dans un bref orage, et le soleil vient sourire, dans un ciel napolitain égal à sa renommée, au déploiement de l'armée fasciste... Plus de quarante mille hommes, légionnaires, triaires et délégués des syndicats, viendront prendre place dans le vaste champ sportif de l'*Arenaccia*. Le rassemblement fasciste est d'un type militaire nettement caractérisé. Les formations procèdent en ligne de colonne par légions, en ligne de flanc par centuries, sans intervalle entre les escouades. Sur la profonde masse noire qui se serre, se desserre, obéissant aux ordres secs et rapides donnés par les chefs, éclatent les vives couleurs des *gagliardetti*. Un vent léger remue ces milliers de fanions.

Trois sons, trois traits de trompette l'annoncent. Mussolini arrive, à l'heure rigoureusement exacte, entouré de ses dévoués lieutenants et du groupe des médailles d'or. Il avance de son pas agile et net. A son côté, la noble figure d'un vétéran garibaldien, vieillard qui a toujours l'aspect du soldat, Luigi Carli, quatre-vingts ans, plusieurs médailles d'or.

Eïa! Eïa! Eïa! Alala! La foule l'accueille d'un cri frénétique. Et la grave fête commence.

Les honneurs sont rendus au *Duce* par l'escadron de cavalerie de Lucera et Cérignola, formé de jeunes gaillards au brun visage. Puis le capitaine Padovani, ayant assumé toute la direction du défilé, se présente au rapport. Il est au garde-à-vous devant Mussolini. Quel moment ! Le spectacle est grand, certes, nouveau, enivrant, solennel...

La foule se pressait sur les trottoirs, sur les balcons, dans

l'embrasure des fenêtres, dans la lucarne des mansardes. Les monuments portaient des grappes d'hommes. On se pendait aux colonnes des fils électriques. Les gens garnissaient les toits.

Sur tout le parcours le service d'ordre était assuré par la police particulière fasciste. Pas un sergent de ville dans la rue, pas un soldat. La troupe et la garde demeuraient invisibles.

Le silence est devenu prodigieux quand l'immense cortège s'ébranle, lent d'abord, n'accélérant que peu à peu.

En tête, une avant-garde de vigiles en grande tenue. Immédiatement après, des deux côtés de la voie, pour l'ouvrir à la colonne en marche, des automobiles. Un escadron de cavalerie en maillot noir les suit, magnifique, et précède la première fanfare, qui sonne l'air de *Giovinezza*. Un instant, et c'est Mussolini, chemise noire, décorations, tout l'état-major général fasciste marchant à son pas sur un rang, le général De Bono, Devecchi, Italo Balbi, Michel Bianchi, secrétaire général du parti...

La première place, après le chef, aux bataillons des pays rédimés, dont les allègres guidons portent en broderie les noms des villes et des villages, qui sont aussi des noms de batailles. Puis, conduite par l'honorable Acerbo, ayant au milieu d'elle des jeunes femmes en uniforme, la colonne des Abruzzes, farouche, solide, du bronze, une race d'une admirable beauté. Voici la généreuse Calabre, dont les files puissantes suivent don Ludovic De Vito, prêtre d'une taille herculéenne, acclamé par la foule. Et s'avancent les blancs manipules du Molise, travailleurs de la terre fièrement campés.

Les escouades marchent sur trois files, d'un pas cadencé, le visage grave, tandis que les musiques font alterner avec les hymnes fascistes les chants de la grande guerre.

L'intérêt ne diminuera pas un instant, l'enthousiasme croît et s'enfle.

Voilà les délégations romagnoles, leur pas désinvolte et alerte. Voilà Rimini qui porte un grand portrait de son martyr, l'héroïque Platania, l'une des premières victimes d'un cause sainte, — médaille d'or pour faits de guerre. La foule se tait, se découvre, elle admire, elle s'émeut, elle jette silencieusement des fleurs, un amas de fleurs. Beaucoup de regards ont des larmes à retenir.

Voilà Viterbe et, dans les rangs, on aperçoit une dame vêtue de noir qui a mis sur sa poitrine la médaille d'or décernée à la mémoire de son mari tué à la guerre. Voilà les Marches, la Vénétie, le Piémont. Bonne tenue, belle allure, tous rivalisent. Et voilà le faisceau de Milan, commandé par le vaillant Mataloni, voilà Côme, avec l'honorable Ostinelli, voilà Crémone avec Robert Farinacci. C'est toute la jeunesse d'Italie que la foule salue d'une ovation ininterrompue, la jeunesse d'Italie dont le visage respire l'amour de la patrie... Rudes, leur sombre visage encore bruni par le soleil des Pouilles, voilà les cavaliers de l'honorable Caradonna. Ils précèdent la massive colonne formée par les paysans des trois plaines torrides : Foggia, Bari, Lecce. Fermant la marche, voilà l'interminable défilé des triaires de Naples, de la Calabre, de la Terre de Labour. Un instant encore, et c'est le fleuve des délégations syndicales, employés, ouvriers, paysans. A tous moments, s'élevait, gonflé, montant jusqu'au ciel, le cri de guerre jeté par l'infatigable multitude : « *A Rome! A Rome!* Nous voulons marcher sur Rome. Ou Rome ou la mort ! » L'air pur, cet enchantement de la lumière méridionale, les souvenirs héroïques, tout exalte et enivre cette jeunesse qui se porte avec résolution au-devant d'un impérial destin.

Derniers soubresauts du parlementarisme.

La crise qui avait suivi la démission du second ministère Facta avait donné au pays et à l'Europe l'impression que toute la politique italienne était cette fois en question. Nous l'avons dit, le pays avait clairement manifesté sa volonté d'en finir avec les vieux partis et de saluer l'avènement d'une nouvelle élite.

Après le discours de Mussolini à Naples, tout espoir s'évanouit de réunir dans un même cabinet Giolitti et les fascistes. Les milieux politiques romains s'entretiennent des colloques qui devaient avoir lieu entre les hommes de confiance d'Orlando et de Salandra d'une part et les principaux élus fascistes de l'autre. Il s'agissait de mettre sur pied on ne savait quelle combinaison ministérielle avec ou sans Facta. Les solutions qu'on osait entrevoir, — à cette heure pourtant décisive, — l'hypothèse écartée sur-le-champ d'une pure et

simple réincarnation giolitienne, — mêlaient trois ou quatre noms inégalement célèbres : Facta, Orlando, Salandra, Bonomi.

La combinaison Orlando-Bonomi parut quelque temps la meilleure, celle qui obtenait les plus nombreuses adhésions et les plus qualifiées. La participation des fascistes à un ministère Orlando-Bonomi ne paraissait aux gens ni impossible ni difficile. Cette solution était même réclamée par un groupe de députés — détrousseurs de ministères — comme, disaient-ils, « la plus convenable et efficace, celle qui répondait le mieux aux exigences de la situation. » Une combinaison Orlando-Mussolini — l'idée une fois repoussée d'un troisième cabinet Facta — éveilla aussi, en principe, beaucoup de sympathies. Pareillement, l'éventualité d'un ministère Salandra, qui serait l'expression de la droite nationale...

Les *petits hommes* de Montecitorio s'affairaient, pour mettre debout un gouvernement quel qu'il fût ; les mouches du coche des crises ministérielles bourdonnaient ; l'intrigue animait les couloirs ; les social-nittiens multipliaient leurs menées — ostensibles ou couvertes — pour empêcher à tout prix un cabinet de droite. Et la nation continuait d'appeler à grands cris un gouvernement fort, autorisé et autoritaire.

L'avertissement donné par Michel Bianchi, dans l'interviouve du *Giornale d'Italia* n'avait pas été compris. Ni Facta, ni le Parlement, ni les partis antinationaux ne paraissaient soupçonner que la crise ministérielle — parfaitement extra-parlementaire — eût été provoquée par le fascisme dans son congrès de Naples... Le bon sens, la logique des circonstances, le « rigoureux protocole constitutionnel », une situation plus qu'exceptionnelle, tout commandait de donner, sans plus tarder, à Benito Mussolini, mission de former le nouveau cabinet. Il était le seul à qui pût être confiée la barque en péril. Les aveugles de Rome ne voulaient pas le savoir.

Appliqués, dans leurs propos partisans, à tirer le parti le plus perfide des différents discours portés à Naples par les orateurs fascistes, les incapables de Rome embrouillaient à plaisir une situation déjà compliquée en feignant de prévoir et de craindre « un grand désordre », du fait du fascisme... Ces messieurs-là (*quei messeri*) oubliaient la vérité tout autre ; ils oubliaient que la crise ne pouvait absolument trouver un terme que par un accord précis et loyal avec Mussolini, puisque

celui-ci disposait des plus sains et vivaces éléments du pays, puisqu'il était en fait l'arbitre des fortunes de la patrie.

Par un ensemble de signes indéniables, l'État italien révélait donc son impuissance radicale. Comment pourrait-il arrêter par la force la marche du fascisme, lorsqu'il ne lui était pas permis de réaliser en sa faveur l'union des citoyens patriotes?

Ce n'était plus l'heure des discussions stériles. C'était l'heure de sauver toutes les *valeurs* compromises, les valeurs morales et politiques acquises par l'Italie depuis le Risorgimento jusqu'aux batailles de l'Isonzo et du Piave.

Le 26 et le 27 octobre, les événements se précipitent. Benito Mussolini avait opposé l'indifférence aux séductions de Giolitti. Le roi — revenu en toute hâte de San Rossore et qui avait senti immédiatement la gravité de la situation — avait d'abord appelé au Quirinal Antonio Salandra, mais pour une simple consultation. Appelé une seconde fois, cet homme politique avait été chargé d'une mission officieuse, il avait reçu l'autorisation de traiter pour la formation d'un ministère. Cette honnête tentative du *leader* de la droite libérale ne pouvait qu'échouer (on l'avait assez prévu) puisque le concours de Mussolini lui manquait. L'Italie avait son siège fait. Elle voulait Mussolini et Mussolini seulement.

Calme, à son habitude, impassible, Mussolini attendait à Milan que, par une mesure sans analogue dans les annales de la nation, le roi l'invitât directement à former « le ministère fasciste »... Il avait toutes les raisons possibles d'assumer les responsabilités du pouvoir. L'honorable Salandra en avait bien jugé, Mussolini disposait d'ores et déjà *d'un pouvoir de fait illimité*. En réalité, *l'Etat légal* croulait sous le choc asséné par le fascisme juste à l'heure propice. L'Italie avait intérêt à changer ce *pouvoir de fait* en *pouvoir de droit*. Une solution par compromis semblait absurde. D'un bout à l'autre de la péninsule, les chemises-noires avaient mobilisé leur armée, et cette armée n'aspirait qu'à se battre pour déposséder « la triste classe politicienne » de son pouvoir fictif.

L'Italie en était là, quand le conseil des ministres présidé par Facta proclama l'état de siège sans avoir soumis son décret à la ratification du roi.

Le Roi décide.

Mais celui qui incarne la majesté de la patrie, le roi Victor-Emmanuel III, coupe court aux tergiversations. Il prend exemple sur son grand aïeul donnant la charte constitutionnelle à son peuple, en 1848, et déclarant la guerre à l'Autriche. Interprète certain de l'âme nationale, il refuse, le 28 octobre, de signer le honteux décret.

Il épargnait ainsi à l'Italie les horreurs de la guerre civile que des politiciens en proie à la terreur panique allaient déchaîner.

La révocation de l'état de siège est uniquement due au premier soldat de l'Italie. Entre l'amour de son peuple et le sang versé dans les rues, il ne pouvait hésiter. Par un acte vraiment royal, il écartait la force, signifiant ainsi qu'il ne pouvait tenir pour rebelle et hostile cette jeunesse magnanime pressée autour de Benito Mussolini et exaspérée par un gouvernement inepte ; cette héroïque jeunesse dont lui, — le Roi, — avait partagé les fatigues et les dangers, les épreuves et la gloire, dans les quatre années de la guerre.

La Marche sur Rome.

Que s'est-il donc passé, pour déterminer cette *grande ora*, cette heure grande?

Le 28 octobre, selon les paroles mêmes de Mussolini, imprimées dans son journal, la situation était la suivante :

L'Italie septentionale était en grande partie au pouvoir des fascistes. Toute l'Italie centrale, — la Toscane, l'Ombrie, les Marches, le haut Latium — était occupée par les *chemises-noires*. Les fascistes prenaient d'assaut les questures et les préfectures, ils tenaient les gares et les bureaux de poste, c'est-à-dire les centres nerveux de la vie économique. Les autorités n'avaient pas été capables de contenir le mouvement, parce qu'un mouvement pareil, on ne l'arrête pas, on ne le brise pas. Notre victoire s'affirmait déjà, avec le consentement presque unanime de la nation. Cette victoire, il ne pouvait être question de la diminuer par des combinaisons de la dernière heure. Pour aboutir à un arrangement avec Salandra, il n'était pas besoin de mobiliser. Le gouvernement devait être fasciste.

Le fascisme n'abuserait pas de la victoire, mais il la voulait intégrale. Il faut que tout le monde s'en convainque. Rien ne peut troubler l'assurance ni modérer l'élan des fascistes. Les fascistes ont été magnifiques. Leurs immenses sacrifices doivent être couronnés par une pure victoire. Toutes les autres solutions seront écartées. Les hommes de Rome devront le comprendre, il est temps d'en finir avec un formalisme décrépit, mille fois abandonné par eux-mêmes en des occasions moins graves. La crise peut-être résolue sans quitter l'orthodoxie constitutionnelle la plus rigoureuse, — mais sur-le-champ. Demain, il sera peut-être trop tard. L'inconscience de certains politiciens de Rome oscille du bouffon au tragique. Qu'ils s'y résignent. Le fascisme veut le pouvoir, et l'aura.

En même temps que Mussolini parlait ainsi — hardiment — le Quadrumvirat composé de Michel Bianchi, du général De Bono, d'Italo Balbi, de Devecchi (qui avaient transporté leur quartier général à Pérouse), lançait sa fameuse proclamation :

Fascistes ! Italiens !

L'heure qui décidera est venue. Il y a quatre ans, à pareille date, l'armée nationale prenait l'offensive qui s'acheva par la victoire. Aujourd'hui, l'armée des chemises-noires, au nom de cette victoire méconnue, se lève pour marcher sur Rome, et que la victoire triomphe sur le Capitole. Les légions fascistes, princes et triaires, sont mobilisées. La loi martiale du fascisme entre en vigueur. Sur l'ordre du *Duce*, les pouvoirs militaires, politiques, administratifs que comporte la direction du parti, sont assumés par un quadrumvirat secret d'action qui a reçu un mandat dictatorial.

L'armée, réserve et sauvegarde suprême de la nation, ne doit pas prendre part à la lutte. Le fascisme renouvelle l'hommage de sa profonde gratitude à l'armée de Vittorio Veneto.

Le fascisme ne menace aucun agent de la force publique. Il se porte uniquement contre une classe de politiciens incapables et faibles, puisque, dans le cours de quatre longues années, ils n'ont pas su donner un gouvernement à la nation. Sache la bourgeoisie productive que le fascisme veut imposer une seule et même discipline à toute la nation et favoriser toutes les forces qui servent à son expansion et à sa prospérité. Les ouvriers des champs et des usines, les employés des bureaux et des services publics, n'ont rien à craindre du pouvoir fasciste. Leurs justes droits seront protégés. Nous serons généreux à l'égard des adversaires désarmés, inexorables avec les autres.

Le fascisme en appelle aux armes pour défendre la vie de l'Italie. Nous prenons Dieu à témoin, et la mémoire de nos cinq cent mille morts, qu'un seul désir nous meut, qu'une seule volonté nous rassemble, qu'une seule passion nous brûle, le salut de la patrie.

Fascistes d'Italie !

Exaltez romainement vos esprits et vos courages. Il faut vaincre.

Vive l'Italie ! Vive le fascisme !

En un mot, ce pouvoir que le fascisme visait, il l'exerçait déjà en fait.

L'autorité politique et militaire remise entre ses mains dans une quantité de villes grandes et petites, Milan, Crémone, Alexandrie, Mantoue, Novare, Parme, Plaisance, Gênes, Vérone, Monza, Casale Montferrat, etc. ; l'admirable réunion spontanée de toutes les forces nationales autour de lui ; le chaleureux assentiment de l'armée régulière ; tout indiquait *que la marche sur Rome était en acte, que le fascisme devenait l'Etat.* « Au nom des morts, pour l'avenir des vivants », comme l'avait dit Enzo Ponzi dans le beau manifeste de Parme.

Répétons-le, pour la parfaite intelligence des faits que nous narrons : jusqu'au télégramme adressé de la part du roi par le général Cittadini à Mussolini, celui-ci n'a pas bougé de Milan, n'a pas quitté son poste de commandement. La veille de la constitution du ministère fasciste, S. E. l'honorable Facta ne s'était pas encore rendu compte de la situation. Revenu de San Rossore, comme nous le disions tout à l'heure, le souverain lui avait vivement reproché l'obscurité de ses informations. Le chef du gouvernement n'avait rien su répondre, sinon que le sénateur Taddei lui avait donné l'assurance « d'avoir pris toutes les dispositions nécessaires au maintien de l'ordre ». La farce dans le drame ! Aux premières nouvelles qui arrivèrent toutes fraîches de Toscane, Dino Grandi avait voulu représenter au « débonnaire et inutile » président du Conseil, que les ordres donnés aux chemises-noires commençaient d'être exécutés avec une terrible précision. Ses paroles n'avaient pu inquiéter réellement le ministre. Il avait répondu à Grandi qu'il ne croyait pas du tout que « les petits manipules fascistes » eussent une sérieuse consistance et que par conséquent le gouvernement était décidé à résister. Une autre démarche

n'eut pas un meilleur sort, tentée par l'honorable Devecchi auprès de MM. De Niccola, Tittoni et Facta, pour que ceux-ci prévinssent le souverain. Il semblait que le parlementarisme eût peine à s'effacer sans faire couler le sang.

Le « plan de bataille » fasciste paraît aujourd'hui d'une si habile et puissante stratégie que l'obstination du ministère surprend. Nous avons dit que toute l'Italie centrale, à peu de chose près, avait été occupée sans coup férir ; non seulement les villes précitées, mais, en totalité ou en partie, Florence, Pise, Ancône, Arezzo, Sienne, Pérouse...

La masse de manœuvre prélevée dans ces provinces fut acheminée par les lignes habituelles en trains militaires spéciaux. Elle était divisée en trois colonnes qui vinrent se concentrer autour de Rome : à l'ouest, entre Santa-Marinella et Cerveteri ; au centre, à Monterotondo ; à l'est, à Tivoli, où rejoignirent aussi les cohortes d'Ascoli Piceno et les formidables colonnes des Abruzzes. La réserve générale était rassemblée à Foligno. Le commandement en chef demeurait à Pérouse. Le surplus des forces fascistes n'allait pas à moins de 150 000 chemises-noires, parfaitement encadrées et équipées, qui tenaient en armes leurs régions, dans l'attente des ordres. Enfin, de gros contingents tirés des Pouilles et des Abruzzes méridionales étaient répandus dans le pays napolitain, où le fascisme n'avait pas encore pénétré profondément et ne disposait pas d'une forte préparation militaire. Le vigoureux fascisme émilien et romagnol était ramassé sur place. Mussolini et le commandement général comptaient particulièrement sur lui, parce qu'il avait toujours répondu, lors des précédents appels de mobilisation, avec une merveilleuse rapidité.

Dans l'Italie septentrionale (Turin, Milan, les environs de Gênes) où se rencontraient les organisations subversives les plus importantes et les masses ouvrières les plus nombreuses, les forces fascistes régionales de toutes les classes, plutôt que de procéder à une véritable offensive, reçurent l'ordre de faire habilement pression sur les garnisons de troupe régulière et sur les forces de police, pour empêcher leur déplacement et leur transport dans l'Italie centrale.

On sait déjà que Mussolini quitta Milan, appelé par le roi. Il voyagea entre deux interminables files de chemises-noires

qui faisaient, à la lettre, un cortège d'honneur à leur chef de part et d'autre de la voie ferrée, le long de la mer Tyrrhénienne, sur la Maremme « sauvage, âpre et forte »! Les gares étaient devenues les bivouacs des 10 000 fascistes toscans : troupe boueuse, glacée par la pluie, dont le sommeil n'avait pas fermé les yeux de plusieurs nuits et qui pourtant frémissait d'ardeur. A l'arrivée du train qui portait Mussolini, les escouades, alignées en ordre parfait sur le quai des stations, incapables de contenir une joie qui atteignait au délire, chantaient à perdre haleine : « *Giovinezza, giovinezza, primavera di bellezza...* (*Jeunesse, ô jeunesse, printemps et beauté...*) »

Dans la plaine, au milieu des champs déjà dépouillés de leur vert, les groupes des paysans, hommes, femmes et enfants, levaient les bras, avec des cris, pour saluer au passage le libérateur, l'organisateur, le sauveur de l'Italie. Leur amour et leur fidélité, surmontant l'esprit de parti, honorait celui qui, né pauvre et obscur, comme eux, s'était élevé au sommet par l'excellence des œuvres, l'acuité de l'intelligence, la force de la volonté.

L'arrivée de Mussolini.

Il était 7 h. 15, lorsqu'on signala le rapide nº 17 à Civita-Vecchia, le 29 octobre 1922.

Les ordres criés par les chefs fascistes se croisaient, mêlés aux coups stridents des trompettes. Le matin était froid, voilé d'un brouillard léger.

A 7 h. 50, le son aigu d'un cornet militaire annonça que le train historique entrait en gare. Une fanfare attaqua la marche de « la Jeunesse », soutenue à l'instant par un chœur de plusieurs centaines de voix.

Mais il fallut se taire. La fanfare se tut. Le chœur des soldats en chemises noires se tut.

— *Arrière!* criait-on. *Arrière! Mussolini arrive!*

Le train arrivait en effet, grondant de fumée... Les appels des trompettes, jusqu'aux plus lointaines, cessèrent, comme si le souffle avait soudain manqué aux sonneurs. La bruyante foule des chemises-noires devint muette. Le train s'arrêta.

Un murmure courut alors : « Où est Mussolini? Où est-il, Mussolini? »

Pâle, rigide, impassible, ses larges yeux reflétant une âme de feu, debout près du dernier vagon, considérant silencieusement la foule, le chef, lui aussi en chemise noire, demeurait immobile. Nul ne respirait. Il régnait un silence inexprimable.

Après avoir salué à la romaine, les chefs fascistes, l'honorable Gay en tête, se mirent à son flanc, et Mussolini passa rapidement en revue les manipules, tandis que s'inclinaient les fanions. Puis, à voix presque basse mais scandant les syllabes, il informa les chefs de section rangés autour de lui :

La journée de Naples — *dit-il* — a eu sa conclusion logique dans l'irrésistible marche sur Rome. Amis ! Sa Majesté le roi m'appelle à Rome pour y former un gouvernement. Je le formerai. Mais j'exige de tous le calme, l'ordre, la discipline. Il faut que rien ne corrompe notre victoire.

Il s'approcha ensuite des escouades, et prononça :

Princes, triaires, fascistes ! Notre mouvement est victorieux. Nous avons vaincu sans coup férir parce que le fascisme était, plus que jamais, en agissant à fond, l'interprète strict et généreux de la conscience nationale.

Vous en avez certainement la nouvelle : Sa Majesté le roi, à qui nous sommes reconnaissants d'avoir aboli un décret imbécile, m'a mandé à Rome, il m'appelle au gouvernement. En attendant que ce gouvernement existe, vous restez mobilisés.

Ce que vous avez conquis, vous le tiendrez. J'exige la plus grande discipline, le plus grand ordre, le plus grand sérieux.

L'Italie est dans nos mains, et nous jurons de la remettre sur la voie de son ancienne grandeur.

Vive le fascisme ! Vive l'Italie !

Il allait repartir. Alors, de mille poitrines jaillit l'acclamation fasciste : « Pour Benito Mussolini. *Eïa! Eïa! Eïa!... Alala* (1) ! »

(1) Rappelons que cette acclamation a été inventée par d'Annunzio afin de remplacer par une voix latine le *Hip! Hip! Hip! hourrah!* slave et saxon. Voici comment les Italiens procèdent. Celui qui veut faire acclamer un homme, ou une idée, ou un souvenir, prononce : « Pour un tel (ou pour telle chose) : *Eïa! Eïa! Eïa!* » La foule répond : « *Alala!* » Le plus souvent, le bras levé, à la romaine. L'usage le plus récent tend à remplacer l'*alala* par un simple *ah!* prolongé. (Note du traducteur.)

Des applaudissements à faire crouler les murs doublaient notre cri. Tous applaudissaient : les chemises-noires, les officiers, les soldats réguliers, les cheminots, les voyageurs penchés aux portières, les femmes et les enfants aux fenêtres des maisons.

Au milieu de ce tumulte passionné, Mussolini remonta dans son vagon, suivi d'une escorte de fascistes et d'une escouade de *Sempre pronti* (*toujours prêts*) de Milan. Le train s'ébranla au milieu des vivats. Mussolini, le bras tendu, saluait la foule. La foule lui rendait son salut, recueillie dans une mâle exaltation.

A Santa-Marinella, le train s'arrêta un instant et les fascistes lui rendirent les honneurs. Mussolini s'informa. Un millier de fascistes campaient dans le voisinage. Ils étaient mal logés, peu nourris, ils bravaient ces incommodités avec un entrain juvénile. Mussolini leur dit qu'à Civita-Vecchia ils trouveraient un port, des vivres, des cantonnements, mais qu'il avait encore besoin qu'ils restassent à Santa-Marinella vingt-quatre heures.

Puis le train repartit avec une vitesse croissante.

A chaque instant, au bord de la voie ferrée, éclatait notre fameux cri : « Pour Benito Mussolini : *Eïa!* »

C'étaient les escouades fascistes réparties sur la ligne. Aux aguets, elles reconnaissaient tout à coup que le chef était là et bondissaient de leurs trous, pour l'acclamer.

La ville parut enfin. Rome, berceau de la civilisation ; mère des races ; éternelle ; l'*Urbs* des Césars et des papes, le joyau du monde, la capitale de l'Italie.

Le convoi se précipite en retentissant sous la toiture de la gare. Un fleuve humain le cerne de tous côtés. Un océan de cris.

— *Evviva Benito Mussolini!*

Il était 10 h. 42 minutes.

Celui qui entrait à Rome en triomphateur nous semblait à tous « un homme envoyé par Dieu ».

Deux ailes de troupe fasciste gardaient libre sur le quai l'espace qui environne le portique royal.

Mussolini descendit rapidement de vagon. Il embrassa Michel Bianchi, Acerbo, Ciano, plusieurs autres. Apercevant le colonel commandant le poste de la gare qui était *sull'attenti*

devant lui, il le salua à la manière fasciste et lui dit : « Entrant à Rome en chef de gouvernement, je suis heureux de saluer d'abord la glorieuse armée italienne. Vive l'Italie ! Vive le roi ! » Le soldat répondit, avec une émotion que trahissaient les yeux : « L'armée italienne sera toujours prête à faire son devoir. »

Mussolini sortit au milieu du groupe formé par les diverses autorités qu'entouraient les escouades fascistes. Lorsque le chef parut, sur la place noire de monde, la foule jeta un grand cri, toute poussée en avant par des remous que les cordons du service d'ordre fasciste avaient peine à contenir.

La tête découverte, la chemise noire visible sous son manteau, Mussolini s'avance, les yeux fixés devant lui, *austère.* Puis, il monte en automobile, cependant que retentissent les cris et les applaudissements. La foule entourait la voiture. Le chauffeur dut accélérer brusquement pour se frayer un chemin. Mussolini alla d'abord à l'hôtel.

Devant le palais royal, les escouades fascistes et nationalistes, disposées en demi-cercle à droite et à gauche de la porte principale, maintenaient la foule, toujours la foule.

Quand l'automobile de Mussolini arrive, le triple cri de la journée explose : « Vive le roi ! Vive l'Italie ! Vive Mussolini ! » Il descend, il passe devant les drapeaux et les fanions agités par les détachements des fascistes et des nationalistes en grande tenue. La multitude ne cesse d'acclamer le roi, l'Italie, Mussolini.

Il était 11 h. 15 — notons-le pour les annales de la patrie — quand le roi d'Italie reçut au Quirinal l'auteur et le guide de la nouvelle conscience nationale.

Sous les fenêtres, la foule enthousiaste chantait tantôt l'hymne de Mameli et tantôt *Giovinezza.*

Paraissant devant le souverain, Mussolini prononça les paroles suivantes :

Je demande pardon à Votre Majesté de me présenter devant Elle en chemise noire, au terme de ces journées qui par bonheur n'ont pas été sanglantes. Sire, je vous apporte l'Italie de Vittorio Veneto, la consécration de la victoire. Je suis le serviteur fidèle de Votre Majesté.

Mussolini sortit du Quirinal à midi cinq minutes, toujours acclamé frénétiquement.

Revenu à *l'Hotel Savoia* et appelé au balcon par les cris d'un peuple innombrable, il prononça peu de mots, les martela :

Fascistes ! Citoyens ! Le fascisme est absolument vainqueur. J'ai été appelé à Rome pour gouverner. Dans quelques heures, vous aurez non plus un ministère, mais un gouvernement. Vive le roi, vive l'Italie, vive le fascisme !

L'Italie eut en effet un gouvernement.

C'était la volonté du pays, indiciblement dégoûté du parlementarisme démagogique, lequel, selon la forte parole du chef, n'avait eu depuis longtemps que des *ministères*, et point d'hommes d'État. Des ministères dépourvus de prestige, d'autorité, de programme, d'idées, de toute prévoyance organique et réaliste. Nous avions enfin un homme d'État.

Dès ses premiers actes de gouvernement, l' « homme fort » parut encore plus *fort* qu'on ne l'avait espéré. Par leur bienveillante neutralité, par une véritable confiance diffuse, les masses avaient toujours soutenu, favorisé ce fascisme dont elles admiraient le merveilleux élan, l'organisation politique et militaire, l'audace, l'esprit de sacrifice. Elles applaudirent presque unanimement à sa victoire, qui découvrait à la patrie un plus grand horizon : le prestige, la prospérité, la vie.

Aux négateurs les plus entêtés de sa force, Mussolini imposait à la fin une *domination* morale irrécusable. Pour la première fois depuis Cavour et depuis Crispi, le gouvernement était dans les mains d'un homme né pour *faire*, pour *réaliser*, régénérer, sauver ; d'un homme qui considérait le monde comme une chose plastique. Chef en fait, comme il l'était de nom, puissant par la volonté, par l'énergie, qui exerçait un ascendant irrésistible sur l'élite de la jeunesse italienne, en armes une seconde fois pour le salut de l'Italie.

Et le fascisme, qui avait fait émerger, dans la violence et par la violence, les profondes vertus de notre sang, s'enorgueillissait d'avoir mis à la tête du pays ce parfait Italien.

Pierre Gorgolini.

(Traduit par Eugène Marsan.)

Les mystères du Graal

La nouvelle rédaction que M. Jacques Boulenger a donnée des *Romans de la Table-Ronde* vient de remettre à la mode le cycle de récits chevaleresques qui a servi depuis quelque huit cents ans d'épopée à tout l'Occident chrétien. Les légendes du roi Artur et de ses barons sont sujettes à ces résurrections périodiques. Il y a tout lieu de tenir pour définitive celle qu'a opérée M. Jacques Boulenger. Mais il serait étrange que le goût français s'y prêtât si bien à chaque époque de l'histoire, ou peu s'en faut, sans des raisons profondes, les unes claires, les autres mystérieuses.

Il existe sans doute une affinité perpétuelle entre nos rêves et le vieil idéalisme des « chevaleries ». Et quand je dis nos rêves, il faut entendre ceux de tous les peuples voisins du nôtre. Don Quichotte ni le Roland furieux, n'ont épuisé la force de ces imaginations, ou flétri leur fraîcheur. Dès avant le romantisme, en pleins siècles classiques, la littérature chevaleresque connaissait un succès populaire analogue à la vogue présente des romans policiers ou des romans-cinémas. Les colporteurs la vendaient, imprimée avec des clous sur papier à chandelles. Les collégiens s'en repaissaient derrière leur pupitre. Quand la mode officielle lui revint, à l'époque de M. de Tressan, savoir à la fin du dix-huitième siècle, — puis lorsque le romantisme troubadour se déchaîna

sur ce pays, voilà cent ans et plus, — enfin lorsque le wagnérisme et quelques influences anglaises lui rendirent un nouvel éclat, chaque fois le goût général s'y trouvait préparé. Il subsiste donc sans cesse dans les pays de l'Europe occidentale, la conception d'une grande épopée de l'amour et du dévouement, que nous n'avons pas héritée des anciens, mais qui nous est particulière. Qu'on le veuille ou non, cette conception est teintée de christianisme ; reste à savoir si elle l'est foncièrement et par origine. On voit que le débat pourrait être grandiose. Mais gardons pour l'instant qu'il ne reste trop vague. Et réservons-le plutôt.

Des hommes qui vouent leur vie à une emprise fantastique, qui affrontent mille dangers pour rétablir la justice et redresser les torts, des héros préservés des contingences humaines et qui incarnent précisément une humanité supérieure, voilà ce que de tout temps les mortels ont rêvé. A cet égard, les mythes d'Hercule et les aventures de Maciste, le bon géant, ne présentent point de différence spécifique. Les romans de chevalerie, s'ils se bornaient à mettre ces fictions en images, ne soulèveraient donc point de problème, et ne conféreraient pas d'honneur singulier au moyen âge qui les enfanta.

Mais notons que le levier de cet héroïsme dont ils ont constitué le type, c'est d'abord la courtoisie, en d'autres termes, l'amour désintéressé de la femme. De quoi l'on ne voyait pas d'exemples dans l'antiquité. Les romans de la Table-Ronde forment donc avant tout une épopée nouvelle de la galanterie mystique. Jusqu'ici rien que de connu, ni qui intéresse autre chose que l'histoire des mœurs (ce qui serait déjà assez important...). Mais on y trouve un élément bien plus curieux encore, du reste aussi différent que possible du premier. Disons, en tout état de cause, que c'est un élément mystique, mais proprement religieux cette fois. Quelle religion s'y révèle ou s'y cache, cela ne se définit pas aisément. Nous l'allons bien voir tout à l'heure.

On sait que la mission la plus haute qui échoie aux chevaliers de la Table-Ronde, c'est la quête et la conquête du Graal. Tout le monde connaît déjà assez le Parsifal wagnérien, son vœu de chasteté, sa vaine tentation par les Filles-fleurs, pour remarquer que la fable des jeunes guerriers galants a été vite tournée à son contraire. Nous voici déjà loin de l'épopée courtoise où la femme est divinisée...

Or, ne croyons pas que ce soit là une déviation ou déformation accidentelle, récente en tout cas. La légende même du Graal ne paraît guère moins ancienne que celle d'Artur et de ses guerres prodigieuses. Et elle intéresse au plus haut point l'histoire des idées et des croyances ; plutôt par ce qu'elle évoque que par ce qu'elle découvre. A la vouloir scruter, on s'avance sur un terrain mystérieux.

* * *

Rappelons d'abord l'essentiel de cette légende, telle qu'on la trouve dans le *Grand Saint-Graal* et le vieux poète Robert de Boron, lequel florissait dans les premières années du treizième siècle. C'est de là qu'est tirée la narration du grand roman en prose de *Lancelot* que M. Boulenger a merveilleusement résumé (1).

Le Graal, comme on sait, est un plat. La forme en varie selon les auteurs et les imagiers. Tantôt, c'est un plat tranchant (ou *tailloir*), tantôt une écuelle, tantôt une grosse coupe à couvercle, qui rappelle assez une soupière. Mais pour ses titres de noblesse, il en a à revendre. Jugez plutôt.

C'est d'abord l'écuelle où Ponce-Pilate se lava les mains. Or un serviteur du procurateur l'avait prise chez Simon le lépreux, où Notre-Seigneur mangea et célébra la Cène ! Justement Joseph d'Arimathie s'en servit aussi pour recueillir le sang du Dieu crucifié lorsqu'il vint pour l'ensevelir, car Joseph était un ami du bon Pilate qui le lui avait donné « en souvenir de ce Jésus ». Plus tard, le Christ ressuscité apparut à Joseph et, lui montrant cette écuelle, il lui ordonna de la conserver au nom de la Trinité. Même il ajouta que le calice de la messe en garderait la figure : le calice signifiera le vase, la patène plate sera la dalle funéraire, le corporal le suaire du précieux corps.

Dans la suite, Joseph d'Arimathie, au temps de l'empereur Vespasianus, se fit baptiser avec toute sa famille, et quittant ses richesses, s'embarqua avec son ineffable Relique sur une arche qui parcourut les mers. Ses fils étaient Joséphé et Alain le Gros. Après cent miracles, ils débarquèrent en Bretagne.

(1) On trouvera le récit des origines du Graal mis par M. Boulenger dans la bouche de l'enchanteur Merlin, au tome premier : *Histoire de Merlin l'enchanteur* (Plon éditeur). Le récit de la découverte du Saint Vase est au tome quatrième.

Il faut savoir aussi que jadis le roi Salomon avait eu la révélation que le malheur des hommes, commencé par la faute de la première femme, serait terminé un jour. D'abord la Vierge donnerait naissance à un Sauveur. Ensuite la descendance d'un roi sarrasin converti produirait des chevaliers admirables destinés à ramener au monde la vertu. Les derniers d'entre ces élus doivent s'appeler Lancelot, fils de Ban, et Galaad, fils de Lancelot, et qui sera la pureté même...

Or, les ancêtres de Lancelot vinrent aussi par mer en Bretagne, où ils retrouvèrent Joseph d'Arimathie, sa famille et le saint Vase. On convertit force peuples et souverains sur la terre barbare. Mais un jour un roi curieux eut le désir sacrilège de regarder la relique. Alors un ange le blessa et à jamais soustrayit le Vase à la vue des hommes... A jamais? du moins jusqu'à sa découverte par le chevalier idéal, annoncé d'autre part, et « par qui la chevalerie terrienne deviendra céleste ». Vous retrouvez là la destinée de Galaad.

Depuis lors, la famille de Joseph fit succéder les uns aux autres les gardiens du Vase sacré. Alain le Gros, qui pêchait du poisson, fut un jour favorisé d'une pêche miraculeuse par l'intercession du Graal. On l'appela désormais le Riche Pêcheur. Ses fils firent bâtir un château inexpugnable pour garder le trésor. Depuis lors, on n'a point revu celui-ci, mais comme Lancelot sera doublement, par son père et sa mère, le descendant de ses gardiens et serviteurs, le roi Artur garde à sa Table-Ronde une place vide pour ce héros encore inconnu.

Telle est en gros l'histoire du Graal et de ses origines. Elle est encore relevée par le récit fictif de sa révélation. Le Christ lui-même y pourvut chez les hommes ; il ravit en songe un saint Ermite, et fit apparaître à ses yeux le Livre où sont contés la plupart des faits ci-dessus. C'est le Livre du Grand Saint-Graal, qui rivalise ainsi de sainteté et d'efficace avec les Deux Testaments. Même il formera le Troisième, flattant ainsi l'affection que nourrissent les hommes pour le chiffre *trois*, le chiffre parfait... C'est le Christ qui écrivit lui-même ce livre. Le rédacteur primitif insiste là-dessus, et ne réclame pour soi que le rôle d'un humble romancier ; sans doute a-t-il eu la mission d'atténuer pour les mortels une révélation si éclatante ! En tout cas, la restauration du Graal parmi les hommes aura une importance égale à celle de la Rédemption même qu'elle achèvera...

Une première remarque s'impose, c'est que cette révélation nouvelle est dénuée très évidemment de contenu moral et métaphysique. Elle n'apporte rien de plus qu'un corps de légendes pittoresques et puériles. Il y a plus de naïveté que d'audace dans une conception si romanesque, mais si matérielle, si idolâtrique même, de la sainteté. Tout au moins avons-nous de la peine à la prendre aujourd'hui au sérieux. Nous y relevons, en outre, des détails bizarres, tout arbitraires, qui semblent décevoir et la logique et la critique. Or, c'est précisément de quoi il faut se méfier. Car il y a plus de sérieux qu'on ne pense sous les fictions, dès qu'elles peuvent passer pour symboles. Et là-dessus commence le débat.

N'a-t-on pas noté au passage quelqu'un de ces détails étranges qui pourraient sembler dus à l'imagination indocile du conteur? Pourquoi le fils de Joseph d'Arimathie voit-il attacher tant d'importance à sa pêche merveilleuse? Pourquoi ces voyages par mer? Pourquoi ces Sarrasins convertis, déguisés en aïeux de chevaliers bretons? Avant de présenter des explications à ces petits mystères, il convient de conter comment le Graal est retrouvé et quelles conséquences s'ensuivent.

Selon les prédictions déjà vues, c'est Lancelot qui s'en rapproche le premier. Lancelot est le grand honneur de la Table-Ronde, le héros invaincu et charmant. Mais toute sa vie il a été fidèle à un péché à la fois honteux et sublime ; son amour adultère pour la reine Guenièvre, épouse d'Artur. Il voit un jour le Graal en songe ; une voix lui reproche sa souillure. Puis, tout disparaît... Plus tard, il parvient au Château Aventureux, et sur son humble prière, la cachette du Graal lui apparaît étincelante ; mais Lancelot tombe comme mort, et on le recueille dans le château merveilleux où son propre beau-père, Pellès, dit le Riche Pêcheur, parce qu'il descend d'Alain, lui révèle que son rôle est fini, qu'il ne verra rien de plus. Si, pourtant ! le Graal vole un jour devant lui, pendant qu'il est à table, marquant qu'il a du moins expié son impureté, sinon mérité l'honneur suprême.

C'est son fils, Galaad, qui atteint à cet honneur. Galaad avec ses compagnons Bohov et Perceval pénètre à son tour dans le Château enchanté. Là, il trouve des demoiselles en pleurs qui convoient un cadavre voilé. Quatre anges apportent des cierges, des épées brisées, une lance sanglante, que le vieux Joséphé, reparu par miracle, plonge dans le Graal,

tout en célébrant la messe. Au moment de la consécration, voilà que le corps mort ressuscite : c'est tout simplement Jésus-Christ. Mais Galaad n'a pas encore regardé dans le Vase. Il y est admis un an après par Joséphé et tous deux sont aussitôt favorisés de la mort. Le Graal est désormais ravi au Ciel, où il remonte avec leurs deux âmes. Depuis lors, les hommes n'en ont plus ouï parler. Le grand prodige a eu lieu à la Pentecôte de l'an 454 après la mort du Dieu fait homme.

*
* *

Je prévois que cette fois-ci le désappointement du lecteur moderne augmente encore. N'y a-t-il donc aucun dénouement à cette fable incohérente? Pourquoi l'humanité continue-t-elle comme devant sa vie et ses épreuves, puisque le Graal révélé devait tout remettre dans l'ordre? Pourquoi surtout ce rituel étrange, cette lance pleine de sang, ce cortège funéraire et ce château où réside un roi qui porte le titre de Riche Pêcheur? L'imagination s'en amuse, l'esprit s'en dépite un peu... Sans doute les narrateurs du treizième siècle, Robert de Boron et Gaucher de Denain, nous rendent cette imagerie aussi claire que possible : le symbole chrétien, dans le détail, est à peu près intelligible. Mais il reste une gêne, le sentiment de cent bizarreries.

Ce serait plus obscur encore si l'on remontait jusqu'à Chrétien de Troyes qui a écrit le premier *Perceval*, quelque cinquante ans avant eux. C'était un poète mondain et salonnier, l'Ovide précieux du moyen âge courtois, l'homme le moins fait pour écrire une épopée mystique. Son poème, inachevé du reste, ne parle que de Perceval ; il semble y raconter, sans y rien comprendre, un pur conte de nourrice, de nourrice hallucinée... dont le pittoresque seul l'a séduit. Est-ce que cette histoire équivoque a toujours été une illustration fantastique du catéchisme? un mythe pour les âmes pieuses, propre à leur faire révérer la Rédemption et la Transsubstantiation? Sinon, que diantre y a-t-il là-dessous?

L'arrangement chrétien et même orthodoxe de cette légende ne semble pas douteux. Il le paraît moins encore, lorsqu'on arrive à la *Quête du Graal*, récit en prose attribué à Gautier Map. Là tout est tourné en symboles clairs et

simples, mais avec une telle minutie, un tel système que l'on se méfie : cela sent le travail fait après coup, avec une subtile naïveté. Imaginez qu'on veuille conter avec cette prévention-là n'importe quoi, fût-ce la colère d'Achille : le rapt de Briséis signifiera la privation des plaisirs terrestres, la retraite sous la tente sera la bouderie de l'âme endurcie, la mort de Patrocle, une épreuve providentielle, et le retour d'Achille au combat, la réconciliation avec la grâce ! Tout est symbole si l'on y tient. Aussi ne faut-il pas considérer comme préétablie la concordance de certains faits extravagants et de la figure qu'on y trouve. Peu importe que Galaad puisse signifier l'âme chrétienne, ou qu'il soit le Christ même qui rompt les enchantements païens pour délivrer l'humanité,... et que ces mystères du Château puissent sembler l'Eucharistie. L'auteur de ce récit, déjà tardif, a écrit certainement (M. Pauphilet l'a démontré) (1) sous l'influence de clercs fort pieux, de Cisterciens mêmes. Et tout cela est trop beau à la fois et trop simple, trop bizarre et trop bien expliqué pour satisfaire la critique... Ouvrons maintenant le second volet du diptyque. Et tombons dans le païen, le louche, l'infernal...

*
* *

Vous avez remarqué que c'est d'Orient et par mer qu'arrive le Graal, et la famille de ses gardiens. Chose assez naturelle, dira-t-on, symbole de l'évangélisation chrétienne de la Bretagne (ce mot signifie Angleterre, ne l'oublions point). Mais enfin, cette légende est tout à fait surajoutée au corps des dogmes et même des traditions de l'Église. Édifiante, vous la trouvez, comme celles des Saintes-Maries-de-la-Mer? ou indifférente tout simplement? en tout cas, bien près d'être dangereuse ; car elle a de l'ampleur, de la prétention. C'est un véritable évangile apocryphe et entaché de superstitions. Joséphé est même présenté comme *le premier évêque des chrétiens*, sacré par Dieu même ; alors que devient la tradition de Pierre, et Rome et son apostolicité? Mais ce serait encore peu de chose. Le Vase sacré est plus intrigant que tout.

Émile Burnouf, esprit retors et compliqué, a écrit en 1896

(1) Dans sa remarquable étude sur la *Quête du Graal*. (1921. Champion).

un ouvrage sur les Vases sacrés qui ne laisse pas de contenir bien de l'arbitraire. Pour lui, tout dérive de la conception védique d'Agni, dieu du feu, de la pensée et de la vie, dont on entretient le symbole matériel dans de saintes coupes, le Samoudra des Persans. C'est peut-être du feu que Galaad vit dans le Graal. Mais après tout, nous le savons moins que personne... Il reste que la vénération des vases est un rite commun à toutes les religions. Un chrétien ne peut s'en scandaliser ; il est naturel que les hommes aient à leur disposition un nombre très limité de figures matérielles, et l'Église n'a jamais prétendu qu'il n'y eût pas avant elle de calices, de repas sacrés et de sacrifices. Et le Vase n'est pas tout dans la légende du Graal.

Deux Anglais ont trouvé mieux encore : Mr Mead dans ses *Fragments d'une foi oubliée* et miss Jessie Weston dans sa *Légende de Perceval*. Pour eux, il y a parallélisme, conformité, identité entre la découverte du Graal et les mystères d'Adonis. Rien de moins. Miss Weston a même connu une secte d'occultistes dans son pays qui lui ont révélé des rites initiatiques tout à fait pareils à ceux du Château aventureux. Elle ne doute pas que l'on n'ait conservé continûment les cérémonies étranges par quoi les mythes de plusieurs cultes orientaux, de Tammouz, d'Atlis, de Mithra, d'Osiris, signifiaient l'accession de l'âme au secret du monde. Quel secret? Ici, selon que vous êtes occultiste ou non, vous répondrez que c'est la clé universelle de l'univers, ou bien un rituel assez grossier de magie rustique. Selon les gnostiques des premiers siècles, les mystères d'Eleusis ou d'ailleurs, conféraient la plus sublime connaissance que l'homme put prendre de Dieu. Selon les historiens plus prosaïques, on n'y révérait, sous couleur d'illuminisme, que la fécondité de la nature, le rythme de la vie végétale tour à tour enfouie et ressuscitée : d'où les mythes équivalents d'Adonis, de Proserpine et de bien d'autres dieux à éclipse (1).

Par suite, les chevaliers de la Table-Ronde ne seraient donc rien de moins que des initiés à ces mystères orientaux où la vie dans ce qu'elle a de plus matériel, était vénérée par des naturalistes à l'âme poétique : la lance est un symbole sexuel, le vase pareillement, (voilà qui va ravir M. Freud), le corps mort et ses porteuses sont Adonis et son

(1) V. Maurice Brillant, *les Mystères d'Eleusis* (Renaissance du Livre).

cortège. Et ainsi il y a, sous cette légende christianisée, les rites d'une religion agraire du modèle le plus connu. (Je vous renvoie à sir James Frazer sur ce propos). Cela veut-il dire qu'elle vienne d'Orient? Il n'y a aucune raison pour que les Celtes, comme tous les peuples qui furent au même stade de civilisation, ne l'aient pas connue ; et par suite qu'elle ne se soit vu transmettre secrètement sur la terre britannique, sans intervention aucune de Joseph d'Arimathie ou de ce qu'il représente.

Mais, si à la mode que soit cette interprétation vulgaire et positiviste chez les folkloristes et les ethnologues, l'interprétation sublime des illuminés a encore de quoi se fonder. Elle n'est du reste pas plus chrétienne que la première. Les occultistes que connaît miss Weston distinguent dans l'univers trois plans superposés : au-dessus du nôtre qui est le plan *rouge* et domine le plan *noir* ou matériel, se tient celui de Dieu, lequel est *blanc*. Le roi du monde y garde le vase de la vie éternelle (voilà le Graal), dans une des Pléiades, nommée Alcyon. Parfois il jette son filet (voilà le pêcheur) et ramène à lui une âme délivrée. Pour moi, je n'en veux pas douter ; mais il faudrait qu'on me prouvât deux choses : d'abord que la secte qui entretient ces nobles rêveries est aussi ancienne qu'elle le prétend, ensuite qu'elle est aussi exempte de littérature qu'on le suppose.

Depuis le wagnérisme, il y a eu en France des sectes *graaliques*. L'une d'elles, où je crois bien que figuraient M. Austruy et en tout cas M. Gheusi, éditait même une revue du *Graal*, voici dix ans. Rien n'empêche de croire que la secte anglaise descend de braves gens qui avaient lu la Table-Ronde (1) et avaient fabriqué artificiellement d'après les romans de chevalerie leurs dogmes et leur rituel. Le propre de toutes les petites églises est de vouloir se rattacher à la plus haute antiquité. La Maçonnerie tient qu'elle descend des Templiers, et même des maçons du temple de Jérusalem ; en Allemagne, le « Grand-Orient de Pathmos » qui appelle *graals* ses couvents, prétend remonter aux premiers apôtres, et sans doute plus haut. Enfin, si l'on veut concevoir une saine méfiance de tout cet « orientalisme » européen, il faut se rappeler l'histoire de l'infortuné Parsifal.

(1) On sait que les légendes du roi Artur ont nourri en Angleterre plus de littérature encore que chez nous, depuis Thomas Malory.

Perceval, peu après notre Chrétien de Troyes, fut transposé en Allemagne par le vieux poète Wolfram d'Eschenbach, qui le nomme *Parzifal*. Il y tint pendant de longs siècles le fanion de la Table-Ronde... Or dès le début du dernier siècle, les orientalistes allemands déchaînèrent une mode, très légitime, laquelle n'est pas près de s'éteindre au delà du Rhin, surtout depuis la défaite. Ils se plurent comme à présent à découvrir une affinité élective entre le génie germanique et le génie asiatique, l'un l'autre propres à se féconder. Aujourd'hui le comte Kayserling fait acclamer outre-Rhin le poète Tagore comme un prophète de cette fraternité. Il y a cent années, Windischmann eut été capable d'en faire autant. On sait du reste quelle action Frédéric Schlegel a exercée sur bon nombre de néo-bouddhistes de l'époque, dont le plus célèbre est évidemment Schopenhauer. Donc, au beau temps du romantisme, Simrock et quelques autres voyaient de l'oriental jusque dans la forme des chopes, comme Rossetti en Angleterre flairait chez Dante l'albigéisme, ou Michelet l'esprit de 89 chez Jeanne d'Arc... C'est pourquoi Wagner appela son héros *Parsifal* et sans z cette fois. Car dans *Parsifal* (pauvre Perceval !) il y a *Parsi*, le pur. Voici ce que lui dit Kundry, en propres termes :

Toi, pur fol ; je t'ai nommé
Fal Par si
Toi, fol pur, Parsifal
C'est ainsi que t'appela ton père Gamuret
Lorsqu'il partit pour les pays d'Arabie.

Je ne crois pas que l'orientalisme qu'on prête au Château Aventureux soit beaucoup moins fantaisiste que cette étymologie-là. Il faut se défier affreusement des mythes solaires, des mythes agraires et de tout l'accessoire. L'abbé d'Aubignac, au dix-septième siècle, se faisait déjà fort d'expliquer par des symboles religieux les enchantements d'Amadis ou les amours d'Alexis et de Corydon. Un Américain, Mr Nitze (1), explique bien par des symboles de la végétation qu'il y eut à Fécamp, au douzième siècle, une relique du Saint-Sang, dans une abbaye bénédictine ! Je

(1) Le même M. Nitze a consacré un article assez oiseux à démontrer à M. Fœrster que le mot de Graal venait de *crater* (comme nous verrons tout à l'heure). Mais cela, c'était au moins du positivisme bien placé.

ne sais plus qui soutenait que Bélial avait dû présider à la fondation de Montbéliard, car le nom de cette ville est parfois Montbélyal en ancien français... Toutes ces rêveries procèdent d'une même omission : on néglige de parti-pris la part d'artifice qui réside dans l'imagination des hommes. Il n'est pourtant pas douteux que la poésie invente parfois de toutes pièces, et que ce n'est pas avec M. Pierre Benoit qu'on a commencé à faire mentir l'histoire avec des apparences de vérité. La légende d'Enée, ou celle de Francus, ne sont pas nécessairement des symboles profonds et secrets. Celle du Graal non plus ; qui le nierait? Ce peut être aussi des fictions de bons esprits et de joyeux gaillards. Il y a un peu moins d'inconscient qu'on ne dit dans ce monde...

*
* *

J'inclinerais donc à croire que la fantaisie gratuite, même un peu absurde, a sa place dans les légendes du Graal. Rien ne serait plus dangereux que d'y chercher l'unité et la cohésion, au prix d'une interprétation ésotérique qui ne parvient pas à faire réduire toutes les bizarreries disparates qu'on y rencontre. Un autre savant anglais, miss Dorothy Kempe (1), tient que sans doute le symbolisme chrétien y est surajouté — c'est en effet vraisemblable, et même démontré, puisqu'il n'apparaît que peu à peu et qu'il est encore seul chez notre Chrétien de Troyes. Mais en revanche les légendes primitives, de fond celtique, étaient peut-être les plus innocentes du monde, et nées de la fantaisie ornée d'un peuple à l'invention gracieuse. Toutes les hypothèses scientifiques possibles ne feront jamais croire forcément que Cendrillon soit à l'origine un mythe métaphysique, et non pas un conte plaisant. De même le Roi Pêcheur, qui nous semble si admirable. Il ne faut pas oublier après tout que ces légendes, si elles sont de Grande-Bretagne, doivent refléter les soins et travaux d'un peuple à demi maritime.

Enfin un professeur allemand, Emile Iselin, a concilié adroitement l'hypothèse orientaliste et l'explication chrétienne. Il soutient que la tradition du Graal, tout en provenant de bien loin, a pu avoir son berceau dans des sectes syriennes

(1) Je me permets de renvoyer à un article de la *Revue hebdomadaire : la légende de Dante hérétique*, 2 juillet 1921.

ou nestoriennes, où la fantaisie en matière de légendes pieuses et d'évangiles apocryphes a toujours été singulière. Des cavernes où sont cachés d'ineffables trésors, des vases pleins de nourriture inépuisable, voilà des symboles très faciles à christianiser. L'accès de l'âme au paradis, la révélation de la foi, il n'est pas besoin de chercher plus loin et de soupçonner *a priori* d'autres mystères. Que si avec M. Schrœder, autre Allemand qui a le dernier fait un livre sur le Graal, assez proche de celui de Burnouf ; que si l'on tient à y découvrir des mythes spécifiquement païens, persans, hindous ou autres, on ajoute alors tout simplement du vague inutile à une précision très suffisante. Étant donné, je le répète, que le choix des symboles humains est limité, il faut seulement constater qu'ils sont tous presque constants et pareils sur bien des terres, chez bien des peuples. Le temps n'est plus où l'on considérait que le plus lointain était forcément le plus ancien, en matière de mythes, et que les petits enfants de la Gaule n'avaient pu recevoir les contes de la veillée que d'aïeules iraniennes... La légende des objets sacrés qu'on trouve au Château Aventureux n'a peut-être à l'origine aucune cohésion, aucune unité. La lance sanglante n'était peut-être pas jointe dès le début au Vase sacré, pas plus que ne l'a été le voile de Véronique ou la Couronne d'épines, qui eussent aussi bien pu se trouver impliqués dans l'affaire. Mais une légende isolée peut rester stérile : une légende complexe peut réussir. Il nous est loisible de croire que la tradition du Vase de la Cène a réussi mieux que les autres, mieux que celle du Saint-Suaire, ou de la Tunique du Sauveur, parce qu'elle était susceptible d'un sens plus riche, plus émouvant, plus abstrait, si j'ose dire. Aussi nous paraît-elle claire. Celle de la lance, celle des épées brisées, celle du Roi Pêcheur nous sont moins claires, parce qu'elles n'ont pas réussi. L'autre a servi à les conjoindre et à les soutenir.

Au reste ce serait un propos très plaisant que de montrer comme, dans le domaine des hypothèses, les coïncidences se présentent d'elles-mêmes, spécieuses, enchanteresses, convaincantes pour peu qu'on veuille leur céder.

Une des meilleures voies pour trouver au Graal son explication est peut-être bien la voie philologique. Qu'est-ce

(1) *Legend of the holy Graal*, 1905.

donc que le mot *Graal* lui-même? Il y a là seul un aspect étranger et mystérieux. C'est que nous l'employons sous une forme tout artificielle. S'il avait vraiment survécu, il serait *grel* ou *gréau*, ce qui est déjà, vous le sentez, moins poétique. M. Gilliéron le reconnaît en Savoie et en Suisse dans les vocables *grâla*, *crôl*, qui signifient une jatte. On le pourrait dénicher en Normandie, où grasel, graset, sert à désigner une lampe-vaisseau, et en Auvergne.

Or les étymologies ont été longtemps soumises au régime des calembours ; et les calembours, le moyen âge en a été prodigue, au point qu'on peut soupçonner du sérieux dans ces jeux de mots qui nous paraissent aujourd'hui des plaisanteries. On connaît un calembour célèbre de Wace sur les Normands. Il y en a un de Borron lui-même à propos du Graal.

...Por çou l'apelons
Greal, q'il agrée as preudons.

Le *Gréal agrée* aux élus ; voilà déjà de quoi rêver que son nom a été choisi par artifice. Mais il y a plus fort : Du Cange a noté un autre jeu de mots plus suggestif si possible : *gréel* (*gréaus* au cas sujet) représente à la fois *grasales* qui est le nom bas-latin d'un récipient, et *gradalis*, lequel est une forme de *gradualis*. Un livre graduel, un livre pieux, voire un livre d'initiation, et une soupière, voilà ce que par hasard signifie le Graal, simultanément. Qui nous dit qu'on n'a pas, dès la version latine de ces légendes, qui, certes, furent rédigées en latin par des clercs anglais, senti la vertu de ce calembour? Supposons que la rigueur scientifique nous permette d'y être encore sensibles et continuons à noter des coïncidences. Le mot *grasalis* ou *grazalis* est plutôt méridional. Il a signifié une mesure des pêcheurs pour le poisson, quelque chose comme une benne. Bien qu'on ne le trouve attesté que tardivement, il a dû recevoir cet emploi beaucoup plus tôt que le quinzième siècle. Et voilà de quoi amener l'idée du Riche Pêcheur. Enfin si l'on revient à son sens de plat trancheur (qui, notons-le, est aussi justifié, sinon bien plus, que celui de calice), on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il est synonyme (1) de *lanx* (plat), qui permet mille calembours avec *lancea* (lance). Et quelles confusions n'ont

(1) *Prospeccie lancis sive catini, ad mensæ usum,* dit Du Cange.

pas pu commettre des scribes ou des narrateurs en transmettant sous la forme latine une histoire où un vase plein de sang appelle si aisément et un calice et une lance sanglante?... Certes tout cela est pure hypothèse ; mais pas plus forcé que l'intervention de légendes syriennes ou des mystères de Tammouz. Lorsque Wolfram d'Eschenbach transposa en allemand le *Perceval* de Chrétien de Troyes, il confondit déjà le *tailloir*, ou plat à découper, avec un couteau ou tranchoir ! Un petit faux-sens sur un mot, et voilà la légende qui s'enrichit et qui tourne. Libre ensuite à des exégètes de trouver le boucher Mithra sacrifiant son taureau derrière les couteaux ensanglantés que Wolfram d'Eschenbach a donnés pour accessoires au Saint Graal.

*
* *

Si nos imaginations sont mal fondées, du moins sont-elles à souhait positives et prosaïques. C'est que la réaction est légitime contre la manie symbolique que les romantiques d'abord, et les ethnologues ensuite, ont déployée dans l'étude des légendes. Ce qui est plus légitime encore, c'est de considérer dans les traditions attestées non pas ce qu'elles figuraient mystérieusement, mais le sens que leur donnaient, même clair, même naïf, les gens qui nous les ont transmises. Or la légende du Graal, en quelque sombre terreau qu'elle plonge ses racines, a servi aux imaginations chrétiennes.

Que la Table-Ronde ait failli représenter, après la communion des apôtres et celle de l'Église, une troisième communion mystique, — cela est possible, mais cela n'a pas suscité d'hérésies graves. L'hostilité, l'indocilité au moins des chrétiens de Bretagne contre l'autorité romaine, Montalembert en a tracé l'histoire à traits larges, mais exacts. On peut supposer que la légende graalique porte la marque de cette indiscipline contre l'Église universelle ; mais l'utilisation de la légende marque aussi le triomphe de l'Église sur cette indiscipline domptée. Plus les textes font explicitement état de ces fables bizarres, plus celles-ci sont ramenées à des symboles orthodoxes et précis. Arbitraires, peut-être, mais précis, c'est l'essentiel. Bientôt le Graal n'est plus guère qu'une figure de l'Eucharistie, et sa quête représente l'aventure du chrétien à la recherche de son Dieu, qu'il n'atteint du reste que dans la mort, comme on voit par

l'exemple de Lancelot et de Galaad qui trépassent aussitôt qu'ils ont vu la vérité. Et ainsi le conte galant et fantastique devient édifiant ; il tourne même à un didactisme naïf, que M. Jacques Boulenger, convaincu par M. Pauphilet, n'a pas cherché à dissimuler. Il n'est plus qu'une fable romanesque de l'amour divin, et le culte du Graal, entre les mains de moines cisterciens du treizième siècle, peut passer, ou peu s'en faut, pour une dévotion accréditée.

Cependant, comme il y a toujours un germe d'hérésie dans toute tradition orthodoxe, il faut remarquer ce que celle-ci contenait sans même qu'on s'en doutât à l'époque courtoise. Pour faire bref, je dirai que c'est l'eucratisme, l'hérésie de l'ascèse exagérée, et l'obsession peu catholique du péché de chair. Cette pureté que les conquérants du Graal doivent garder en échange du succès de l'emprise, c'est spécialement la virginité. S'il s'agissait d'une virginité sacerdotale ou monastique, rien de mieux ; mieux encore, s'il s'agissait de l'expiation que Lancelot doit subir de son adultère. Mais il y a autre chose : une doctrine secrète qui n'a cessé de vouloir pousser dès les premiers siècles de l'Église, entre les dalles bien jointes de l'orthodoxie. D'après cette doctrine que les encratistes gnostiques ont exposée tour à tour, et qui a, du reste, perverti les Origène et les Tertullien, la faute principale des hommes est précisément celle qui les attache à la vie : c'est le péché de chair. Au vrai, c'est même la seule qui compte, puisqu'elle a fait déchoir le monde et qu'elle le perpétue. Dans la *Quête*, on pourrait remarquer une phrase d'Adam, le premier homme, qui ayant vu la misère de l'existence terrestre, jure de ne plus connaître sa femme dorénavant. Dans le *Grand Saint-Graal*, il est question de l'Arbre de Vie qui changea soudain de couleur, à l'instant que le premier couple eut commis la faute charnelle. Et comment le monde se rachètera-t-il? en reniant cette faute-là, en s'abstenant. Salomon le dit par avance à Galaad, au chevalier qui sera l'honneur et la fin de son lignage : « Si tu veux être en paix, garde-toi des femmes sur toute chose ». Entendons bien : ce précepte, qui adjure le monde de finir, le monde qui insulte à Dieu par son existence même, ce précepte ne pose pas une morale supérieure et idéale ; il suppose bel et bien une espèce de blasphème et de négation.

Aussi les néo-bouddhistes du dernier siècle n'ont-ils eu garde de le négliger. Parsifal, devenu schopenhauérien,

a incarné pour Wagner la négation du Vouloir-Vivre, la réparation du crime qu'ont commis le créateur et sa création, en choisissant d'exister. La « fin des temps aventureux », la pacification des royaumes enchantés du roi Artur, cela devient le retour de l'univers au Néant ; et apparemment le Graal, lui-même, et son secret qu'on ne regarde jamais sans mourir, c'est la loi de cet univers maudit qui ne prend conscience de lui-même que pour trancher à jamais les racines de son existence.

Ceci est la dernière exégèse de la légende du Saint Vase. Ce n'est pas la plus chrétienne, certes. Mais ce n'est pas la plus païenne, au contraire. Et le culte de la fécondité terrestre, des saisons génératrices, nous y apparaît à présent bien perdu.

Décidément, il y a de tout dans cette écuelle mystérieuse, y compris un apologue excellent pour l'histoire des hommes : c'est sur un fond de fantasmagories absurdes ou perverses que s'établit la règle de la raison et de la sagesse. Et s'il n'y a rien de si absurde qu'on ne puisse lui trouver un sens, il n'y a rien non plus de si pervers qu'on ne puisse faire servir à la sainteté. Ou si l'on veut, la frontière est toujours assez ténue entre la discipline et la folie. Mais on s'en doutait un peu ; et le Graal n'est pas le seul vase où l'on puisse boire, selon ce qu'on y cherche, l'élixir de vie ou le philtre de mort. Puisqu'on épilogue encore à son sujet, puisqu'on peut disputer s'il était voué par nature à la bonne Cybèle ou à M. de Hartmann, c'est qu'il n'offrait pas de symbole utile à une religion durable et sensée. Le catholicisme ne fit peut-être que le recueillir, mais il ne l'adopta point. A bon droit, car il n'en reste aujourd'hui qu'un conte pittoresque et sans vertu.

André Thérive.

Des qualités et des devoirs d'un ambassadeur au Vatican

Nous avons découvert récemment ce curieux *Mémoire pour les ambassadeurs que le Roy envoie à Rome* au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, au cours de nos recherches sur l'histoire de l'Ambassade de France près le Saint-Siège. C'est une série de conseils généraux donnés à Louis XIV, par La Buissière, maître de cérémonies des ambassadeurs de France auprès du Vatican, sur la conduite que ceux-ci « doivent tenir pour s'acquitter dignement de leur Ambassade ».

Il peut sembler étrange, à première vue, qu'un simple maître de cérémonies, qu'un simple gentilhomme se permette d'écrire à son roi pour lui donner des conseils. D'autant plus que La Buissière ne s'imposait, ni par sa naissance, ni par sa fortune. Il fut servi surtout par les circonstances et par son intelligence.

Né en 1603, probablement en Dauphiné, il mourut à Rome à la fin de décembre 1689. Sur ses parents et sa jeunesse, nous n'avons pu recueillir aucun renseignement. Les nobiliaires et armoriaux provinciaux et généraux, sont muets sur les « de Bressieux de La Buissière » — ce qui permet de penser qu'ils étaient d'origine modeste — mais on rencontre plusieurs « de Bressieux » et plusieurs « de La Buissière » surtout en Dauphiné. D'autre part, le maître de cérémonie des ambassadeurs fut de très bonne heure attaché à la personne d'Hugues de Lionne, qui fut, pour lui, un protecteur fidèle et un ami dévoué.

Dans toutes ses lettres, La Buissière aime répéter qu'il est, depuis

de très longues années, une « créature » de Lionne, et qu'il lui doit tout. Or, ce dernier était originaire de Grenoble, il est vraisemblable ; — on n'ose dire probable — qu'il s'attacha le jeune La Buissière au moment de ses premières missions diplomatiques.

D'autre part, celui-ci, dans la lettre d'envoi mise en tête du Mémoire publié ci-après, rappelle à Louis XIV qu'il y a plus de *quarante* ans qu'il a *l'honneur d'être au service de Sa Majesté auprès de ses ambassadeurs dans les différentes cours*. Or, Lionne alla pour la première fois en Italie en 1642.

Dans tous les cas, il est certain que La Buissière servait d'écuyer à Lionne lors de la mission de ce dernier près du Pape et des princes italiens en 1655. Il est probable qu'il l'accompagna ensuite à Florence, Modane, Venise, Madrid, en Allemagne, etc... avant d'être nommé, en 1664, maître de cérémonies des ambassadeurs de France à Rome. Ce dut être la première fois qu'il quitta Lionne. Ce lui fut sûrement très pénible. La correspondance le prouve. Mais, on comprend aisément que, devenu secrétaire d'État, Lionne ait voulu assurer à son protégé, une situation avantageuse, honorifique, relativement plus indépendante et que celui-ci pût conserver jusqu'à la fin de ses jours, même après la mort de son protecteur.

La charge de maître de cérémonies des ambassadeurs de France près le Saint-Siège était, au dix-septième siècle, importante et délicate. La Buissière sut la remplir avec intelligence et infiniment de tact. Ce rôle de grand défenseur du protocole et de gardien de la tradition, important alors en tous lieux, l'était à Rome plus qu'ailleurs, car le Vatican était plus qu'aucune autre cour attaché à la conservation de son cérémonial.

Le premier ambassadeur auprès de qui La Buissière, en 1664, commença de remplir ses fonctions délicates fut le duc de Créquy. Ce dernier était, par nature, assez désagréable, même grossier et irascible. Malgré tout ce qu'on a pu dire pour essayer de le défendre, il semble que son manque de souplesse contribua à envenimer une situation déjà tendue. Nullement préparé au rôle d'ambassadeur, pour lequel il n'avait d'ailleurs aucune des qualités requises, il ne sut pas interpréter les instructions qui lui avaient été remises. Voulant les appliquer trop strictement et avec une intransigeance excessive, il suscita maints incidents et fit souffrir tout le monde. Son entourage, non moins que le Vatican, désirait vivement de le voir s'éloigner. « On pourra peut-être bien faire des feux de joie de son départ », écrivait La Buissière, qui eut avec Créquy des ennuis, des peines et des chagrins tels, qu'en 1685, il les comparait aux « souffrances du purgatoire ».

Du duc de Chaulnes et du duc d'Estrées — ce dernier fort inférieur à sa tâche — qui en 1666 et 1671 succédèrent au duc de Créquy, La Buissière n'eut au contraire qu'à se louer. Ou du moins, il ne semble pas s'être plaint de leur conduite à son égard.

* * *

C'est vraisemblablement après la mort du duc d'Estrées et avant la nomination du marquis de Lavardin (19 mars 1687) que le Mémoire semble avoir été écrit. La Buissière qui venait de constater, mieux que quiconque, l'incapacité de d'Estrées, ses défauts et ceux de ses prédécesseurs, La Buissière, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, et depuis plus de quarante ans au service du roi, se permit de donner quelques conseils à ce dernier, autant pour le guider dans le choix d'un nouvel ambassadeur, qu'afin que celui qui serait désigné pût, par avance, se rendre compte sommairement des qualités requises et de ce qui l'attendait à Rome.

Bien qu'aucune date ne figure sur le manuscrit, deux faits certains nous permettent de fixer *a priori* un *terminus a quo* et un *terminus ad quem*. D'une part, La Buissière fait allusion à l'élection d'Innocent XI, laquelle eut lieu en 1676 ; le Mémoire est donc postérieur à cette date. D'autre part, La Buissière est mort en décembre 1689 ; le Mémoire est donc antérieur à cette date. On peut même, croyons-nous, préciser davantage, car le manuscrit a dû entrer à la Bibliothèque du Roi, après 1682, époque où fut rédigé, par Nicolas Clément, un catalogue, sur lequel notre manuscrit a été reporté après coup.

Enfin, l'impression qui, à notre avis, ressort de la lecture du document est qu'il fut composé pendant une vacance de l'ambassade, à la veille d'une nouvelle nomination. Or, entre 1682 et 1689, l'ambassade fut une seule fois sans titulaire : en 1687, du 30 janvier — mort du duc d'Estrées — au 19 mars, nomination du marquis de Lavardin. La Buissière était à ce moment, *depuis plus de quarante ans*, au service du roi.

Deux ans après, le 23 décembre 1689, le duc de Chaulnes écrivait de Rome à Louis XIV : « Votre Majesté a perdu ici son plus ancien et premier domestique qui était le sieur de La Buissière : son fils est reçu en survivance et remplira bien, comme je crois, la place de son père, qui ne lui a laissé que des dettes et *de bonnes instructions* pour bien servir Votre Majesté dans la charge dont Elle l'a honoré de maître de chambre de ses ambassadeurs. »

*
* *

Le document qu'on va lire et la vie de celui qui le rédigea sont l'un et l'autre une contribution touchante à la défense du prestige de la France à Rome et dans le monde, sous l'ancien régime.

« Comme cette cour, écrit La Buissière, est accoutumée aux grands spectacles, et que votre ambassadeur, Sire, y doit représenter la personne du plus grand de tous les rois, il ne saurait parfaitement remplir ce devoir que par une suite pompeuse, et par des largesses proportionnées à la gloire dont Votre Majesté est environnée de toutes parts ». Là est la clef, la raison d'être de l'importance extrême, et que d'aucuns trouvent à tort excessive, que l'on attachait autrefois aux questions d'étiquette et de cérémonial.

Comme cette ambassade, disaient les instructions données au duc de Créquy en 1662, « est la première en rang et la plus exposée à la vue de toutes les autres nations, il est nécessaire qu'elle se fasse aussi avec tout le lustre et l'éclat qui convient à la grandeur et à la gloire de la première couronne de la Chrétienté ».

Soutenir ce lustre, cet éclat, ce faste, cette pompe, c'est à quoi s'efforcèrent tous nos ambassadeurs, qui souvent y perdirent leur fortune, altérèrent leur santé.

C'est aussi le but que se propose le Mémoire de La Buissière, destiné à servir de ligne de conduite aux ambassadeurs.

Tout, dans ce Mémoire, est-il périmé? Les conseils donnés par le maître de chambre du dix-septième siècle doivent-ils rester lettre morte pour nos ambassadeurs du vingtième siècle? Bien des choses peuvent encore en être retenues.

Quand La Buissière réclame pour celui qui représente la France — le roi et la France n'étaient-ils pas confondus, non seulement dans le cœur de tous les Français, mais aux yeux de tout l'Univers? — quand La Buissière réclame pour notre ambassadeur au Vatican de l'intelligence, de la pénétration, et une « sagesse consommée »; quand il déclare que ce dernier a besoin dans ses négociations « de toute la subtilité et de toute la délicatesse de la politique, qu'il est nécessaire d'y être ferme et vigoureux », ne sont-ce pas là des conseils qui conviennent encore à l'heure actuelle?... Nous publions. On jugera...

Paul Lesourd.

Le mémoire de La Buissière (1).

Sire,

Comme il n'est point d'emploi qui demande plus de génie et plus de bien que celui de l'Ambassade, il n'est point aussi d'Ambassade qui exige une plus grande habileté et une dépense plus ample que celle de Rome. Si un ambassadeur doit être intelligent et magnifique en quelque lieu qu'il soit, sa magnificence doit aller ici jusqu'à la profusion, et y être accompagnée d'une pénétration et d'une sagesse consommée.

Il a besoin de toute la subtilité et de toute la délicatesse de la politique, pour traiter avec ces esprits fins et adroits à qui l'art de dissimuler est naturel : et comme cette cour est accoutumée aux grands spectacles et que votre ambassadeur, Sire, y doit représenter la personne du plus grand de tous les Rois, il ne saurait parfaitement remplir ce devoir que par une suite pompeuse et par des largesses proportionnées à la gloire dont Votre Majesté est environnée de toutes parts.

Comme il y a plus de quarante années que j'ai l'honneur d'être au service de Votre Majesté auprès de ses ambassadeurs en différentes Cours, et que mon plus grand séjour a été à celle de Rome, j'ai cru qu'après une si longue expérience, je pouvais bien dresser un petit formulaire de la conduite que doit ici observer votre ambassadeur pour y bien servir Votre Majesté, et pour y soutenir dignement le poids de sa charge. Ce serait peu pour l'étendue de mon zèle, de lui avoir rendu mes services pendant ma vie, si je ne cherchais encore quelque moyen de les lui continuer après ma mort, et j'ai pensé ne pouvoir mieux le faire, qu'en prenant la liberté de lui adresser ces Mémoires, qui marqueront éternellement la reconnaissance que je dois à Votre Majesté pour les grâces qu'Elle m'a faites et qu'Elle a bien voulu par cette bonté, qui lui est ordinaire, étendre sur mon fils, qui vivra et mourra comme moi avec un très profond respect,

Sire, de Votre Majesté, le très humble, très obéissant et très fidèle sujet et serviteur.

La Buissière.

(1) Bibliothèque nationale. Manuscrit français, 5877.

Mémoire pour les ambassadeurs que le Roi envoie à Rome.

Les ambassadeurs que le roi envoie à Rome ne doivent jamais se fier aux Italiens, sans de bonnes et très grandes précautions de leur probité, et point du tout s'il est possible. Et pour n'être pas trompés comme quelques-uns l'ont été plusieurs fois, ils doivent être toujours sur leurs gardes et ne se laisser pas prévenir par ces esprits flatteurs et à deux visages, dont cette cour est remplie (1).

L'ambassadeur doit être libéral, doux et affable à tout le monde, grave pourtant et sérieux tant avec le Pape qu'envers tous les autres (2).

Il faut que l'ambassadeur pour faire une belle ambassade dépense vingt ou vingt-cinq mille livres du sien par an, outre ce que le Roi lui donne : quinze ou vingt mille écus la première année pour se mettre en équipage.

La famille de l'ambassadeur doit être composée de six ou sept gentilshommes, un écuyer et deux secrétaires ; un maître d'hôtel fidèle et intelligent qui ait un pouvoir absolu sur les officiers de fruiterie, someillerie et cuisine.

Il faut un contrôleur pour tenir les livres de toute la dépense de l'ambassadeur et un second maître d'hôtel qui dépend du premier, pour servir proprement la table des gentilshommes afin que ceux qui ne peuvent pas avoir place quelques fois à celle de l'ambassadeur, s'y puissent mettre pour en bien parler selon les occasions.

(1) « Sitôt qu'un ambassadeur est ici, il est entouré de plusieurs Italiens et Français *romanescali*, qui étudient soigneusement son humeur. S'il aime l'épargne, ils lui font faire des bassesses, s'il aime le jeu, ils lui disent qu'il faut qu'il joue dans le temps qu'il faut servir le roi et le public ; s'il aime les femmes, ils proposent tous les moyens pour lui en faire avoir le plaisir. Bref, Monseigneur, ces sortes de gens ne sont que des pestes qui ruinent les affaires et la réputation de ceux qui les écoutent ». (La Buissière à Lionne, 1er juillet 1664. Affaires étrangères : Rome, *Corresp.* vol. 160.)

(2) « Au reste, Monseigneur, vous savez mieux que personne du monde qu'il faut ici un ambassadeur de qualité et de naissance, riche et libéral, doux et facile à donner audience, ferme et vigoureux au besoin, qui aime et entende les affaires pour pouvoir bien et utilement servir le Roi aux bonnes occasions ». (La Buissière à Lionne, 23 septembre 1664. Affaires étrangères ; Rome, *Corresp.* vol 161.)

Il est nécessaire que les gentilshommes de l'ambassadeur soient sages et bien morigénés pour ne faire point d'affaires mal à propos à l'ambassadeur qui d'ailleurs les doit aimer et bien traiter.

Il faut à l'ambassadeur douze pages et un gouverneur qui ne les quitte point.

Un ou deux prêtres de bon exemple qui disent la messe tous les jours.

Quant à la famille de l'ambassadeur, il lui faut deux Suisses et deux trompettes, vingt estaffiers sans le doyen (1) qui est toujours vêtu de noir, pour être à la portière de l'ambassadeur.

Dix ou douze laquais et quatre coureurs italiens qui vont plus vite que les Basques.

Deux balleyeurs qu'on appelle à Rome, *scopatori*, un facquin qu'on appelle *sportarono*, qui porte la livrée de l'ambassadeur et ses armes derrière le justaucorps.

Et afin que l'ambassadeur soit bien servi de tous les estaffiers, il faut qu'il n'en prenne aucun à la recommandation de qui que ce puisse être, mais qu'il les laisse tous choisir au maître de chambre.

Il faut à l'ambassadeur au moins douze carrosses, quatre pour sa personne et huit de suite et des cochers à proportion.

Et au moins trente-cinq ou quarante chevaux de carrosse et trois ou quatre de selle.

Il faut un sous-écuyer qu'on appelle à Rome *Mastro di stalla.*

Il faut que la livrée de l'ambassadeur soit belle, riche et de durée pour n'être pas obligé d'en faire faire une nouvelle si l'ambassadeur ne dure que trois années.

(1) Appelé aussi Decan.

L'ambassadeur doit donner facilement les audiences, à la réserve du jour de l'ordinaire, si ce n'est aux gens envoyés du Palais de la part du Pape ou de son premier ministre.

Il faut que l'ambassadeur, le jour des audiences ordinaires, donne au moins un quart d'heure d'entretien aux prélats et seigneurs romains, qui viennent à ses cortèges, et qu'il attende que le maître de chambre l'avertisse pour partir.

Il n'est pas du decorum que l'ambassadeur s'arrête pour personne quand il est en marche, que les cardinaux qui sont en *fiocchi* (1) et qu'il y est aussi, auquel cas l'ambassadeur s'arrête le premier et part le dernier.

Les cardinaux et les ambassadeurs s'arrêtent pour la Reine de Suède, lorsqu'ils ne la peuvent éviter.

Les ambassadeurs, quand ils sont dans quelques églises, ne doivent point quitter le prie-Dieu pour les cardinaux qui peuvent s'y trouver avec eux.

L'ambassadeur n'a point de place fixe dans les églises pour entendre la prédication où les cardinaux vont avec la chappe ; les dits ambassadeurs ne la pouvant entendre que dans quelques chapelles s'ils y veulent aller.

Il est nécessaire que l'ambassadeur soit toujours accompagné pendant le temps de son ambassade de quelques personnes distinguées de sa famille, qu'on appelle à Rome *camerati*.

Il n'est que bien que l'ambassadeur laisse d'aller à quelques chapelles papales pour y faire voir qu'il n'y est point obligé, mais seulement quand il lui plaît.

L'ambassadeur ne devra point aller à la chapelle la veille de Saint-Pierre, qui est le jour que le roi d'Espagne rend l'hommage au Pape, pour les royaumes de Naples et de Sicile, n'y ayant été autrefois que pour faire des protesta-

(1) Grosses houppes qui ornaient la tête des chevaux.

tions, au nom du roi, ce qui a été négligé de faire depuis longtemps.

Quant à la visite des princesses romaines, il faudrait que les ambassadeurs ne visitassent que celles des maris qui sont sous la protection du roi, et qui visitent les ambassadeurs, lesquels doivent toujours visiter les nièces du pape régnant.

Quant à la prélature qui fait un grand corps à Rome et qui ne cède point aux barons et princes romains qu'à ceux du *soglio* (1) seulement, qui sont Orsino (*sic*) et Colonna, l'ambassadeur ne rend la visite qu'à l'auditeur et trésorier de la Chambre.

Les ambassadeurs et les gouverneurs de Rome ne se visitent point si le gouverneur n'est cardinal.

L'ambassadeur ne doit jamais donner audience ni parler à aucun criminaliste (2), mais s'en décharger sur le maître de Chambre, qui est toujours instruit, et bien informé de toutes choses.

L'ambassadeur doit faire bien bâtonner les *sbires* (3), quand ils entrent dans son immunité ; l'étendue de laquelle le maître de Chambre connaît pleinement et il est de la dernière importance d'en bien conserver la possession, n'y ayant que le roi qui le puisse changer avec droit et justice.

Il est à remarquer que l'on aime fort le changement à Rome, tant du Pape que des ambassadeurs et autres ministres qui obtiennent ordinairement plus de grâces la première et seconde année, qu'ils ne le feraient en dix autres, car on s'ennuie à Rome les uns des autres.

Il est encore bon de savoir que la mort d'un ou de deux cardinaux fait souvent changer toutes les pratiques et négociations pour faire le Pape, au premier conclave, et il est de la dernière importance, pour le service de Sa Majesté,

(1) Ceux qui ont les honneurs du trône.
(2) Sans doute magistrat chargé de rechercher les criminels.
(3) Agents de la police pontificale.

qu'elle ne fasse jamais donner l'exclusive à un cardinal, pour après faire consentir par son ambassadeur à son exaltation au pontificat, ainsi qu'il fut fait au conclave d'Innocent X, d'Alexandre VII et d'Innocent XI, les trois papes ayant été peu amis de la France, ou pour mieux dire, ennemis.

Pour ce qui regarde les églises et monastères qui sont sous la protection du Roi, il ne faut pas que les ambassadeurs se laissent prévenir par ces moines inquiets et brouillons mais qu'ils les écoutent tous et qu'ils leur imposent silence.

L'église de Saint-Louis a sa congrégation et ses officiers et l'auditeur de Rote français, en est toujours le recteur, mais pour tout ce qui regarde la dite Église, l'ambassadeur peut tout.

L'ambassadeur, à Rome, qui aura le cordon bleu (1) y sera toujours plus considéré qu'un duc et pair qui ne l'aura point.

Il faut surtout que l'ambassadeur soir ferme et vigoureux, car s'il est timide, et qu'on le reconnaisse pour tel à Rome, il y sera perdu d'estime et de réputation.

L'ambassadrice de France fait une belle figure à Rome, y étant toujours courtisée de trente ou quarante dames romaines et autres de la première qualité, visitée de tous les cardinaux, ambassadeurs, princes, prélats, et seigneurs romains et autres.

*
* *

Je n'ai pas cru, Sire, devoir abuser du loisir de Votre Majesté, par un long détail de cérémonie et traitements différents de la cour de Rome. Je me suis contenté de parler seulement de la conduite que les ambassadeurs de Votre Majesté y doivent tenir pour s'acquitter dignement de leur ambassade ; et comme celle de Rome est la plus belle et la plus éclatante de toutes, elle est aussi la première, et la plus difficile.

La Buissière.

(1) L'ordre du Saint-Esprit.

Les Feux s'éteignent[1]

Eliette Terville.

Après trois jours d'absence, Domnin regagne le Roc au petit trot de Beïa, une jument barbe du fameux haras de Sidi-Tabet qu'un officier de l'armée tunisienne, retraité à Digne, lui avait cédée.

Les démarches nécessaires pour sa mise en disponibilité accomplies, — d'ailleurs avec une certaine amertume — il allait partir pour le Mont-Ras afin de rencontrer leur berger Abdalla, lorsqu'une heureuse fortune l'avait mis en relations, à l'hôtel, avec un gros acheteur de moutons de la Villette. Agréablement étonné des prix offerts par ce négociant, à condition qu'on lui livrerait au moins deux cents bêtes, Domnin lui avait assuré qu'il pourrait fournir à sa demande.

En jupe courte et chaussée de brodequins fauves à hautes tiges, Lazarine surveillait à sa pièce du Lure des terrassiers enfoncés à mi-corps dans les longues excavations qu'ils creusaient, quand son frère, l'apercevant, poussa Beïa dans sa direction.

Avant même d'avoir sauté de sa jument, dans sa satisfaction, il lui apprit qu'il avait vendu leur troupeau et renvoyé Abdalla. Effrayée et mécontente, elle se récria sur son imprudence.

— Avant de te fâcher, Lazarine, écoute-moi. Je connaissais ton estimation. Eh bien ! j'ai obtenu vingt-deux mille francs de tes moutons qui ne mouraient que dans l'imagination du voleur congédié.

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 novembre 1923.

— Vingt-deux mille ! Domnin ! Quatre mille de plus que mon prix. Coup de maître pour un premier essai. Avec mes disponibilités, nous allons pouvoir rembourser cette canaille de Ribouchon. Merci !

Elle serra fortement les mains de son frère avant d'ajouter avec un sourire :

— Dès demain, tu devras repartir pour Digne afin d'en ramener Eliette, sa mère et Louis d'Espagnac. Ils se sont annoncés.

Réjoui par cette nouvelle heureuse, le lieutenant considère son cheval en disant :

— Dommage que nous ne possédions plus comme dans mon enfance de belles bêtes bien appareillées et un landau convenable pour aller chercher nos hôtes. Je vais être obligé de louer quelque guimbarde conduite par un cocher grincheux à l'idée de cette course en montagne.

Lazarine examinait Beïa d'un œil connaisseur :

— Beaux aplombs ! Chanfrein busqué ! Croupe avalée ! Une berbère pur sang. Excellente acquisition. Avec cette gazelle, tu pourras devenir mon Mercure ailé et nous aurons bientôt rejointoyé notre vieux Roc !

— Quel travail dirigeais-tu, Lazarine? On dirait des tranchées militaires !

— Il n'en jaillira jamais des grenades meurtrières, mais de bonnes grosses pommes d'api, espérons-le. Je crée une pommeraie. Notre climat convient à merveille à ces arbres fruitiers.

Satisfaite de l'intérêt porté par son frère à ses occupations, Mlle de La Roque songeait :

« Peut-être son succès, dans la vente de ce troupeau, lui donnera-t-il un peu de goût pour cette agriculture qu'il semblait mépriser comme indigne de son attention? »

Après une visite à sa mère qui l'accueillit avec une indifférence paisible, Domnin redescendit à la salle à manger.

Pendant le dîner servi par une étrange créature, Eurosine, qui évoquait un moulin à vent lorsqu'elle posait une assiette ou prenait un compotier à grands tours de bras, Domnin se surprit plusieurs fois à rire dans sa conversation avec sa sœur. Comme Lazarine demeurait grave, il reprit, assombri :

— J'ai honte de ma joie après un tel deuil, père et... (il leva la main vers l'étage). Pourtant je ne puis m'empêcher d'espérer. Demain, à cette heure, j'aurai ramené Eliette.

— Eliette de La Roque, le plus vite possible, n'est-ce pas, Domnin?

L'austère visage de Lazarine s'était éclairci.

— C'est bien mon intention... Comme je partirai dès demain

matin, cinq heures, pour prendre le courrier à Meyronnes, je te recommande Beïa en mon absence.

— Elle sera bien soignée. Rassure-toi ! Le vieux Vincent s'y entend.

Peu convaincu, le lieutenant affecta la confiance. Puis le frère et la sœur s'étreignirent avec une affection qu'ils n'avaient pas éprouvée aussi pleine et sincère depuis leur réunion.

En gare de Digne, Domnin, à peine le train de Nice arrêté, court aider Mme Terville à descendre de son wagon. Penchée à la portière, elle sourit avec avantage à l'officier qu'elle empêche d'apercevoir Eliette dont le chapeau de paille et une main s'agitent par-dessus la tête de sa mère. Dans un visage ovale poudré au « rouge émotion » du parfumeur Saint-Ange, les yeux de Marcelline Terville semblent deux feuilles de mica serties entre leurs paupières. Affectant un air de profonde affliction, Mme Terville exprime aussitôt, d'une voix qu'elle fait chevroter, toute la peine qu'elle éprouva en apprenant la catastrophe du Roc. Elle vénérait Bernard.

Brusquement elle élève le ton pour s'exclamer :

— Quel pays nous venons de traverser, cher ami ! Je n'en avais gardé aucun souvenir ! Vos horribles montagnes me fascinent... Ravie d'être reçue au Roc... Voyez dans notre empressement le besoin de compatir à votre deuil ! Votre père fut un homme délicieux, et votre mère?... Simple indisposition, n'est-ce pas? Ah ! comme je comprends que cet épouvantable malheur ait pu la bouleverser... Ne parlons plus de ces tristesses ! Gardons-les dans notre cœur !

Une jeune fille de haute taille vêtue d'une robe en jersey « écaille », décolletée en carré sur son cou délié, saute hors du compartiment. Dans sa figure ronde, ambrée par le soleil de Nice, ses yeux nacrés, un peu trop ronds, ont l'orient de magnifiques perles. Un petit nez aux narines palpitantes, une bouche très ourlée qui frissonne de vie, un petit menton charnu à fossette s'associent par leur belle humeur à l'éclat sympathique des yeux.

Elle considère son fiancé avec un sourire nerveux qui, en rétractant sa lèvre supérieure, découvre ses dents blanches. Ils s'étreignent les mains, très émus.

— Allons ! embrassez-vous, mes enfants, s'écrie Mme Terville qui, son face-à-main sur les yeux, les considère avec un sourire moqueur.

Fougueusement Eliette et Domnin s'enlacent. Le sourire de Mme Terville s'efface ; l'élan de ces fiancés semble l'étonner et presque la contrarier. Maintenant Eliette et Domnin, face à face, se considèrent avec émotion. La jeune fille regarde l'officier avec une naïve

admiration qu'elle ne peut ou n'essaie pas de dissimuler. Son visage étroit, buriné comme une médaille dont il a la chaude couleur, exprime autant d'énergie que de loyauté. Un peu trop longs pour être à l'ordonnance, ses cheveux se relèvent comme des herbes folles sur un front droit aux solides arcades sourcilières. Toute la tendresse de ce visage de conquérant se réfugie dans ses yeux pers à pupilles mordorées.

Domnin et Éliette semblent incapables de rassasier leur vue.

— Voilà qui nous promet le ménage de l'admiration mutuelle, s'écrie Mme Terville railleuse. Oui, mes enfants, vous êtes délicieux, ravissants, uniques !

Gênés, ils rougissent, en s'abandonnant les mains. Le sourire nerveux d'Éliette lui retrousse encore les lèvres d'une façon exagérée sur les dents.

— Songez, madame, prononce M. de La Roque d'un ton un peu froid, que nous ne nous étions pas rencontrés depuis dix-huit mois, lors de votre séjour à Alger... et un peu par votre faute?

Son coup d'œil vindicatif touche Mme Terville qui riposte :

— Ah ! pardon ! C'est de votre faute, à vous. Pourquoi aviez-vous fui au pays des gazelles où nous ne pouvions vous suivre?

— Ah ! que voilà bien la dispute classique de la belle-mère et du gendre, s'écrie avec un air de douce malignité Louis d'Espagnac qui vient de descendre le dernier du wagon en portant avec gaucherie une valise légère qui semble lourde à son bras débile.

Mme Terville, Domnin et Éliette, amusés de sa remarque, regardent le magistrat qui se tient un peu courbé dans sa haute taille. Une jaquette noire, empoussiérée par le voyage, habille M. d'Espagnac qui considère Domnin à travers ses lorgnons d'or et lui dit à voix basse :

— C'est avec émotion que je vais me retrouver au Roc, mon cher ami. Croyez à ma profonde affliction.

— Allons ! Allons ! Louis, pas d'attendrissement dans une gare, se récrie Mme Terville. Sortons d'ici ! Tu seras toujours l'éternel retardataire ! Dépêche-toi !

Ses yeux écarquillés d'étonnement et d'effroi, le conseiller répond assez humblement à sa sœur que, s'il est descendu le dernier du compartiment, c'est qu'il attendait un porteur... où trouver un porteur? Et M. d'Espagnac pose sur le quai son léger bagage.

— Donnez-moi cela, mon oncle, réclame Éliette en se précipitant sur la valise que lui dispute Domnin.

— Regarde-les, dit Mme Terville à son frère. Ah ! voilà qui nous annonce de jolies scènes de ménage. Qui cédera?

— Ni l'un ni l'autre, répondent-ils en emportant la valise chacun par une de ses courroies.

Ils s'installent dans la méchante victoria de location dont l'officier, sensible à l'élégance, s'excuse, et ils commencent leur ascension des Alpes au pas mesuré des haridelles fatiguées. La route en corniche les fait passer sous un château dont il ne reste plus que deux tours éventrées et plusieurs hameaux abandonnés, qui semblent avoir fondu aux pluies comme des pierres de sucre. Leurs moellons, agglomérés à la boue, forment des tas innommables. Fabriqués avec les troncs de pins liés bout à bout, jetés sur des ravins, des ponts pour piétons enjambent des gouffres au fond desquels ronflent des torrents aux eaux d'un vert de laitue. De temps à autre, sur les monts dépouillés, quelques châtaigniers ou chênes admirables de résistance, poussent verticalement parmi le chaos des roches. Autour de ces arbres, les Bas-Alpins ont disposé leurs fagots en sortes de meules liées aux troncs ; ainsi lorsqu'une trombe d'eau descend des hauteurs, ils sauvent ce bois d'émond, qui, sans cet appui, serait entraîné dans les vallées.

Éliette qui avait d'abord contemplé ces montagnes râpées et décharnées avec une sorte de satisfaction joyeuse, parce qu'elle se trouvait assise près de Domnin, s'attrista. Après la première heure de route, elle éprouva de l'aversion pour la lugubre tristesse de ces montagnes stériles.

— Comment peut-il se trouver des gens capables de vivre au milieu de ces paysages d'apocalypse, Domnin?

— Évidemment le contraste entre votre Riviera paradisiaque et ce pays farouche vous surprend, Éliette. Je parierais pourtant que les meilleurs de nos montagnards, transportés brusquement à Nice, s'y ennuieraient. L'accoutumance du formidable doit porter à dédaigner les pays aimables mais où l'on vit trop à l'étroit.

— Vous tenterez bien vainement avec nous l'apologie de ces montagnes, mon cher ami, dit Mme Terville. Elles m'épouvantent et si je ne me trouvais sous votre gracieuse sauvegarde, j'aurais grand'peur.

Éliette avait écouté attentivement son fiancé, mais beaucoup plus pour le plaisir de voir son visage s'animer que par l'intérêt qu'elle portait à cette nature revêche qui l'inquiétait sourdement.

— Cette sorte de belvédère avec une tour en ruines, c'est Peyres! Là, le pont du diable! Ici le bois des fées! Ruisseau des merles! Le roc bleu! annonçait Domnin, avec le plaisir de se rappeler lui-même le nom de ces villages et de ces sites. En ses instants de silence, l'officier réfléchissait :

« Est-ce curieux ! Il y a quinze jours, quand j'ai traversé ces Alpes, seul, à mon arrivée d'Afrique, je ne leur portais qu'une attention distraite. La présence d'Éliette me les transfigure... Ma chère fiancée ! Cette fois, je ne lui laisserai pas quitter le Roc sans que la date de notre mariage ne soit fixée. Lazarine saura réduire les objections de convenances de Mme Terville... M. d'Espagnac s'endort?... Non, il rêve ! Oui, il a toujours songé sa vie au lieu de la réaliser ! Pauvre sœur ! »

Comme la lenteur des chevaux poussifs ne permettait plus guère de s'intéresser au paysage immuable avec ses murailles de deux mille mètres, Domnin et Éliette, gênés par la présence de Mme Terville, bavardèrent de faits et choses futiles et sans rapport avec les sentiments profonds de leurs cœurs. Souvent, presque sans raison, la jeune fille souriait de son sourire qui découvrait toutes ses dents.

Son face-à-main sur son nez, Mme Terville qui s'ennuyait, clama :

— Ah ! voici qui fait plaisir !

— Quoi donc, madame?

— Eh bien ! ces poteaux télégraphiques fichés comme des lances de pitons à pitons. Domnin, je constate que vos vieux Ligures Allobroges sont tout de même reliés au monde moderne... J'en doutais. Je comprends maintenant que l'on prenne de l'agrément dans ces Alpes ! Espace, hauteur, fraîcheur, neiges, pas de voisins et toutes les commodités. Tout à fait ravissant !

L'ironie de Mme Terville contraria si visiblement Domnin, qu'Éliette déclara qu'on devait éprouver une magnifique ivresse à l'escalade des Alpes et que si son fiancé voulait l'associer à ses excursions, elle se croyait capable d'atteindre ces cimes neigeuses en une journée. Ravi, le lieutenant retrouvait, plus séduisante encore et plus résolue sa fiancée. Tout en elle la prédestinait vraiment à devenir la compagne d'un officier aventureux.

A mesure que le somnolent équipage s'approchait de Meyronnes, M. d'Espagnac, qui avait abandonné aux chauves-souris son manoir héréditaire, considérait avec attendrissement les montagnes.

— Nous arrivons, annonça Domnin en montrant les noires murailles du Roc au bord du plateau gris.

Éliette serra les mains de son fiancée avec une sincère affliction quand celui-ci lui désigna les communs éboulés où son père avait été tué. Saisis, Mme Terville et Louis se taisaient.

Au bruit de la voiture, Lazarine, vêtue d'une robe noire dont la coupe surannée et les bouillonnés de crêpe contrarièrent son frère, accourut recevoir ses hôtes qui l'étreignirent en lui exprimant tout le chagrin qu'ils éprouvaient, car ils aimaient Bernard.

— Et Mme de La Roque? Pourrons-nous lui présenter nos condoléances, demanda Marcelline?

Affligée, Lazarine répondit sourdement :

— Vous reconnaîtra-t-elle, seulement?

— Oh! mon Dieu! Pauvres chers amis!

Ils demeuraient immobiles dans un silence plein de tristesse. Mme Terville, qui ne pouvait longtemps suivre une même pensée, reprit d'une voix dolente :

— Voulez-vous m'offrir votre bras, Domnin? Ces émotions et cet interminable voyage m'ont épuisée.

Le lieutenant tendit son coude à Mme Terville, et Éliette les accompagna. Comme Lazarine avait réclamé un peu d'indulgence pour le déjeuner en retard, faute d'un service suffisant, Domnin voulut conduire Marcelline à sa chambre, mais celle-ci avec une curiosité peut-être intéressée, oubliant les fatigues qu'elle venait d'alléguer, désira aussitôt revoir le Roc et ses dépendances. Pendant ce tour du propriétaire, Domnin commenta les dispositions de ce Roc qu'il voulait vendre, la semaine précédente, avec une complaisance dont il s'étonna lui-même.

Demeurés seuls en présence, Lazarine et M. d'Espagnac se considérèrent d'abord avec mélancolie sans oser s'avouer leur peine de ne plus retrouver leurs figures de jeunesse dans leurs traits flétris.

— Vous ne pouvez vous imaginer mon émotion en me retrouvant, ici, après cinq ans d'absence, et en des circonstances si cruelles pour vous, Lazarine. Au reçu de votre dépêche m'annonçant l'effroyable malheur qui vous frappait, j'ai pleuré... oui, pleuré, non seulement sur votre père que je vénérais, mais sur vous, ma chère amie, et sur moi, et sur ce passé qui me reste cher, et ce présent qui m'est douloureux. Ah! combien la nuit de cette catastrophe dut être terrible? Je connais votre courage, mais je ne vous plaindrai jamais assez. J'imagine trop la scène d'horreur! Vraiment, pauvre amie, votre, pensée ne me quitte plus depuis votre double malheur, car, si j'ai bien compris, l'état de Mme de La Roque vous inquiète gravement. Eh bien! si vous aviez jadis cédé à mes sollicitations, Lazarine, j'aurais eu le droit, maintenant, de partager plus complètement votre peine qui eût été la mienne.

A cette touchante déclaration, Lazarine sourit avec mélancolie à M. d'Espagnac qui reprend très ému :

— Pourquoi un bienveillant enchanteur ne nous rajeunit-il pas soudain de vingt années?

— Si ce miracle s'accomplissait, Louis, je vous donnerais les

mêmes motifs pour demeurer au Roc. Ils restent valables. Et consentiriez-vous, cette fois, à m'accorder que j'ai raison?

Assombri, le magistrat murmura :

— Je n'en sais trop rien ! Ma première impression me prouve déjà que la vie vous fut souvent cruelle.

— Peut-être? Je n'en voudrais pourtant pas changer, parce que je ne le dois pas, Louis.

— Toujours l'héroïne cornélienne ! Moi, j'ai obéi plus simplement à une honnête raison. Il y a des obstinations inutiles. Pourquoi se torturer quand l'existence offre plusieurs voies? Je vous avais proposé, jadis, une avenue moins pénible. Vous avez refusé de vous y engager.

— Je ne vous savais pas aussi habile sophiste, mon ami. Votre raison est vraiment une raison bien accommodante. La mienne, plus sévère, ne me donnait pas le choix entre diverses routes. A mon sens, il n'en existait qu'une à suivre, et je m'y suis tenue. Votre aimable philosophie, Louis, vous permit trop aisément de vous débarrasser d'un devoir pesant.

Les paupières du conseiller cillèrent nerveusement :

— Vous êtes dure, Lazarine !

— Non ! juste, mon ami. Et après vingt années pénibles... et qui ne furent pas quelquefois sans regrets, je puis vous l'affirmer, si je vous avais suivi, depuis longtemps ruinés, mon père et ma mère seraient morts dans l'amertume et je n'aurais pu aider, aux dures années, le début de Domnin. Je vais vous confier maintenant mon rêve, — car quoique cultivatrice je me permets de rêver. A la mort de mon frère Robert, en me trouvant dans l'obligation de gérer le Roc, je songeai qu'un jour, plus tard, j'en remettrais la direction à Domnin, devenu chef de famille.

— Pardon, mon amie, répondit M. d'Espagnac touché et surpris, mais Domnin, officier en Afrique, ne me semble guère capable de réaliser votre projet?

Les yeux violets de Lazarine brillèrent de résolution. Le conseiller la regardait avec étonnement. Il crut enfin comprendre et chuchota tourné dans la direction du perron où la voix de sa sœur éclatait :

— Vous courez à un échec certain... en ce qui concerne Marcelline, tout au moins... Votre invitation au Roc voulait-elle donc nous préparer à ce changement?... Et que pense Domnin de vos intentions?

— Il ne sait rien, répondit Mlle de La Roque, devenue très rouge. Promettez-moi tout au moins de rester neutre !

— C'est juré, mon amie.

— Et de ne pas avertir votre sœur et Éliette?

— Je resterai muet.

En répondant ainsi, Louis semblait parfaitement rassuré.

Toujours au bras de Domnin, Mme Terville apparaissait au sommet du perron.

— Votre manoir me fait l'effet de la grotte la plus admirable !

— Tu n'aimes que les villas de poupée, maman, protestait Éliette.

Sans s'offenser, Domnin répliquait :

— Les cavernes tiennent au chaud l'hiver et au frais l'été. Plût au ciel que je pusse transporter le Roc à Beni-Ounif, il y serait le plus confortable palais du Sahara.

M. d'Espagnac considéra finement Lazarine. Alors celle-ci, sans que rien ne parût motiver son geste, donna son coup de faux de la main. Ensuite, frappant du talon le dallage, elle prononça du ton d'un officier commandant un assaut :

— Allons déjeuner !

...Malgré le deuil de ses amis qui gênait un peu son aimable bavardage, sa première journée au Roc avait intéressé Mme Terville par la nouveauté du milieu. Elle reconnaissait à Lazarine une haute mine en dépit de ses toilettes de campagnarde. Son futur gendre lui agréait, encore qu'elle le trouvât un peu impérieux. Elle espérait bien qu'Éliette, une fois mariée, saurait dompter ce beau chef. Au besoin elle l'y aiderait.

Enfin Mme Terville, Éliette et M. d'Espagnac, ayant insisté pour rendre visite à Mme de La Roque, avaient été reçus avec courtoisie. Pendant une demi-heure Marie avait fait preuve du plus parfait bon sens, sauf à l'instant des adieux où elle s'excusa de ne pouvoir accompagner ses visiteurs à cause de son internement.

— Puisque vous êtes magistrat, monsieur, avait-elle dit à Louis, ordonnez une enquête sur ma séquestration.

Malgré cette subite faiblesse d'esprit, M. d'Espagnac et sa sœur affirmèrent à Lazarine et Domnin, qu'aussitôt l'ébranlement produit par la catastrophe calmé, leur mère recouvrerait sa raison. Ils furent si persuasifs que Mlle de La Roque et son frère reprirent espoir. Dans l'après-midi Éliette et son oncle voulurent se rendre au cimetière de Meyronnes accompagnés de Domnin. Mme Terville affecta le désespoir de ne pouvoir accomplir elle-même ce pieux pèlerinage à la tombe de Bernard de La Roque, son cher ami regretté, mais ses jambes fragiles s'y refusaient. A la vérité, Marcelline, épouvantée par l'idée de la mort, voulait ignorer qu'il existât des cimetières.

Le surlendemain de son arrivée, déjà lassée de se trouver aux champs, Mme Terville s'offensa parce que Lazarine et Domnin ne restaient pas près d'elle à sa dévotion. La douceur de la vie civilisée

ne consiste-t-elle pas à pouvoir s'abandonner au charme de longues conversations?

— Vraiment une exploitation rurale exige des corvées bien excédantes, confia-t-elle, à sa fille. Heureusement Domnin ne se trouve ici que de passage. Comment peut-on prendre de l'intérêt aux bœufs et à leurs labours, quand il existe tant de façons plus agréables et plus sensées d'occuper ses journées?

Perspicace, Lazarine devinait les réflexions de Mme Terville, qui n'apparaissait d'ailleurs plus qu'à l'heure du déjeuner, calamistrée, vernie, polie, et son teint réchauffé du « rouge émotion » Saint-Ange.

Le quatrième jour, Mme Terville refusa même, l'après-midi, le tour, traditionnel chez des propriétaires ruraux, aux dépendances de leur domaine.

Prévoyant que la mère d'Éliette ne leur accorderait pas la semaine prévue, Lazarine précipita sa manœuvre. Ce même soir comme réunis sur la terrasse, la servante Eurosine leur avait servi le thé avec ses bras tournant comme des ailes de moulin à vent, Mlle de La Roque prononça d'un ton ferme :

— Malgré notre deuil récent, je crois, Marcelline, que nous devrions nous mettre d'accord pour fixer l'époque du mariage d'Éliette, puisque Domnin va rester au Roc.

La stupéfaction de Mme Terville et de sa fille fut si vive qu'elles restèrent silencieuses. Louis, gêné, avait baissé les yeux.

— Pardon, Lazarine, s'écria Domnin, le sang au front, Mme Terville et Éliette peuvent croire que j'ai donné ma démission. Il s'agit seulement d'une mise en disponibilité d'un an, nécessaire pour t'aider, dans les circonstances actuelles, à régler nos affaires de famille.

— Je respire, s'exclama Mme Terville, tandis que sa fille riait nerveusement. Lazarine appuyait sur son frère des regards ardents qui l'indisposèrent, car il crut devoir ajouter :

— Je ne prendrai jamais une décision aussi grave sans y avoir mûrement réfléchi.

Ces paroles, loin de rassurer Éliette et sa mère, ranimèrent leurs craintes.

En vain Mlle de La Roque essaya d'obtenir une réponse précise de Mme Terville ; celle-ci, tout en se déclarant heureuse de penser à la prochaine célébration du mariage de sa fille, se garda d'aucun engagement. Lazarine en éprouva une inquiétude sérieuse pour son frère. En souhaitant le bonsoir à sa fiancée, Domnin ne put se garder d'une certaine froideur, car malgré une réserve naturelle chez une jeune fille, son silence semblait prouver quelque indifférence.

Toute cette nuit de méchantes réflexions empêchèrent son sommeil.

« La fille de Mme Terville, après avoir vécu dans un tourbillon mondain, saura-t-elle s'accommoder de la vie sévère d'un officier sans fortune? Et certes nos garnisons dans le bled ne nous permettront pas de tenir des salons fréquentés. »

Le lendemain matin, dès sept heures, Éliette courait déjà le verger du Roc. Lui-même tôt levé en son anxiété, la trouva juchée à la trochée d'un cerisier dont elle pillait les premières cerises mûres. Une simple robe de toile blanche la vêtait. Sautant à bas de son arbre, elle s'excusa de son larcin en lui tendant la main avec une certaine gêne au souvenir de leur discussion de la veille. Lui-même, un peu raide, lui répondit avec le ton sans réplique qu'il employait avec ses cavaliers :

— Je suis obligé de me rendre à l'instant à nos champs du Lure dont on extirpe les genévriers. M'accompagnez-vous?

Portant la main ouverte à son front, elle lui fit le salut militaire en disant :

— Bien, mon lieutenant!

Il rougit avec un peu de confusion et ils commencèrent à s'éloigner d'un pas alerte.

— Vous ne m'offrez pas le bras, Domnin?

Avec une hésitation, il lui tendit son coude. Elle s'y appuya légèrement.

— Oh! vous pouvez accélérer l'allure, mon lieutenant, vous ne laisserez pas de traînards dans votre marche.

Il sourit alors mais en gardant néanmoins le silence. Ses fâcheuses méditations nocturnes lui revenaient à l'esprit.

— Le Lure, c'est là-bas? demanda-t-elle une main tendue vers des falaises calcaires ruiniformes qui évoquaient une ville bombardée.

— C'est là-bas!

Elle se tut contristée en remarquant qu'il semblait vouloir éviter toute conversation. Leur mutisme lui permit alors d'accorder toute son attention au paysage. Jamais autant qu'en cette matinée, ces montagnes ébréchées et tailladées ne lui avaient paru aussi sinistres. A contre-jour du soleil, d'autres pitons gris évoquaient de formidables tas de cendre. A peine, de loin en loin, une culture tachait-elle d'une balafre verte les pentes stériles. Et ces petits champs inspiraient plus de pitié que d'admiration, tant leur fertilité semblait un paradoxe au milieu de ces Alpes rocheuses.

Pressant le bras de son fiancé auquel elle s'appuyait toujours, Éliette lui demanda d'une voix qui tremblait un peu :

— Aussitôt vos affaires de famille réglées, j'espère bien que vous regagnerez l'Afrique. J'y compte beaucoup.

— Sans doute, Éliette.

Il avait pâli. Elle reprit sans attacher assez d'importance à son émotion :

— D'ailleurs, je vous demande là une chose accordée d'avance. N'avez-vous pas signifié votre résolution à votre sœur?

Plus pâle encore, il demanda :

— Renonceriez-vous à moi si certaines circonstances graves m'obligeaient à vivre au Roc?

Avec un brave sourire Éliette lui assura que rien ne l'empêcherait d'être à lui si son devoir le retenait sur sa propriété. Elle éprouverait pourtant une peine profonde de le voir renoncer à sa belle vie d'Africain, une vie qu'elle avait hâte de partager avec lui, même au Sahara, et sans attendre sa nomination à Tunis ou Alger comme sa mère le souhaitait.

— Merci, Éliette !

Il rayonnait, le sang revenu à son visage.

— Pourquoi me remercier, fit-elle alors troublée, par réaction, de l'émotion de Domnin? Doutiez-vous de moi?...

Sans répondre directement à sa question, il reprit sérieusement :

— La vie ne doit pas être toujours une fête !

— Oh ! mon ami, comme vous prêchez mal ! Êtes-vous assez coco?

Un peu humilié, il sourit avant d'expliquer qu'il entendait par là qu'elle s'abuserait si elle tenait l'existence au Sahara pour une partie de plaisir. Trop de soleil et le désert, c'est la mort, comme trop de froid ou trop de nuit !

— Par conséquent comme ici, dit-elle, mais pour des causes différentes. Néanmoins, Domnin, aucune hésitation chez moi. Là-bas, une vie en camp volant avec ses alertes et ses inconvénients, c'est l'histoire intéressante. Dans ces Alpes : stagnation, silence et solitude, tout ce qu'il peut y avoir de plus cruel pour mes goûts. Cependant, je vous l'affirme encore, c'est vous que j'ai accepté quoiqu'il arrive !... mais ayez pitié de moi !

Elle lui sourit d'un franc sourire, tout son visage étincelant d'une ardente vie.

Il s'était placé devant elle, les yeux brillants de reconnaissance et de bonheur.

— Ma vie sera belle désormais, Éliette !

Ils échangèrent un baiser profond.

Arrivés au Lure, ils entendirent les terrassiers piémontais gémir à chaque coup de pioche afin de se donner du courage pour arracher leurs genévriers. Ayant constaté qu'ils n'avançaient guère en leur ingrate besogne, Domnin se souvint des extirpateurs à cabestan qu'il

avait vus fonctionner en Algérie dans les Babors et se promit de réclamer quelques-unes de ces machines.

— Mon Dieu ! bientôt midi, s'écria-t-il après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

Ils revinrent à la hâte au Roc. Radieux, parce qu'ils se sentaient d'accord, ils s'assirent côte à côte devant la vieille table de chêne du manoir. Pendant ce déjeuner, Mme Terville, se méprenant à la satisfaction qu'elle lisait aux yeux de sa fille, se moqua des cultivateurs et éleveurs.

— Tout à l'heure j'ai aperçu des bijoux de gorets ! Comme ce doit être amusant d'élever de petits porcs ! Ah ! lieutenant, combien je vous approuve de vouloir troquer pour un temps votre cheval d'armes pour un bœuf de labour !

Énervé, Domnin, qui jugeait de la souffrance de Lazarine, finit par répliquer :

— Madame, quand je me livrerai à ces travaux, je ne ferai jamais qu'imiter l'exemple respectable de ma sœur.

Piquée de la leçon reçue, Mme Terville reprit :

— J'estime trop Lazarine pour me permettre de juger son genre de vie. C'est vous seul que j'entendais plaisanter, Domnin. Je tiens à ajouter — et maintenant je parle sérieusement, — qu'il ne faudrait pas croire Éliette capable de supporter l'existence aux champs.

A cette déclaration, Lazarine observa sombrement son frère, puis Éliette ; mais elle ne daigna pas accorder la moindre attention à Marcelline qui l'avait offensée. Avec un sourire forcé que le rouge de ses lèvres fardées empourprait, Mme Terville avertit alors ses aimables hôtes que les séjours les plus exquis ont malheureusement une fin. Elle repartirait donc le lendemain. A cette annonce inattendue, sa fille la contempla d'un air d'abord courroucé, puis anxieux.

...Ce même soir, M. d'Espagnac, qui s'était rendu seul au hameau de son nom, s'en revient au Roc. Il aperçoit Mlle de La Roque sur la terrasse, avec Éliette. Assises côte à côte, elles se tenaient affectueusement les mains. A l'approche de son oncle, Éliette, qui lui paraît bouleversée par une profonde émotion, se lève et déclare qu'elle va se rendre au-devant de Domnin parti pour Meyronnes, sur Beïa, afin de télégraphier au voiturier de Digne.

Sur le point d'interroger sa nièce, M. d'Espagnac la laisse fuir. Comme embarrassé de sa haute taille et de ses longs bras, le conseiller regarde Lazarine avec attendrissement :

— Ma chère amie, je viens de visiter mon vieux manoir. Je croyais y rencontrer le ménage Bendalette que nous logions gratuitement ; j'ai regretté de trouver Espagnac irrémédiablement ruiné et les gar-

diens partis. Quelle désolation ! Me risquant sur les parquets vermoulus, j'ai pourtant reconnu l'embrasure lambrissée où ma mère aimait s'asseoir lorsque, petit garçon, elle me tenait sur ses genoux. Au premier étage, le fauteuil rustique, vraie cathèdre que mon père préférait à tous les sièges modernes, avait été abandonné. Il tombe en poudre. Accoudé sur son dossier, j'ai tristement médité. Puis j'ai visité les décombres du hameau d'Espagnac. Une seule construction reste debout, l'église sans paroissiens, puisqu'ils sont tous partis. J'eus beaucoup de peine à pénétrer dans sa nef ; le porche en était fermé. Par hasard, sous ma pression, le portillon de l'absidc céda. Dans le chœur, j'ai vu de chaque côté de l'autel, les enfeus des fondateurs de notre maison. Les gelées ont fait éclater leurs tombes ruisselantes l'hiver. Tout n'était donc que sujet de désolation pour moi, lorsque j'aperçus dans toute cette mort, une lumière, la flamme du sanctuaire. Comment son feu n'en était-il pas éteint? Quelle main compatissante et pieuse entretient d'huile son godet?

Les prunelles brumeuses de Louis expriment une gratitude infinie.

Il reprend avec mélancolie :

— Les réflexions que j'ai pu faire là-bas, et cette attention, Lazarine, m'ont prouvé une fois de plus l'erreur de ma vie passée. J'ai donc fait un acte de contrition.

Il avait saisi les mains râpées de Mlle de La Roque. Tandis qu'il les portait respectueusement à ses lèvres, Lazarine songeait que Louis, revenu par miracle à la jeunesse, aurait encore refusé d'accomplir un devoir qu'il célébrait maintenant qu'il était certain de s'en être heureusement évadé. Il appartenait à l'espèce de ces Français qui tiennent la végétation dans la quiétude de petites rentes et de fonctions sans risques ni efforts, pour la suprême sagesse. En son égoïste célibat, M. d'Espagnac restait un des fossoyeurs de son pays.

— Louis, dit enfin Mlle de La Roque, je vous demande comme seul remerciement d'être mon allié. Je redoute l'opposition de votre sœur quand elle connaîtra la résolution définitive de Domnin qui « doit » demeurer définitivement au Roc.

— Je crains, Lazarine, que vous ne préjugiez vous-même des intentions de votre frère.

— Louis, je vous le demande seulement : allié ou ennemi?

— Allié, mon amie.

— Grand merci ! Vous soutiendrez donc Éliette.

— Ma nièce ! Pas possible? L'auriez-vous convertie?

...Domnin à cheval accompagne la voiture qui emmène sa fiancée jusqu'au bourg croulant de Meyronnes. Là, il se sépare d'Éliette. Long embrassement presque tragique.

— Eh ! mon Dieu ! mes enfants, s'exclame Mme Terville, il semblerait que notre lieutenant parte pour la guerre avec tous ses risques?

Ces paroles les désunissent à regret. En abandonnant sa main au baiser de Domnin, Mme Terville lui chuchote :

— Pas de bêtise, surtout, cher ami. Les gentilshommes terriens, c'est bon pour les romans anglais ! « Évangeline » ! Ravissante lecture, mais ce n'est pas la vie. Est-ce juré? Allons, au printemps prochain j'irai voir le ménage du lieutenant de La Roque en Algérie... Bône ou Alger me conviendrait. Je vais faire agir mes amis ! Adieu !

M. d'Espagnac, gêné, sourit faiblement. Les grands yeux d'Éliette appuient des regards émouvants sur Domnin. Tout à coup, instinctivement, elle considère les montagnes consumées où pas un être ne bouge. Alors elle sourit à son fiancé, mais si tristement que celui-ci, bouleversé, s'en étonne. Que veut-elle lui signifier?

La voiture commence de rouler. Il baise la main qu'Éliette lui tend. Les chevaux galopent à la descente. Pendant quelques instants encore la figure ronde d'Éliette lui apparaît au soleil qui la dore comme une orange. Troublé, inquiet, — pourquoi ce trouble et cette inquiétude? — il cravache Beïa sans y songer, et la jument bondit à le désarçonner. Il revient au galop au Roc. Avant même d'être descendu, il crie au vieux Vincent d'aller prévenir Mlle Lazarine de son retour. Comme elle tarde à se présenter, il court au-devant d'elle jusqu'à la prairie dont elle surveille la fenaison. Il la trouve, le râteau au poing, jupe relevée, qui donne l'exemple du labeur à trois journalières somnolentes. Lazarine s'étonne de l'expression presque effrénée de son frère qui jette des regards mécontents aux paysannes.

— Rentrons. J'ai besoin de te parler tout de suite.

Mais pendant leur retour, au moment où le noir pentagone du manoir se silhouette sur sa falaise, Domnin s'écrie avec violence :

— Je ne sais ce qu'on trame à mon insu, mais je te préviens que si Mme Terville s'oppose à mon mariage sous le prétexte de mon séjour au Roc, je n'y resterai pas. Je n'ai aucun goût pour le suicide. Ne l'oublie pas !

En apparence insensible à cette explosion de son frère, Lazarine lui répond avec calme qu'il est, en effet, le maître de sa vie. Les services qu'elle a pu lui rendre en empêchant sa ruine et celle de leur mère, ne lui donnent aucun droit de regard sur les résolutions de son frère. Et elle conclut :

— Quant à moi, vieille fille, je continuerai à défendre sans espoir, hélas ! le Roc... Et je te permettrai même de rire de la paysanne pendant tes cavalcades africaines.

Lazarine donne du revers de la main son coup de faux.

Un flot de sang empourpre le teint de Domnin qui songe à quitter sur l'heure le Roc. Mais une fenêtre s'ouvre à l'étage, et un beau profil à grand nez Bourbon, apparaît. Un bras s'allonge et une voix éplorée appelle :

— Eh ! là-bas ! S'il vous plaît ! Au secours !

Les échos de la haute falaise du Lure répondent après quelques secondes :

— Eh ! a... bas... vous plaît ! Au secours !

« Il me faut accomplir mon année de purgatoire, pense le lieutenant assombri, et il regarde sa mère avec affliction. »

DEUXIÈME PARTIE

La famille.

Sur la terrasse du Roc, Éliette élève à bout de bras son premier né, Bernard, un petit enfant de cinq mois, dans la direction de la vallée.

— J'arrive ! j'arrive, crie Domnin qui gravit alertement la pente.

En s'approchant, il adresse des signes comiques à son fils afin de provoquer une risette de sa petite face en pomme d'api.

Démissionnaire depuis bientôt deux ans, les premiers mois, M. de La Roque regretta de toute son âme une profession qu'il aimait pour son milieu émouvant, le Sahara et la cordiale camaraderie des officiers, ses compagnons. A la réception de sa demande, son colonel lui avait écrit :

« Ce n'est pas sérieux, La Roque. Vous, notre Centaure, devenir un laboureur, quelle boutade?... peut-être un méchant amour? Je ne transmettrai pas au ministre votre demande avant de vous laisser le temps de réfléchir. Je vous avais inscrit au tableau d'avancement, au choix. Une belle carrière vous attend, car vous avez tous les dons militaires : courage, esprit de décision, intelligence nette et prompte, vigueur. Revenez-nous. On vous estime et vous aime ! A bientôt. »

A la lecture de cette affectueuse lettre de son chef, Domnin, troublé et reconnaissant, avait pensé :

« L'avenir me prouvera... trop tard... si je me suis trompé à la croisée du carrefour sur le chemin à suivre. C'est l'Afrique et mes spahis que j'aimais, mais à séjourner au Roc de nouveaux sentiments me sont venus. A la vérité c'eût été fini pour moi de toute joie à l'armée, lorsque j'aurais songé à ma mère, à Lazarine et au Roc. Quand on a la chance d'être le fils d'une vaillante race, au lieu d'être

chat de gouttière, on a tout de même quelques obligations envers sa famille et le passé. Puisqu'on bénéficie des biens certains qu'ils vous ont légués, il faut soi-même en assurer l'avenir. »

...Domnin claquait des mains pour amuser son petit Bernard que sa jeune mère, lui offrait presque nu par ce beau jour d'août, dans la pose légèrement hanchée d'une madone à l'enfant Jésus.

La ronde figure dorée d'Éliette est empreinte d'une douce gravité et ses yeux sourient tendrement à son mari qu'elle voit escalader la pelouse escarpée.

— A-t-il été sage, demande Domnin encore tout essoufflé et le front moite?

— Plus que sage ! affectueux et câlin. Son intelligence se développe de jour en jour. Il devient déjà pour moi le petit compagnon qui me console de tes absences. Tu es toujours parti, Domnin? Je ne te vois plus !

— Et le moyen de filer aux pieds d'Omphale en assurant la plus difficile des gestions, se récrie gaiement M. de La Roque. C'est un manteau d'arlequin que ce domaine avec ses pièces de terre égaillées au hasard des quartiers fertiles. Il ne faut pas m'en vouloir, ma chérie, si tu me vois courir à pied ou à cheval de la vallée à la montagne. Maintenant je comprends combien une telle surveillance était impossible à Lazarine, puisque je m'y éreinte moi-même.

— Ne te fatigue pas tant et reste plus souvent avec moi, Domnin.

— Ah ! la grande enfant déraisonnable ! Impossible ! T'ennuierais-tu?

— Oui, quand tu es absent.

— Et lorsque je rentre?

Elle l'embrasse fougueusement, puis elle offre Bernard au baiser de son père.

— Ne regrettes-tu rien, Éliette?

— Détestable ! réplique-t-elle avec un sourire réticent qui n'exprimait qu'une partie de sa pensée.

— Hélas ! il me faut encore te délaisser. Avant le déjeuner, en un temps de galop, je puis me rendre au Lure où mes Piémontais doivent commettre bêtises sur bêtises avec les extirpateurs que j'ai fait venir pour me débarrasser des souches de l'ancienne pinède.

— Je m'y oppose. Les Italiens t'attendront.

Sans abandonner Bernard, elle avait passé son bras nu, découvert par la courte manche de mousseline, autour du cou de son mari. A ce contact, il sourit, conquis.

— Prisonnier !

A peine avait-il prononcé ce mot, qu'il s'attrista. Le souvenir de

sa mère s'obstinant à se croire séquestrée, lui était revenu. L'heure s'écoula en propos insignifiants mais ravissants pour de jeunes époux. Une cloche tinta.

— Allons déjeuner, Éliette !

Les repas avaient pris de l'importance chez cet agriculteur de grand appétit. Ses travaux lui donnaient des joies physiques accrues. Plus avenante qu'autrefois, Lazarine, détendue de ses soucis, accueillit son frère et sa belle-sœur avec un sourire de satisfaction. Une servante emporta Bernard. Mais Éliette attendit en vain la conversation pittoresque qui l'eût distraite de sa solitude de la matinée et elle fut obligée de subir des propos de cultivateurs : réflexions sur les céréales qui n'avaient pas talé convenablement, cours des bestiaux, pronostics sur le cours des grains, reconstitution d'une prairie artificielle. Indifférente à cette discussion, paupières baissées, elle mangea silencieusement en méditant d'accompagner l'après-midi Domnin à la montagne. Dès les premiers jours de son mariage, elle avait acquis un cheval, Sâari, et grâce aux leçons de son mari, se croyait capable des expéditions les plus hasardeuses. Tout à coup le souvenir de Bernard qu'elle nourrissait lui revint : elle ne pourrait donc suivre Domnin qui ne rentrerait que tard dans la soirée.

« Il me faut rester, conclut-elle. » Elle accepta son devoir comme une écolière subit une retenue de promenade.

Avant même la fin du déjeuner, Lazarine fut obligée de courir aux communs arbitrer une contestation entre des aoûterons gagés pour le battage et leur chef d'équipe. Quittant aussitôt sa chaise sur l'appel de son mari, Éliette vint s'asseoir sur ses genoux.

— Le vilain ! dit-elle.

— C'est désormais mon titre bien mérité, Éliette. Un vilain, c'est-à-dire : un paysan.

— Au diable tes paysans ! A la fin je me révolterai.

— Contre qui?

— Oh ! pas contre toi (elle l'embrassa), mais contre cette affreuse agriculture qui te prend tout entier. Tu es beaucoup plus l'époux de Cybèle que le mien.

— Oh ! le charmant souvenir classique, madame !

Et il rit en se défendant d'adorer la déesse plus que sa femme. Elle n'en parut pas convaincue. Domnin plaisanta. La belle humeur d'Éliette lui revint.

— Renonce à ce voyage en montagne pour me consacrer cette journée, Domnin.

— Que de renoncements, Éliette ! Déjà, tout à l'heure...

Elle l'interrompit pour lui repartir gravement :

— Moi surtout j'ai renoncé ! Souvenez-vous?

Devenu sérieux, il lui répondit avec tendresse :

— Je ne l'oublierai jamais. Mais tu es injuste. N'ai-je pas consenti moi-même un sacrifice?

Il tendit le bras vers la plaine où le soleil d'été flambait les roches blanches. Elle comprit qu'il indiquait la direction du sud, de l'Afrique. Tout bas, contre sa joue, elle demanda :

— Et ne regrettes-tu rien, quelquefois?

Après avoir posé ses lèvres sur la petite oreille de sa femme, il dit en imitant son chuchotement :

— Et regrettes-tu toi-même ton consentement?

Elle l'étreignit pour n'avoir pas à lui répondre.

Ils sortirent du sombre manoir, qualifié de caverne préhistorique par Mme Terville hostile jusqu'au mariage de sa fille, à la démission de son gendre, et ils se prirent la main comme deux enfants joyeux pour courir vers un petit pêcher aux fruits carminés, tout au bout de leur verger.

— L'arbre du bien et du mal ! s'écria-t-il.

— Serpent !

— Je tente Ève.

Il lui offrit une pêche. Elle en mangea la moitié d'une bouche gourmande.

— Au tour d'Ève, corruptrice du genre humain, dit-elle amusée en mettant entre les dents de Domnin le reste du fruit.

Lorsqu'il l'eut dévoré, il dit avec vivacité :

— Une idée ! Ce serait gentil de me suivre au Mont-Ras. Fais seller Sâari.

— J'y avais déjà songé pendant votre horrible discussion sur les moutons et les assolements. Impossible, hélas ! Nous rentrerions trop tard, Bernard, serait mort de faim !

— Quel regret ! Pourtant j'approuve la gentille maman. A ce soir !

...Il la retint longuement contre sa poitrine. Elle avait elle-même passé ses bras autour de la taille de son mari qu'elle se refusait à libérer ; il fut obligé de lui ouvrir les mains avec effort. Puis, en courant vers les communs restaurés où il avait logé Beïa, il se retourna pour sourire encore à sa femme. Il l'adora toute rose et blanche en sa toilette de linon.

— Tu m'évoques un verger d'amandiers fleuris au printemps, lui cria-t-il, heureux.

A peine son mari disparu, Éliette porta les mains à ses yeux. Elle pleurait. Ses doigts retirés de son visage, elle sourit à son bonheur avec des prunelles encore traversées par cette petite averse de larmes.

...Lorsque Domnin commence de gravir les pentes des Alpes par cette radieuse journée d'été, il aspire l'air à pleins poumons en cinglant Baïa de son stick. Enfin il a fondé une famille avec la femme de son choix et dans un milieu qui réveille chaque jour en lui d'émouvants souvenirs. Oublierait-il jamais l'Afrique? Peut-être! Ne possède-t-il pas ce bien suprême : l'amour? Admirable de constance, alors que sa mère lui déconseillait un mariage qui allait l'ensevelir dans une solitude sauvage, Éliette avait protesté qu'elle s'était fiancée, non à certain pays et certains avantages offerts, mais à un homme de son choix, qui, lui, ne changeait pas. Puisque devoir et intérêts obligeaient Domnin à prendre la direction du Roc, eh bien! c'est ce même Domnin qu'elle trouverait au Roc. Éliette s'était fortifiée dans sa résolution en se rappelant son père, abandonné par sa mère, chaque fois que ses fonctions d'ingénieur l'appelaient dans des pays, Flandre pluvieuse ou Andalousie brûlée, qui n'étaient pas du goût de Mme Terville.

Sa généreuse obstination avait enfin valu une victoire difficile à Éliette, faiblement appuyée par son oncle d'Espagnac. Mais tandis qu'Éliette, afin de convaincre sa mère, lui assurait que ses goûts la prédisposaient à vivre aux champs, elle avertissait son fiancé qu'ils allaient jouer une partie dangereuse. Elle redoutait qu'un jour la désharmonie existât entre leurs inclinations de civilisés et un milieu rustique où les gens ne sont touchés que par la matière et les profits qu'on en peut tirer. Elle insistait surtout sur le danger de la solitude pour des citadins comme eux, accoutumés à une ambiance spirituelle.

Domnin avait réfuté les objections d'Éliette en l'assurant qu'aucune raison n'empêche les civilisés de demeurer civilisés à la campagne. L'expérience n'a jamais prouvé que des personnes d'élite soient devenues barbares dans l'isolement des terres. Il était possible que de mornes hameaux ne permissent pas à l'intelligence d'enfants de s'y développer et que leurs esprits y demeurassent somnolents. Mais affirmer que des citadins instruits et de caractères déjà bien formés pussent devenir les victimes d'une régression, Domnin refusait d'admettre cette hypothèse.

Cette discussion, — si réellement grave — vidée entre eux, ils s'étaient mariés.

Or, après quatorze mois d'union et la naissance de leur premier enfant, ces inquiétudes intellectuelles leur semblaient assez vaines. Comment avaient-ils même pu les formuler sérieusement?

Ainsi pensait Domnin.

— Au trot, Beïa! Nous dormons, la belle!

Il l'éperonne et comme la jument s'enlève, il s'en amuse.

Aujourd'hui, les Alpes elles-mêmes lui offrent leur visage aimable ; une récente pluie a reverdi quelques-unes de leurs pentes. Il espère pouvoir organiser en haute montagne, dans les terrains de parcours jusqu'ici consacrés aux moutons transhumants affamés qui arrachent jusqu'aux mottes herbeuses, des parcs pour les vaches pies importées de Bretagne, dont le lait sera vendu à Nice grâce à la camionnette qui descendra jusqu'à la gare, en deux heures.

« Notre lait triplera de prix en arrivant là-bas, réfléchit-il. Lazarine n'y avait pas songé. Il est vrai qu'elle ne pouvait mettre seule à exécution ce projet. Il faut pouvoir surveiller sans cesse pâtres et bêtes. En avant, Beïa ! »

Domnin monologue. A une lieue peut-être à la ronde aucune oreille humaine ne saurait l'écouter et, en sa belle humeur, il trouve de l'agrément, comme le braconnier Ganagoble, à la pensée que l'espace lui appartient. Et toujours en soliloque afin d'entendre comme un compagnon de promenade, il reprend :

« Là, devant moi, le Mont-Noir ! Puis la Montagne-Chauve ! Et le Mont-Rouge plus élevé qu'il faudra franchir par son col afin de redescendre sur notre plateau de la Caillole. Allons ! du nerf, Beïa, pour sauter le ruisseau bleu ! Puis nous dépasserons les barres de l'Artuby et du Coursol. Ah ! nos Ligures ont su, par leurs épithètes de condition, accorder à tous les accidents de la nature une vie historique. Avant eux c'était la barbarie dans l'anonymat. Leurs appellations ont donné une personnalité à ces montagnes. »

Soudain les yeux pers de Domnin s'assombrissent et sa contention creuse deux rides à la naissance de son grand nez droit.

« Avec la désertion de ces Alpes, pense-t-il, il ne restera bientôt plus de lèvres pour prononcer ces chers noms. »

Obsédé par ses réflexions, il laissait sa jument flâner, quand une toux rauque appelle son attention. A cinquante mètres au-dessus de la piste qu'il suit, un petit homme à museau pointu olivâtre, en vêtements de la nuance des feuilles mortes, porte sur sa tête coiffée d'un feutre ramolli une corbeille remplie d'argile. Ce montagnard aux longs cheveux d'un blanc jaunâtre retroussés en copeaux de menuiserie sur la nuque, tousse, époumoné par l'effort auquel il s'oblige pour remonter la terre au sommet du piton en cuvette qu'il prétend remplir afin de posséder un champ suspendu entre ciel et terre.

« Lazarine m'avait présenté ce bonhomme, se souvient Domnin. Même quand il aura peiné un demi-siècle, qu'est-ce qu'il pourra récolter là-haut? Quelques hectolitres de blé? Sa peine ne sera pas récompensée. »

— Bonjour, Sercomanens ! crie-t-il au vieillard, lorsque celui-ci,

son panier déchargé, redescend en sueur vers la combe où il va chercher la terre entraînée par les ruisseaux.

Redressant ses reins voûtés par la fatigue, le vieillard salue de sa corbeille levée et secouée comme un tambour de basque. L'héroïque Alpin, ayant empli à nouveau son panier, le remonte vers son aire à faucons en respirant si fort qu'il fait un bruit d'orage.

— Hardi ! Beïa ! Réveillons-nous, ma belle !

Et lorsque après un temps de trot, Domnin se retourne, il aperçoit le paysan réduit par la distance à la taille d'un bousier doré qui remonte sa pente, inlassablement, avec sa petite boule de terre.

C'est une journée d'août provençal, au ciel presque aussi lumineux que celui d'Afrique, et l'horizon prestigieux se découvre jusqu'à la Méditerranée dont la nappe scintille comme un ruban d'azur parfilé d'argent, là-bas, à trente lieues des montagnes qui bondissent jusqu'à la Riviera fleurie.

« Allons ! on peut être heureux ici » s'écrie-t-il, et Domnin songe à Éliette et à son petit Bernard avec un élan de tendresse qui lui fait regarder dans la direction du Roc.

Après avoir franchi le col du Verlon, Beïa, trouvant enfin la descente vers la Caillole, prit d'elle-même l'amble à la façon des barbes dressés par les Arabes.

— Ah ! brave bête, tu te souviens de tes origines, lui dit M. de La Roque, ravi de son initiative en flattant son cou de la main. Ton ancien maître t'avait bien éduquée. Nous sommes arrivés. Voici la fameuse pâture acquise par mon bisaïeul au lendemain de la traversée des Alpes par l'armée de Bonaparte.

Un peu déconcerté par l'aspect de cet immense plateau engravé où les graminées jaunissaient, Domnin s'était arrêté, quand deux montagnards de la grande espèce, maigres et roides, agitèrent leurs limousines. Il galopa vers eux.

— Estoublon? Carmouchou? Est-ce vous?

— C'est nous !

Il aborde ses futurs associés en leur disant aussitôt avec sa franchise coutumière :

— Dites donc, pas fameux en ce moment, le pâturage?

— Ma foi ! monsieur, bien sûr, la pelouse souffre des torrents et du déboisement. Quand ces crêtes étaient couvertes par une forêt, l'humidité entretenait les herbes. On a tout coupé, car le bois vaut cher, et après nous le déluge ! comme pensent les gens d'aujourd'hui.

— Et puis, monsieur de La Roque, explique Estoublon, ces communaux entourent votre bien. Loués aux gens de Basse-Provence

qui viennent y pousser leurs bêtes « d'avérage (1) » par milliers, ces moutons, crevant la faim, ont fini par manger jusqu'aux racines ! Le résultat, vous le voyez, ravinement et caillasse.

— Eh ! Dieu garde ! Carmouchou ! Oh ! Estoublon, allez-vous conseiller à M. de La Roque de « repiquer » cette pâture d'une lieue de long, herbe par herbe, fil par fil? N'écoutez pas ces compères capables de vous proposer de raccommoder ce tapis troué avec leurs bouts de ficelle.

Un paysan guêtré, le fusil à la bretelle, arrivait d'un pas vif suivi par un braque couleur de terre et presque invisible parmi la brousse roussie. Il souleva son feutre de sa tête en forme de courge et reprit :

— Ne les écoutez pas, monsieur de La Roque, vous y perdriez votre argent. Aussi vrai que je m'appelle Ma-ri-us Ga-na-go-ble, je déclare ces montagnes bonnes pour les chèvres et il ne faut pas s'embarrasser de gros bétail pataud ! Parlez-moi des chèvres, c'est alerte, ça court seul, ça ne mange rien et ça rapporte sans peine. Défiez-vous ! ces gaillards vont vous parler de gazonner des monts de six mille pieds comme des jardins de bourgeois. Et vous y perdriez vos sous !

— Nous essaierons toujours, Ganagoble, déclare Domnin amusé par la faconde du braconnier.

— Grand bien vous fasse, monsieur de La Roque ! Si j'étais gentilhomme, j'aimerais mieux m'acheter le plus beau fusil du monde et chasser le chamois. Moi, je ne puis tirer que le petit gibier. Adieu ! je vais tenter, par les rocailles d'en bas, de tuer quelque bartavelle.

— Mais la chasse n'est pas encore ouverte?

Cambré sous l'observation de Carmouchou, le braconnier lissa ses moustaches en queue de cheval avant de répliquer :

— Je voudrais bien voir qu'elle fût jamais fermée pour moi. Les lois de votre gouvernement, connais pas ! Homme libre, je mène mes pas à ma fantaisie et comme je ne possède rien, je suis la plume au vent. Bien le bonsoir, monsieur de la Roque, si je tue quelques bartavelles, je songerai à vous.

— Merci ! Ganagoble, dit Domnin en souriant parce qu'il savait que le généreux braconnier savait se bien faire payer ses cadeaux.

Sifflant son chien couleur du sol, Ganagoble partit après avoir fait un pied de nez à Estoublon et Carmachou qui haussèrent les épaules avec une certaine prudence, car Marius était assez « homme libre » pour envoyer un coup de fusil à ses ennemis.

Après avoir examiné le plateau de la Caillole, Domnin décida de

(1) Avérage, habere : avoir.

lutter d'abord contre les torrents qui le ravageaient en reboisant les hauteurs et en faisant dériver les ruisseaux torrentueux qui, en se ramifiant comme un réseau artériel à travers la pelouse, la détruisaient.

— Quelle est cette grande fumée, là-bas, demanda-t-il à la vue d'un nuage jaune rabattu par le vent.

— Hé ! monsieur, répondit Carmouchou embarrassé, c'est un petit écobuage dans un lieu communal qu'Estoublon et moi avions loué pour notre commodité.

— Allons voir.

Et Domnin constate qu'Estoublon et Carmouchou font brûler, sur leur prairie, afin de l'amender, un vrai coteau de mottes de gazon prises sur sa propriété. Il aperçoit ensuite un troupeau de moutons dissimulé derrière un plissement de terre.

La colère rougit son visage.

— J'ai trouvé les vrais ravageurs de la Caillole, gronde-t-il, et je comprends maintenant quel marché de dupe je vous aurais consenti. Notre association, en vous donnant le droit de grande entrée sur mon pâturage, vous permettrait de nourrir, non pas seulement mon troupeau de vaches, mais surtout vos moutons. Et vous eussiez le plus aisément du monde pillé mon bien afin de pouvoir ajouter par vos écobuages à la fertilité de vos pelouses en location. C'est fort adroit. J'eusse été roulé légalement. Quant à mes vaches affamées, elles pouvaient crever. Eh bien ! mes garçons, l'affaire n'est pas encore conclue. Bonsoir !

Il quitte Estoublon et Carmouchou déçus jusqu'à la rage de n'avoir pas obtenu l'avantageux contrat d'association espéré.

A peine M. de La Roque éloigné, ils sifflent ; à leur appel une douzaine de montagnards dissimulés dans les rhododendrons et la lavande où ils guettaient le monsieur, accourent. Estoublon les prend à témoin de l'orgueil et de l'avidité de ce noble qui ferait mieux de ne pas se mêler des affaires des bergers. D'ailleurs, de quel droit ce La Roque accaparerait-il une montagne à lui tout seul? La terre doit appartenir aux paysans. Mais, il faut bien l'espérer, avant longtemps, ce poseur qui se croit encore un seigneur d'ancien temps, aura mangé son dernier billet. Cela ne tardera pas, car l'argent ne l'étoffe pas. Qu'il s'en aille rejoindre ses Bédouins. Ce sera tant mieux pour les Alpins qui pourront pousser à leur fantaisie leurs moutons sur la Caillole volée jadis par un des brigands du Roc.

...D'abord d'assez méchante humeur en redescendant au trot de Beïa vers le Roc, Domnin réfléchit que son voyage n'aura pas été inutile. Il sait maintenant quel danger il aurait couru en traitant

avec ces bergers malhonnêtes, et il aperçoit les moyens de défendre ses pelouses de la Caillole et d'en tirer un bon parti par une gestion directe. Il songe aussi à l'agréable surprise d'Éliette en le voyant rentrer avant la nuit. Il s'imagine le sourire, l'élan et l'embrassement de sa femme. Au diable les soucis ! Il n'en saurait douter, il devra lutter contre la secrète animosité des paysans qui comptaient se partager le Roc mis en vente par autorité judiciaire.

« C'est dommage, j'ai dérangé leurs avantageux calculs, » murmure Domnin qui sourit ironiquement en regardant le vaste déploiement des montagnes où pas un homme n'apparaît.

« Allons ! conclut-il, les ennemis à combattre ne seront peut-être pas très nombreux ! »

Puis il pense au reboisement qui pourrait assurer la résurrection de la Caillole. Il sait que ce n'est pas lui qui récoltera les fruits de cette grande œuvre, mais Bernard et ses futurs autres enfants, car il espère une grande famille. Il faut qu'une longue suite de générations se succèdent sur une propriété si l'on veut obtenir des forêts qui réclament des siècles de défense, et, par suite, prairies, terres arables et eaux vives. Un homme, en sa vie, peut créer des chemins, mais il ne saurait améliorer un climat. C'est en se passant le flambeau de main à main, sur un même sol, qu'on peut arriver à ce miracle d'en changer jusqu'à la température, jusqu'au régime des eaux. Pour restaurer ces Alpes ruinées et les rajeunir, il faut d'abord les repeupler. Pour cela, commençons non à fonder les ligues pour la repopulation et le retour à la terre, mais à prêcher nous-mêmes d'exemple.

— Eh là ! Hop ! Beïa ! Que signifie?

La jument s'est arrêtée au passage d'un ruisseau et, le col tendu, boit.

Sur le terrain en contre-bas une irrigation s'est produite par infiltration et renoncules, trolles, sauges, arnicas, véroniques, enchantent les yeux de leur palette multicolore.

« Ah ! si nous disposions de beaucoup d'eau, je ressusciterais demain le coriace Mont-Chauve lui-même ! »

Après avoir considéré les herbes fleuries, nées de l'humidité du Jaseur, Domnin relève les yeux vers la crête du Mont-Noir, où, par deux mille trois cents mètres d'altitude, genévriers nains, armoises, saxifrages, myosotis et lichens orangés défendent leurs humbles vies menacées par les neiges qui les submergent huit mois de l'an. Huit mois sous une calotte glacée et sourire ensuite au soleil de juin, quand la délivrance momentanée se produit. Est-ce beau, cette énergie? Voilà les plantes dignes de fleurir un jour la tombe de Sercomanens !

Afin de raccourcir son chemin à la descente, Domnin très assuré des

jambes de Beïa l'engage sur un sentier de chamois où elle doit parfois sauter de roche en roche.

— Tiens ! ce raidillon nous rapproche de Lescal, le château branlant de mon vieil égoïste de cousin Chardavon. Profitons du hasard de notre promenade pour aller suggérer à ce vieil Harpagon une bonne action dont je le crois d'ailleurs incapable.

Ce vieillard habitait un vaste bâtiment dont il abandonnait les pièces au fur et à mesure de leur ruine, quand leurs vitres brisées et leurs volets tombés, l'eau des pluies faisait éclater leurs plafonds. Cette demeure à vingt fenêtres de façade avait jadis été habitée sous le premier Empire par un colonel Chardavon d'Escal, riche de douze enfants nourris de gros pain de méteil, de taloches et de rudes conseils. Hubert, un octogénaire, était le petit-fils de ce chef de famille pauvre. Demeuré célibataire par ladrerie et horreur des responsabilités, il avait successivement hérité des humbles rentes de ses frères et sœurs. Depuis cinquante et un ans, il ne sortait de sa caserne-château que pour se rendre, deux fois l'an, à Digne, toucher ses coupons. Puis il rentrait s'enfermer avec la servante maîtresse qu'il avait choisie paysanne dans l'espoir d'une économie.

« Beïa pourra souffler pendant ma visite », pense M. de la Roque, en l'attachant à l'intérieur de la vaste cour, après avoir poussé un vantail vermoulu qui s'affaisse sur ses gonds.

On accédait à ce manoir construit sous Louis XIII par un double escalier à balustres. Tout le rez-de-chaussée n'en était occupé que par des celliers voûtés, qui, comme autant d'énormes bouches, semblaient vouloir happer les arrivants.

Arrivé au sommet du perron, Domnin pénétra dans la cuisine, jadis corps de garde du colonel, où une servante piémontaise d'une soixantaine d'années, aux orbites machurées par la malaria, nez de vautour, d'énormes boucles aux oreilles, sursauta sur son fauteuil de paille.

— N'êtes-vous pas M. de la Roque, s'écria-t-elle? Excusez mon hésitation, mais vous venez si rarement visiter monsieur !... Puis-je savoir ce que vous désirez de lui?

D'une voix de commandement, Domnin répondit :

— Allez m'annoncer, Sibilla.

Effrayée, la servante y consentit d'assez mauvais cœur. Dans l'attente quotidienne de la mort de M. Chardavon d'Escal, cette âpre Piémontaise redoutait que les manœuvres de la famille ne fissent changer les résolutions testamentaires de son maître.

L'octogénaire accueillit M. de La Roque dans une vaste salle dont plusieurs fenêtres avaient été condamnées avec des planches clouées.

Il se tenait près d'une cheminée de bois au baldaquin brisé soutenu par des béquilles. La place choisie était la seule où le plancher ne fût pas tout à fait crevé. Assis dans un admirable fauteuil Louis XIV, recouvert d'un précieux brocart, M. Chardavon s'était maquillé de rose aux pommettes, poudré le front par-dessus un enduit au cold-cream et rougi les lèvres et les narines. Il rappelait un moulage de cire du musée Grévin. Il en avait l'aspect diaphane de stéarine peinte. Tout s'était rapetissé, racorni, recoquillé chez ce vieillard paresseux et égoïste jusqu'au prodige. L'univers commençait à sa tête et se terminait à ses pieds.

— Comment me... trouvez-vous... mon cousin? demanda-t-il aussitôt, sans s'inquiéter de la santé de Mme de La Roque, de Lazarine ou d'Éliette.

Il parlait par saccades, avec un terrible accent méridional et d'une voix épouvantable de force dans un corps d'apparence aussi frêle. Et comme Domnin lui assurait qu'il ne l'avait jamais trouvé aussi frais, ce qui était comiquement vrai, le vieillard reprit avec crainte :

— Vous êtes trop indulgent!... Peut-être aviez-vous... quelque chose... quelque service à... me demander?... Je ne suis plus en état... et je le regrette... de répondre à aucune demande. Je vi-vo-te, mon cousin... Je me contente de vi-vo-ter!

Il avait prononcé ces derniers mots avec une sonorité dont toute la salle résonna.

Derrière Domnin, une voix grasseyante répéta :

— Il vivote, le povre! Il se contente de vivoter.

Sibilla s'était déjà installée sur une chaise en attitude familière de maîtresse du logis. M. de La Roque, qui se trouvait encore debout, prononça résolument :

— Mon cher cousin Chardavon, ne pourriez-vous pas prier votre cuisinière de retourner à sa cuisine?

— Mon enfant... Sibilla... laissez-nous, fit le vieillard tout en lui adressant des petits signes amicaux qui semblaient signifier : A bientôt! Ne te fâche pas! A tout à l'heure! Tu vois que je ne puis faire autrement. Sans rancune, ma petite!

La servante aux anneaux d'or s'éloignait à reculons, ses énormes yeux fiévreux clignotant d'inquiétude.

— Je viens de traverser votre propriété, mon cousin, reprit Domnin, et l'ai trouvée négligée. Pas un hectare ne m'en semble en culture!

— Certainement... j'y perds beaucoup, mon ami... mais à mon âge... je ne puis... je vivote! vivote! J'ai l'apparence bonne... mais ces fatigues m'écraseraient... la plus petite préoccupation me tue!...

Et tu ne voudrais... tout de même pas... à mon âge... m'obliger à charruer?

— Dans ce cas, cousin, pourquoi ne priez-vous pas Jacques Gréolières, fils de votre sœur et votre héritier, de venir diriger l'Escal? Cette vaste maison conviendrait à ce brave garçon, père de onze enfants, en quoi Jacques reste d'ailleurs dans la tradition de son bisaïeul le colonel!

L'octogénaire frissonnait. Il cria épouvantablement :

— Mais je vis, moi! Je vis encore. Je vis! Voyons! Voyons!

— Eh bien! en quoi votre acte de générosité vous nuirait-il? L'Escal ne doit-il pas revenir à Jacques, que je crois assez renseigné en agriculture pour être certain qu'il le remettrait en valeur!

Le vieillard semblait étouffer. Il porta nerveusement les mains à son petit visage maquillé et répandit le rose gras des pommettes et des lèvres sur son front et son menton. Enfin les bras et les jambes agités d'un tremblement convulsif, il balbutia :

— C'est trop visible, mon neveu Jacques vous a chargé de cette démarche... Ce garçon avide vous envoie afin que vous jugiez de mon état de santé... Il espère ma mort... Il l'attend! C'est un malheureux qui ose vous... vous...

— Pardon, mon cousin, interrompit M. de La Roque d'un ton ferme, ne me prêtez pas des sentiments qui ne sont pas les miens. Par contre, vous m'obligez à vous exprimer toute ma pensée. Eh bien! je regrette que vous n'ayez pas eu l'idée d'installer déjà depuis plusieurs années votre neveu et sa famille à l'Escal. Actif et renseigné, Jacques eût remis en ordre votre propriété et vous assuriez à ses enfants une vie agréable et saine. Je vous prie d'y songer. Ce serait une généreuse action autant que profitable!

L'octogénaire, qui avait continué en son trouble de beurrer de son fard rouge ses paupières ou le collet de sa douillette, devenu jaunâtre, souillé, ridé et hideux de décrépitude, vociféra :

— Merci bien de votre pensée, mon cousin. Ces onze rats autour de moi rongeraient jusqu'aux os ce qui me reste de mon pauvre petit bien! Cette portée de lapins à l'Escal? Parce que ce fou de Jacques a manqué de raison, il me faudrait réparer ses sottises, sacrifier mon humble bien-être, me laisser assassiner des cris de sa marmaille, et voir, chaque jour, tous ces yeux de faucons me jeter des regards dévorants dont la signification me serait bien claire : « L'oncle vit encore! On voudrait bien le manger tout de suite! » Non! Non! jamais! Je ne veux pas de ce cauchemar quotidien! Je vous répète, Domnin, que si vous avez été chargé de cette négociation, vous pouvez avertir Jacques que sa proposition me paraît

monstrueuse et il pourrait avoir à se repentir ! Ah ! mais ! Ah ! mais ! Je vis encore, moi ! Je vis ! Je vis !

— Et moi, cousin Chardavon, repartit M. de La Roque en se levant, je vous répète que je n'ai voulu vous faire connaître, à l'insu de Jacques Gréolières, que ma propre opinion. Je regrette que vous n'éprouviez pas de remords à savoir votre famille malheureuse, quand vous aviez le moyen, en lui assurant une existence décente, d'améliorer vous-même vos ressources. Car l'Escal se meurt faute de soins. Et je suis tout à fait d'avis qu'on perd ses droits à la possession d'une propriété qu'on laisse ruiner.

L'octogénaire avait bondi sur ses petits pieds secs avec le geste de colère d'un enfant, et ses petits poings osseux tendus vers Domnin, il lui gronda en voix suraiguë de tête :

— Révolutionnaire ! Socialiste ! Vous souhaitez que l'État me reprenne l'Escal, où j'ai déjà tant de peine à vivoter !

Aux cris de son maître, Sibilla s'en revint en courant vers lui, hagarde de peur. En grelottant comme si le froid le saisissait brusquement, M. Chardavon d'Escal gémit :

— Reconduis bien vite M. de La Roque jusqu'au portail que tu fermeras soigneusement !... Si tu avais pris soin de verrouiller... comme je t'avais dit !

— Mon cher cousin, votre vœu sera d'une difficile réalisation, car votre vantail, ses pentures perdues, s'est renversé sur son pilier... en attendant que votre château imite son exemple.

Et saluant gracieusement le vieillard affreux de vétusté sous ses couleurs délavées, il regagna si vite la cour, en riant doucement, que la Piémontaise aux anneaux d'or et aux paupières de malaria, ne pouvant le suivre jusqu'au seuil de l'Escal, leva ses bras d'un air tragique.

Aussitôt remonté sur Beïa, Domnin pensa :

« Une indigne vieillesse n'est guère digne de respect. Depuis un demi-siècle, cet effroyable Chardavon dort douze heures, passe les six heures de sa matinée à des soins de toilette infâmes et les six autres heures à manger ou lire son journal. Des caricatures pareilles tueraient la France ! » Allons ! au galop, Beïa. Tu as eu le temps de te reposer, dame Isabelle !

A l'appel de son cavalier, la jument s'enlève des quatre fers et bondit.

C'est d'un train de fantasia qui lui rappelle de chers souvenirs sahariens que Domnin se rapproche du Roc, dont la tour carrée, les poivrières et les noires murailles lui semblent aujourd'hui très douces à regarder. Le porche en tunnel franchi au trot, il jette les brides de

Beïa au vieux Vincent et court à la recherche d'Éliette. Il la trouve dans le vestibule obscur, car c'est déjà le crépuscule. Elle jette un cri de bonheur.

— Comment, toi ! Déjà?

— Le regretterais-tu?

— Oh ! Domnin !

Elle se jette à son cou et retient la tête de son mari contre sa joue avec une ardeur grave, sans parler.

— Eh bien ! qu'as-tu? Qu'est-il arrivé?

Retirant enfin ses bras du cou de son mari, Éliette lui dit d'une voix plaintive :

— Tandis que je berçais notre petit Bernard, j'ai regardé longtemps le Mont-Chauve que tu devais franchir. Je trouvais le paysage bien mélancolique. Il y a beaucoup de silence, ici ! Rien que du silence et jamais un changement apparent dans la campagne. Aussi en entendant au-dessus de ma tête les pas de ta pauvre mère, je pensais que la vue de ces montagnes inanimées et toujours les mêmes, devait écraser un esprit pas très solide !

— On dirait que tu fais allusion à tes propres impressions, Éliette? interroge Domnin inquiet.

Elle secoue d'un air vague sa jolie tête avant d'ajouter :

— Il faut vraiment beaucoup d'amour, ici, pour vivre heureux.

— Ne l'avons-nous pas, Éliette?

— Nous l'avons, répète-t-elle doucement.

...Lazarine rentrée, ils dînèrent et Domnin lui rendit compte de sa visite au vieux cousin Chardavon et de son enquête à la Caillole. Ils discutèrent sur la possibilité d'établir cette laiterie avec des hommes plus sûrs qu'Estoublon et Carmouchou.

Ennuyée, Éliette attendit d'autres paroles de son mari qui ne vinrent pas, tellement il semblait possédé par ses projets.

Ils sortirent ensuite, par cette belle nuit étoilée, sur la terrasse du Roc. Les feux, regards amis de leur entourage, brillèrent dans les hameaux et encore une fois Domnin, par amusement, les compta afin de voir si « le compte y était ». Ses bras croisés, Lazarine, un pied en avant, droite et forte, semblait défier l'adversité.

— Oh ! là-bas, un trou noir ! s'écria Domnin. N'est-ce pas la direction du hameau de Belaye?

— En effet !

— Honoré Roulle et sa famille l'habitaient bien, si je ne me trompe?

— Ce matin, répondit Lazarine soucieuse, j'ai su que ce tâcheron, l'un de nos meilleurs, acceptait une place au garage du Beausoleil-Palace près de Menton.

— Quelle pitié ! fit Domnin.

— Pour qui? Pour lui ou pour nous?

Éliette avait parlé d'un ton si uni que son mari et sa belle-sœur, étonnés de sa réflexion, n'y répondirent pas.

Quelques instants plus tard, Lazarine, lassée, rentra la première au manoir. M. et Mme de La Roque demeurèrent quelques instants encore sur l'esplanade. Mais chaque fois qu'Éliette entretenait son mari de ses préoccupations particulières, de Bernard, de son passé de jeune fille ou de l'avenir, Domnin, toujours hanté par ses soucis d'agriculteur, laissait bientôt tomber la conversation. Enfin sa main passée autour de la taille de sa femme et comme les derniers feux s'éteignaient, il déclara :

— Voilà nos villageois endormis ! En bons paysans que nous sommes, allons les imiter.

Elle soupira. Ils pénétrèrent au manoir par la porte de la cuisine, cette pièce capitale du Roc où l'on s'assemblait pour traiter avec les journaliers, discuter, se chauffer, préparer les travaux du dehors. Les domestiques l'avaient déjà quittée. Accroupie sous le baldaquin cintré de sa cheminée, Éliette rapprochant les bûches enflammées, les recouvrit d'un monticule de cendre qu'elle arrondit à la pelle. Un mince filet de fumée bleue indiquait seul la combustion secrète. Penché sur la nuque de sa jeune femme, Domnin la baisa dévotement. Il lui souffla ensuite à l'oreille :

— Ma chère Vestale !

Elle répondit d'une voix songeuse :

— Je comprends maintenant le courage de tes aïeules...

Et comme il la considérait avec appréhension, elle ajouta :

— Mais, en ce temps-là, les unions n'étaient guère que mariages de raison, tandis que nous, Domnin !

Relevée, elle l'étreignit avec l'élan presque terrible d'une naufragée saisissant, par bonheur, un sauveteur.

A la fois anxieux et délicieusement ému, Domnin maintenait ses lèvres dans les cheveux de sa femme.

Charles Géniaux.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ALLEMAGNE MONTRE UN NOUVEAU VISAGE

Il en est des pays comme des écrivains. Les uns enseignent, les autres existent. On peut prendre en Angleterre certaines leçons de politique. L'Allemagne nous apprend aussi la politique, mais d'une tout autre façon. Comme les événements baroques s'y entassent sur les événements ridicules, et les événements terribles sur les événements baroques ! Tous les huit ou dix jours l'aspect du pays change. Nietzsche rangerait l'Allemagne parmi les éléments masculins de l'univers, ceux qui ne mûrissent rien, réservant son estime pour le principe femelle, dont, paraît-il, la France participe. Phraséologie pédante, mais remarque non dénuée de sens. Il est évident qu'un on ne sait quoi de torrentiel et d'agité parcourt ce pays de massacre et de funambule. A l'heure qu'il est, le *Reich*, avec ou sans kaiser, ressemble à une immense plaque tournante, qui cherche, sans le trouver, à une vitesse folle, son embranchement.

Pour la minute, les socialistes ont le dessous, de plus en plus nettement. Ne croyons pas surtout que cette déchéance soit nouvelle. *Le discrédit du socialisme*, ou plus exactement de l'idée socialiste *date en Allemagne d'avant la défaite*. L'économie forcée, la législation des contraintes, dont le gouvernement de Guillaume II faisait, depuis 1917, un usage de plus en plus indiscret, portait trop l'empreinte marxiste pour qu'on ne s'en aperçût point. Aussi s'en apercevait-on. Quand la débâcle survint, en octobre-novembre 1918, la nation n'avait guère qu'une seule idée commune : éviter le

marxisme, coûte que coûte, le marxisme des bons de pain et des bons de viande, le marxisme de la mobilisation civile et des tarifs minimum, le marxisme des réquisitions et des contingentements.

De fait ce ne fut point le marxisme qui triompha, ce furent, par l'intermédiaire — ô dérision ! — du personnel marxiste et grâce au précédent pareillement honteux de la révolution autrichienne, les doctrines falotes, à peu près aussi sottes, mais moins virulentes que le marxisme, des théoriciens anglais Cole et Hobson, à base de démocratisme socialisant. Depuis 1918, l'expérience de cette autre ignominie ne s'est pas faite sans une répulsion croissante et d'ailleurs prévisible : de décembre 1918 à décembre 1923, de la rupture avec Spartacus jusqu'à la constitution de Weimar et à la Kappinade, et aux élections de 1920 et à la dictature militaire de Stresemann, chaque mouvement de l'Allemagne s'est accompagné, de la part du socialisme, d'un geste rétractile. A l'heure qu'il est, comme une peau de chagrin en instance de disparition prochaine, le socialisme, quelle que soit sa faveur, le socialisme, qui recouvrait, il y a cinq ans, de sa masse visqueuse et dégoûtante, les quatre cinquièmes du *Reich*, se réduit à un disque de plus en plus humble, qui danse fébrilement au-dessus des cheminées d'usine de la Saxe et de la Thuringe.

On serait tenté de lui crier : *bon voyage!* Et certes il n'a tenu qu'à la bourgeoisie allemande que nous poussions ce cri avec elle ! Si, véritablement consciente de son rôle et de l'avenir de l'Europe, la bourgeoisie allemande avait pris en main — elle le pouvait, — mais alors d'une main vigoureuse, la réfection de l'Allemagne, par une adaptation sincère au traité de Versailles, nous serions de cœur avec elle — et peut-être plus que de cœur — pour l'aider à se débarrasser de cette puanteur intellectuelle, économique et morale qu'est le socialisme, sous une dénomination ou sous une autre.

Était-ce, demandera-t-on, une attitude possible? Les milliards de marks-or, gaspillés depuis l'armistice dans des entreprises de camouflage militaire ou de résistance plus ou moins passive, répondront à notre place. La bourgeoisie allemande a préféré nous faire une opposition stérile plutôt que de prendre son parti de la défaite. Mauvais joueurs, les Allemands n'ont pas voulu régler la note. Ils ont laissé le socialisme dévorer les ressources nationales, moyennant une « honnête commission » pour les magnats (— « pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre » —), moyennant aussi une politique tour à tour cauteleuse ou cynique vis-à-vis de la France.

Peu à peu cependant, ils ont trouvé trop chers les services que le socialisme leur rendait (services de paravent, services d'alibi, services d'intermédiaires, services d'attente) et ils sont en train de le

liquider. En Bavière, l'opération est terminée. En Saxe, elle est en train de se poursuivre. Partout, sous le régime des sept épigones bardés de fer, successeurs et petite monnaie des Hohenzollern, la croissance ou le maintien, même précaire, du socialisme, sont entravés. Si donc l'on considère les choses de loin, et pour les considérer dans une juste perspective, il faut porter le regard jusqu'en 1917 et 1918, le socialisme, *déjà furieusement démodé avant d'être porté au pouvoir*, continue sa marche descendante et, pour le moment, rien n'indique qu'il soit à même d'offrir une résistance utile aux forces nationalistes et réactionnaires.

Donc, retenons bien, quoi qu'il arrive, ce fait : anéantissement progressif du socialisme en Allemagne, en marche depuis 1918. Ce qui a pu donner le change, c'est l'avènement du *personnel* socialiste au pouvoir. Il n'y en avait pas d'autre possible, l'opposition n'ayant fait à droite aucun adepte. L'empereur et roi s'effondrant dans les coulisses néerlandaises, seule une équipe républicaine pouvait prendre sa place. Ce fut donc sans l'avoir voulu, sans s'y être préparés — là-dessus tous les témoignages sont unanimes — que les socialistes furent amenés à prendre la lourde succession des Hohenzollern. Ils y étaient à peu près aptes comme un champion de tennis à diriger un atelier d'horlogerie. La catastrophe était fatale. Mettez Léon Blum, flanqué d'Herriot, au pouvoir, le résultat sera le même en France : la ruine et la ruine sans phrases. En Allemagne l'adjonction du programme nationaliste d'opposition au traité l'a aggravée, mais d'un coefficient relativement léger jusqu'à la grande folie de la Ruhr.

Ce personnel socialiste, ainsi brusqué par l'histoire, comment s'est-il comporté dans les bottes de Bismarck et dans les bandages de Guillaume II? Beaucoup s'y sont adaptés, dont le type, de droite à gauche, nous est offert par Noske, par Ebert. Ce dernier, président inamovible de la République, n'a cessé de fournir à la droite, en dépit des quolibets de la droite sur sa mise et la mise de Mme Ebert, des gages grandissants.

...Mille bruits en courent à sa honte.

Ira-t-il jusqu'au bout du chemin que Stresemann lui indique d'une dextre aussi catégorique, mais moins comminatoire que celle de Ludendorff? Nous le saurons sous peu.

Ce que nous savons dès maintenant, c'est le danger terrible que nous fait courir cet irrécusable mouvement de bascule. Non certes qu'il mette l'Allemagne, dès aujourd'hui, en situation de nous attaquer avec succès, mais il démasque une conjuration lente et pro-

gressive formée contre notre victoire. L'Allemagne entretient-elle encore ses projets insanes de conquête universelle? C'est improbable, encore que de la part de ce peuple sans clairvoyance, tout demeure possible. Avec plus de vraisemblance, on peut admettre, chez les dirigeants de droite, le projet de fomenter contre nous une formidable insurrection diplomatique, suivie d'intimidations en règle, assez vigoureuse, assez heureusement conduite pour nous chasser au moins de la Ruhr et du Rhin. Le jury européen, tiré au sort sur des listes *made in England*, aurait tôt fait d'entériner notre expulsion, d'où notre sécurité ne sortirait pas en meilleure posture que notre créance.

La minute est donc extrêmement grave. On ne s'arme pas pour rien, surtout quand on est, comme l'Allemagne, sous le coup d'un interdit. Si le *Reich* renouvelle ses armements, en invente certainement d'inédits, c'est qu'il médite de foncer sur la France à la première occasion. Il dépend de nous que ce nouveau projet partage le sort des anciens, à condition pourtant que nous sachions prendre un parti rapide et une attitude sans ambages.

Le maréchal Foch n'a cessé de prétendre qu'on ne désarmerait jamais un peuple comme l'Allemagne. L'expérience donne raison à son pronostic, contre le pronostic opposé de M. Lloyd George. Après tout peut-être étaient-il d'accord tous les deux, dans ce sens que M. Lloyd George, lui aussi, mais au lieu de le craindre, espérait bien que l'Allemagne récupérerait vite, sur terre, ses facultés d'agression.

Lui permettrons-nous d'aller jusque-là? Certainement non. Mais comment s'y prendre pour contre-balancer utilement ses préparatifs et ce perpétuel esprit d'intrigue et de rébellion? En nous incrustant davantage encore sur le Rhin et dans la Ruhr. En dépit de fausses manœuvres et d'erreurs caractérisées, nous bénéficions du mouvement séparatiste, nous nous adaptons à la Ruhr. Les soubresauts ne manquent pas certes ; mais, peu à peu, communistes et magnats en viendront à subir notre ascendant. Il vaut peut-être mieux que la dévolution à notre profit des territoires régis par l'occupation militaire ait eu lieu sans intervention de jurismes et en vertu du plus simple des principes. Nous ne dépendons d'aucune assemblée délibérante locale ; les conseils d'ouvriers, gênants parfois pour les employeurs, ne pèsent pas lourd devant nos généraux, quelquefois même ils leur prêtent un appui appréciable contre les conseils des magnats, qui, eux non plus, ne sauraient tenir longtemps vis-à-vis de la manière forte. On l'a bien vu pour le sieur Krupp.

Bref, que nos adversaires, tacites ou déclarés, s'y prennent comme ils voudront, qu'ils s'appellent Stresemann ou Curzon, Stinnes ou

Hohenzollern, plus leur opposition s'affirmera, plus nous serons à même d'apporter au traité de Versailles cette correction, cette conclusion indispensable : l'occupation permanente, consciente, méthodique des territoires rhénans, Ruhr comprise. Nous y sommes, sachons y rester. Grâce à Cuno, grâce à Stresemann, grâce au Kronprinz, grâce à Ludendorff et à von Seeckt, les arguments ne manqueront pas pour justifier notre décision. Et rendons grâce à M. Baldwin qui, sans en avoir l'air et probablement sans le vouloir, nous aide autant par ses refus que par ses acquiescements.

Une seule chose importe et cette seule chose dépend de nous : *vouloir puissamment la sécurité de la France.* Tout le reste nous sera donné par surcroît. *Ama et fac quod vis.* Quelles que soient par ailleurs ses méprises, M. Poincaré a cette volonté puissante, comparable à ces prodigieuses poches d'eau, dont les obstacles ne lassent jamais la patience, et qui, par leur simple masse, viennent à bout des chaînes de montagne.

Tant que nous occuperons la Ruhr, il est douteux que l'Allemagne ose risquer un conflit ouvert, qui se liquiderait sur son sol et à ses frais et qui s'ouvrirait sans la participation active en hommes et en ressources, de ses plus riches provinces. Ses armements fébriles se rapportent plutôt à des desseins, soit d'intimidation (bien précaires !), soit de guerre civile (qu'elle soit la bienvenue,) ! soit d'agression ou de demi-agression contre la Pologne. M. de Guichen signalait récemment des concentrations importantes de troupes à la frontière orientale. A mon avis, le Reich ne saurait entreprendre d'action sur le Rhin avant d'avoir anéanti le couloir polonais. A nous de préserver Varsovie dans la direction de Munster, de Francfort et de Stuttgart. Tant que nous le voudrons, et pourvu que nous ne perdions jamais le contact de l'adversaire en laissant passer la minute propice, nous tiendrons le *Reich* à notre merci, que cela plaise ou non à l'Angleterre ou à l'Italie.

Évidemment le terme de l'évolution actuelle, qui est la dictature intégrale et permanente, a de quoi nous inquiéter, mais cette inquiétude n'est autre chose que l'aiguillon sans lequel nous chercherions en vain à parcourir la route de notre sécurité. Il faut savoir ce que l'on veut. Il ne s'agit pas ici de mériter le reproche de Tolstoï à Déroulède, d'aimer à vivre *dangereusement*, il s'agit d'évaluer ce danger à sa valeur de rançon ou de tremplin. Si Mazarin et Louis XIV n'avaient pas redouté l'Allemagne, ils ne l'auraient pas disloquée. Sachons les suivre.

René Johannet.

La naissance de la République rhénane.

Le metteur en scène romantique, qui, dans une dizaine d'années, voudrait animer la grande fresque de la naissance de la jeune république en scandant ses principales manifestations au rythme majestueux de la houle populaire, ferait peut-être une belle œuvre dramatique, mais il commettrait à coup sûr un énorme contresens historique. Lorsqu'il n'a pas, comme dans certaines campagnes et dans maintes petites villes, été complètement *invisible*, le mouvement n'a mis en jeu qu'un nombre restreint d'acteurs qui vidaient leurs querelles dans un décor trop large ; et quand, exceptionnellement la foule fut amenée à jouer un rôle dans le drame, le spectacle qu'elle donna fut plutôt celui d'une masse curieuse, certes, mais plus intéressée par le spectacle que par son résultat immédiat, cherchant dans la fièvre du moment un dérivatif à ses difficultés matérielles, et prête à applaudir les beaux coups, qu'ils fussent portés par le picador ou par le taureau.

Ce fut le cas de la foule de Mayence, le 24 octobre 1923. A neuf heures du matin, plus de deux mille personnes se pressaient sur l'étroite place de la mairie. Des partisans de M. Smeets, hâtivement rassemblés à la nouvelle des événements d'Aix-la-Chapelle, venaient de s'emparer sans coup férir de la préfecture, au mât de laquelle un drapeau rhénan mettait maintenant des notes claires et neuves dans le gris neutre du ciel. On attendait d'un instant à l'autre l'entrée dans l'Hôtel de Ville, qui devait marquer la prise de possession définitive du nouveau gouvernement, et la fin d'un état de choses qui remontait à 1815. Nulle joie cependant sur les visages ; une curiosité morne et sans couleur, mêlée du sentiment de crainte qui étreint toujours les cœurs, à la vue d'une grande porte close, des fenêtres grillagées derrière lesquelles se tenait la police bleue, des volets baissés et muets des boutiques, lasses d'exhiber à leurs devantures des objets dépareillés et sales, soulignés par l'ironie des chiffres astronomiques.

La nervosité croissait avec l'heure. Un cri partit dans la foule. Sur une tête, une canne s'abattit, et ce fut, pendant un instant, un remous humain d'où s'élevaient par moments des poings, des éclats de bois et de voix, des chapeaux défoncés. Trois policiers parurent au balcon qui eurent le don de mettre en fuite des citoyens subitement transformés en moutons de course. L'alerte passée, ceux-ci revinrent tranquillement, derrière les ambulances automobiles qui, méthodiquement, ramassèrent les morceaux.

L'arrivée des séparatistes tardant toujours, un sourd mécontentement commença de parcourir cette foule déçue que le rideau restât si longtemps baissé. Aussi accueillit-elle avec une sympathie mar-

quée la silhouette de l'adjoint au maire, dont la parole abondante et martelée, se déroulant sur elle en flots apaisants, l'exhortait au calme et lui promettait, en termes volontairement ambigus, un avenir meilleur et du pain. Le fracas de la vitre brisée d'un magasin cédant sous la poussée populaire, mit fin à cet intermède, et l'orateur, contemplant un instant le désert ouvert subitement à ses pieds, ravala son discours et disparut.

Ces scènes de panique se reproduisirent vingt fois. Enfin, sur les onze heures, les séparatistes arrivèrent.

Ce fut d'abord un petit groupe de huit jeunes gens, à casquettes et à pèlerines. Carabine en main, ils contemplaient alternativement la foule qui refluait, et les fenêtres grillagées. Cinq minutes passèrent, puis un camion roula, s'arrêta, hérissé de fusils et de piques. Un silence passa nerveusement sur la foule. On attendait le claquement des détonations, mais un homme, gesticulant, courut vers le camion. La lourde machine s'ébranla, tourna le coin d'une rue, disparut, pendant que les spectateurs, soulagés et déçus à la fois, éclataient en clameurs mêlées de quolibets. Un pantin, dont le bourgmestre, embusqué derrière son bureau, tirait les ficelles, n'eut plus qu'à gesticuler au balcon et lire une proclamation vengeresse, pour faire acclamer le Reich par ceux qui, peu d'instants auparavant, se pressaient dans l'espoir d'assister à l'effondrement d'un régime discrédité. Le coup était manqué.

Fallait-il s'en prendre aux exécutants? incriminer une attitude qui n'avait certes pas été très brillante? En partie, oui. Mais l'échec était dû surtout à une cause plus générale : la profonde désorganisation du mouvement. On ne dira jamais assez quel mal a fait à la cause séparatiste le brusque et inattendu départ d'Aix-la-Chapelle, qui surprit des chefs dont l'union n'était pas faite, en dépit de toutes les fictions, et dont les troupes, ardentes mais sans entraînement, n'étaient pas préparées à la bataille. L'heure d'établir les responsabilités de chacun dans la bagarre n'est pas encore venue ; mais il est permis de regretter que le gouvernement français, enclin, à tort ou à raison, à freiner ostensiblement, n'ait pas été tenu au courant des faits par son allié de la première heure et de toujours, qui, cette fois, fut mal inspiré, s'il était exactement informé. Ce manque de liaison fut fatal au mouvement, et la brusque volte-face, la veille du déclanchement de celui-ci, des financiers belges qui, d'accord avec un groupe français, s'étaient occupés de réunir les fonds nécessaires pour lancer l'indispensable monnaie rhénane, n'est pas un des moins douloureux sujets d'étonnement.

Quoi qu'il en soit, la personnalité du promoteur de ce mouvement, dont les démêlés avec les différents chefs séparatistes avaient quelque temps défrayé la chronique locale, n'était pas faite pour rallier dans le minimum de temps les esprits indécis et trop portés déjà à temporiser. Les chefs de la zône française, cependant, oublièrent

leurs querelles personnelles et ne s'attardèrent pas à discuter de l'inopportunité de l'heure, pour marcher au canon. Mais les éléments bourgeois restèrent en général sur la réserve, qui se seraient déclarés si l'institution d'une monnaie stable avait au préalable symbolisé la sauvegarde de leurs intérêts matériels — et la jeune révolution souffrit cruellement de l'abstention de ces compétences. De leur côté, les ouvriers étaient divisés : certes, les manifestations séparatistes qui se sont déroulées, de juillet à septembre, avec une ampleur de plus en plus considérable, ont montré sans contestation possible quel progrès l'idée rhénane avait fait dans leurs rangs. Pourtant, le plus grand nombre, victime de la puissante armature syndicale, reste en dehors du mouvement, « beaucoup plus », selon l'aveu même de von Gerlach, « par discipline à l'égard de la social-démocratie unitariste et des bureaux centraux berlinois des associations professionnelles, que par conviction ».

La question religieuse vint encore compliquer les choses : comme l'immense majorité de la population, la plupart des chefs séparatistes sont de fervents catholiques, mais le dogme de la représentation parlementaire est venu fausser un problème dont les données étaient cependant simples : beaucoup de leaders du Centre, préoccupés avant tout de la prédominance de leur parti, n'ont pu se faire à l'idée de la dislocation que signifierait pour celui-ci la perte de la Rhénanie. C'est, au moins pour une part, dans cette direction qu'il faut chercher les raisons de l'attachement d'un Adenauer à l'idée de l'autonomie dans le cadre du Reich.

Ainsi les séparatistes partirent un peu en enfants perdus. Matthes s'installa à Duren ; Dorten surpris, n'en fit pas moins occuper par ses partisans dispersés les édifices publics de Wiesbaden, cependant qu'un peu partout, dans les campagnes de l'Eifel, de la Hesse, les partisans de Smeets passaient à la République avec une aisance surprenante. Dans ces pays où les esprits, qui s'apparentent au caractère lorrain, s'échauffent difficilement, la révolution revêtit une forme invisible assez déconcertante. Le cas de Gross-Gerau, petite ville de 8 000 habitants, est vraiment typique. Quand il apprit qu'Aix-la-Chapelle s'était soulevée, le chef local de l'endroit, garde-barrière de son état, ne se préoccupa nullement de savoir ce que faisaient Mayence ou Coblence. Il n'avait jamais entendu parler de Deckers, ni de Matthes, et savait seulement que Dorten avait tenté quelque chose en 1919. Mais il savait aussi que les temps étaient venus, et qu'il fallait en finir. Il alla trouver son bourgmestre, qui s'effara : le sous-préfet venait de partir en permission ; comme par hasard, son adjoint était malade, et le bonhomme ne pouvait que répéter : « Vous dites qu'il viendra des vivres de l'Ouest ; je veux bien, mais il n'en viendra plus de Darmstadt. » On mit ce pessimiste aux arrêts, et l'on procéda méthodiquement au désarmement des cinq gendarmes et des douze policiers qui constituaient la garde prétorienne de la localité. Un

drapeau rhénan et quelques proclamations firent le reste. Le touriste qui, quelques heures après, eût traversé la petite ville, se fût frotté les yeux en lisant le lendemain dans son journal qu'il avait assisté à un changement de régime : ni conciliabules le long des murs, ni groupes affairés sur les pavés disjoints. La gazette de Gross-Gerau elle-même, remplie des querelles de von Kahr et de Gessler, était muette sur les faits de la veille au soir. Ce mutisme, comme celui de la population, n'était pourtant pas de l'indifférence. Mais l'opération qui s'était faite sans douleur devait se faire aussi sans bruit. Les fonctionnaires ne s'en étaient pas mêlés.

Ils s'en mêlèrent dans les villes, et surtout à Mayence. Les exécutants étaient précisément venus de Gross-Gerau et des environs immédiats en camions. L'avant-veille du 24 octobre, en pleine nuit, ils avaient déjà tenté d'enlever la mairie. Mal équipés, peu nombreux, victimes d'une « neutralité » qui les laissait presque sans armes en face de policiers résolus, ils n'étaient pas de force à tenter l'aventure. Elle échoua lamentablement, et cette erreur de tactique devait leur coûter cher, car, lorsqu'ils se présentèrent à nouveau le surlendemain, l'alerte était donnée, qui eût laissé sans excuse aux yeux de Berlin une défaillance du bourgmestre.

C'est à la lueur de ces faits que l'on comprendra l'épisode peu reluisant de l'assaut manqué de la mairie. Du moment qu'une résistance se faisait jour de la part des autorités, on pouvait prévoir l'échec. Avant d'avoir recours à la violence, les séparatistes avaient pensé gagner à leur cause le docteur Strecker, qui faisait fonction de préfet depuis l'expulsion du *Landrat* en titre. La prise facile de la préfecture leur avait paru de bon augure. Mais, pour apaiser les scrupules d'un fonctionnaire indécis et qui tenait à ne se laisser forcer la main qu'avec le maximum de garanties possible, ils commirent la faute de l'autoriser à en référer à Darmstadt par téléphone. On perdit ainsi deux heures qui permirent aux nationalistes et aux communistes de rassembler leurs partisans. Quand la réponse arriva, le docteur Strecker, copieusement endoctriné par son gouvernement, refusa de reconnaître la république. Il ne restait qu'à tenter le coup de force — ce qu'on fit sans grand enthousiasme. La foule, qui attendait les séparatistes à l'épreuve du feu, les hua. A partir de ce moment, on allait logiquement à l'émeute.

Dans la grande salle de la préfecture, parmi les matelas couverts d'hommes aux lourdes bottes, au sommeil pesant, au milieu des chaises brisées, deux hommes, le docteur Strecker et le chef séparatiste Hammacher, s'entêtaient dans leurs points de vue. Il était une heure. « Adhérez à la République rhénane », disait l'un, ou vous porterez la responsabilité du sang versé ». — « Faites-vous désarmer par les Français » , répondait l'autre, « et la police, j'en prends l'engagement formel, ne tirera pas sur vous. » — « Mais vous avez armé des syndicalistes, vous leur avez donné des brassards blancs, et, sous

prétexte d'assurer l'ordre, ils nous égorgeront comme des moutons... » — Couvert de sueur, l'œil hagard, un homme entra, interrompant le dialogue : « Un des nôtres vient d'être tué à bout portant par un gaillard à brassard blanc... » C'en était fait : pour dégager les abords du bâtiment que pressait de plus en plus une foule menaçante, où les éléments louches, les agents provocateurs ne manquaient pas, les jeunes gardes rhénans commencèrent à tirer en l'air et la masse, devant cette nervosité, s'exaspéra : une demi-heure après, les coups commençaient de pleuvoir, deux camions qui avaient amené lès séparatistes étaient jetés dans le Rhin. A trois heures de l'après-midi, devant la préfecture, un Français, le professeur Léonard Constant, s'affaissait, mortellement frappé d'une balle au front. Il venait de dégager un malheureux vieillard, sur lequel s'acharnait un groupe de brutes. Une belle intelligence, réchauffée à la flamme d'une foi robuste et généreuse, s'éteignait, victime des passions humaines qu'elle avait contribué, toute sa vie, à dominer et à purifier.

Peu de temps après, spontanément, les Rhénans remettaient leurs armes aux troupes françaises, qui prenaient en main le service d'ordre. Des patrouilles de spahis parcouraient la ville. Comme par enchantement, le calme renaissait sous les sabots sonores de leurs chevaux arabes.

Si nous avons insisté si longtemps sur cette malheureuse journée mayençaise, de préférence aux autres manifestations, — à Aix-la-Chapelle, où la *schupo* pénétra dans la mairie en lançant contre la porte un lourd camion chargé de sable, par un procédé renouvelé du bélier antique et du cheval de Troie, — à Coblence, où l'ecclésiastique Kremers menait la danse, un poignard à la ceinture et deux pistolets dans les mains, — à Bonn, où, sous la douche des lances d'incendie, les assaillants donnaient l'assaut, avec un parapluie pour bouclier — à Wiesbade où, nouveaux frères siamois, un soldat placide et un policier bleu renfrogné, font régner l'ordre dans la rue, pour le compte de la République rhénane ; si nous avons choisi l'exemple, à dessein, de la ville où la réaction fut la plus persévérante, sinon la plus forte, c'est qu'il est caractéristique d'un état d'esprit qui nous déroutera toujours. On serait tenté de tirer la leçon de cette échauffourée et de conclure à l'impopularité sans nuances du mouvement rhénan ; il s'en faudrait de beaucoup, cependant, que cette impression fût juste : l'immense majorité de la population, la veille encore, était favorable au séparatisme, en haine de Berlin, et des suites de la résistance passive chère au cœur de M. Cuno. Sa réaction fut, pour une grande part, un phénomène de dépit amoureux. Un sentiment d'amère désillusion la parcourut. N'était-ce donc que cela, les libérateurs de la Rhénanie? Une bande de gamins, sans autorité ni prestige. Les réflexions allaient leur train. Elles vont encore...

Gardons-nous, cependant, de jeter la pierre à ces partisans. Il

eût sans doute été préférable qu'ils arrivassent en bon ordre, au pas cadencé, le casque de tranchée en tête. Ils étaient mal armés et peu nombreux. Ils manquaient d'allure et d'entraînement. Nous avons vu qu'il serait injuste de faire porter à leurs chefs la responsabilité d'un état de fait qu'ils n'ont pas créé. Il faut noter encore que ces jeunes troupes étaient composées de partisans de M. Smeets, et que celui-ci, connaissant ses compatriotes, était par principe opposé à tout coup de force. Il avait eu, à cette occasion, une polémique malheureuse avec le parti de M. Matthes, toujours prêt à foncer, avec son large front de taureau baissé. Les événements actuels ont prouvé que Smeets n'avait pas tort, en théorie, si Matthes avait pratiquement raison. Il eût, certes, mieux valu éviter d'avoir recours à la violence, et on eût pu le faire, sans la psychologie particulière du Rhénan.

Le Rhénan n'a pas la soif du martyre. Il attend la délivrance ou l'asservissement de l'étranger. Tel il était en 1866, en 1914, en 1919 ; tel il est encore aujourd'hui. Ce citoyen d'un des plus riches pays du monde n'a pas encore compris qu'il possédait sur son propre sol, dans sa propre chair, les germes de son relèvement et de sa fortune future. Les souvenirs historiques, si vivants cependant, ne lui font pas oublier les difficultés de l'heure. Il hait la Prusse ; mais il la craint ; il craint sa poigne de fer, son esprit de vengeance qui ne désarme jamais et n'hésite devant aucuns moyens, même les plus vils, pour arriver à ses fins. Malgré l'éviction de vingt mille Prussiens, il doute encore de la France, non de son cœur, mais de sa force et de sa persévérance. Les agents berlinois lui ont dépeint sa situation financière sous les plus noires couleurs. Ils lui ont dit qu'à la prochaine guerre, une Rhénanie indépendante serait le champ de bataille sur lequel on réglerait une fois de plus les anciens comptes. Il répète benoîtement tout cela, sans songer que sa libération marquerait la fin du mauvais génie de la Prusse. La décomposition du Reich le réjouit et l'effraye à la fois ; homme d'ordre, il affecte de mépriser les éléments douteux inséparables de toute révolution, qui se sont glissés dans les rangs séparatistes ; il ne songe pas que c'est à son manque de courage civique qu'ils doivent de prédominer encore. Des spectacles, comme celui de la guerre d'affiches qui s'est livrée dans Mayence pendant cinq jours, où les proclamations de la jeune république alternaient avec les placards de la municipalité, affirmant que le Reich tenait toujours, le plongent dans une perplexité sans fin et ne l'incitent pas à intervenir. Il y a loin du Rhénan à l'Irlandais, et l'Irlandais n'avait pas d'armée d'occupation pour lui éviter le choc en retour.

L'armée d'occupation ! Elle joue silencieusement un rôle de premier plan. On a critiqué sa passivité, comme on a parlé de la politique de neutralité de la Haute-Commission Interalliée. Le reproche est théoriquement justifié : on ne conserve pas une neutralité dans des conditions pareilles et si l'on veut être vraiment neutre, il faut com-

mencer par s'en aller. En réalité, à chaque instant, on a dû, bon gré mal gré, prendre parti, et le seul fait de laisser arborer un drapeau rhénan dans un pays où les couleurs allemandes sont interdites, est déjà une manière de se prononcer. Cela ne signifie point qu'on ne soit pas tenu à certains ménagements. Ménagements regrettables, sans doute, mais rendus temporairement nécessaires par la situation délicate à laquelle il a fallu brusquement, faire face.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Nous appelons de nos vœux la formation d'une République rhénane, amie de la France et de la Belgique, gage de paix ; mais on pourrait se demander s'il était opportun de précipiter sa naissance, au moment même où nous commencions à recueillir dans la Ruhr les fruits de notre ténacité. On a objecté qu'il s'agissait de prévenir la proclamation de la république, camouflée par les Britanniques, d'Adenauer à Cologne, et l'argument n'est pas sans valeur. Mais nous n'avons pas été seuls à pratiquer cette réserve des premiers jours, en face d'un chef dont la personnalité ne s'imposait pas. Le docteur Dorten, à qui l'on ne saurait dénier un vrai sens politique allié à une certaine expérience des affaires rhénanes, vient seulement de sortir de l'ombre où il s'était volontairement confiné. Il ne perd pas son temps en récriminations, et montre toujours la belle confiance qui ne l'a jamais quitté.

Nous avons fait de même, et notre action mesurée a assuré aux Rhénans la conservation des positions conquises. L'avenir, un moment compromis, est aujourd'hui réservé. Une action plus brutale n'eût peut-être pas été sans inconvénients. Le jeu de l'Angleterre, la position de la Belgique, l'attitude expectante du centre catholique, les événements du Palatinat, où le député socialiste Hoffmann, partisan de l'autonomie, a été lâché par les siens après l'avoir été par Berlin, incitent à tâter le terrain du pied, avant de s'y engager. Aussi bien l'enfant est peut-être né avant terme, il faut en tout cas l'aider à vivre, et il vivra. Les nains difformes de Berlin et les géants de carton de Münich, qui ont intérêt à étouffer sa jeune existence, se débattent dans la décomposition morale et matérielle issue de leurs fautes et de leurs crimes. Avec la bonne suralimentation que lui vaudra le nerf de la guerre — et de la paix (cette monnaie rhénane dont on parle depuis si longtemps et qui est enfin réalisée), il prendra si bonne mine que son père, le Rhénan, ne reconnaîtra guère, dans sa joie étonnée, le frêle marmot que lui présentaient des accoucheurs assez mal lavés. Il grandira rapidement, et les parrains, alors, ne lui manqueront pas, car les grands magnats de la Ruhr, ces éternels opportunistes, mettront dans sa riche corbeille le fer ouvré et la houille, qui sont les dons des fées modernes.

Guy de Traversay.

LES LETTRES

LIVRES NOUVEAUX

Cécile Pommier est la suite de *l'Apprentie*. *L'Apprentie* date de plus de vingt ans. Elle s'achevait par ces mots : « Cécile Pommier, pensive et résolue, reprit la route de la vie. » Nous savons maintenant ce que fut pour la vaillante petite Bellevilloise cette route de la vie. M. Gustave Geffroy ne s'est point hâté de terminer son œuvre. C'est d'un bel exemple, que bien peu imiteront... *L'Apprentie*, a écrit M. Geffroy dans une préface récente, a été « pendant des années vaguement liée aux songeries de sa vie. » De même, sans doute, *Cécile Pommier*. Avec ces deux ouvrages, nous possédons l'essentiel de la production romanesque de Gustave Geffroy. Il faut y joindre *Hermine Gilquin* et *l'Idylle de Marie Biré*. Mais d'un livre à l'autre, ni le cœur, ni la pensée, ni l'art n'ont changé. Voilà qui est extraordinaire...

Qui donc a été plus exposé que M. Geffroy à subir des influences étrangères? Il lit beaucoup. Sa tâche, comme président de l'Académie Goncourt, est même de découvrir des œuvres hardies, et de les patronner. Il a suivi l'évolution des goûts du public. Il sait très bien que la peinture des milieux ouvriers n'est pas, aujourd'hui, ce qui attise la curiosité des lecteurs. Il a vu des écrivains sérieux entraînés à décrire d'abominables névroses et des mœurs frelatées. Il a vu, de près, comment s'est formé le style moderne, et son style à lui, net, simple et familier, aurait pu fermenter au contact de levains dangereux, ou se subtiliser, ou s'orner d'images éclatantes

et rares... Point du tout. Il est resté lui-même. A vingt ans d'intervalle, *Cécile Pommier*, bloc solide, un peu rude de forme, un peu gris de couleur, s'applique exactement sur *l'Apprentie*... Je ne puis m'empêcher de trouver cela beau.

*
* *

Cécile Pommier se trouve seule, dans le faubourg de Belleville, avec les souvenirs de ses morts, et les images encore vives de la guerre de 1870 et de la Commune dans la mémoire. Sa mère a été enterrée de la veille. Sa sœur Céline, qui n'a pas su rester sage, est on ne sait où. Cet exemple, joint à la droiture, à la pureté naturelle de Cécile, suffira à la protéger contre toutes les tentations. Nous apercevrons vite, du reste, qu'elle n'a pas à lutter beaucoup, ni contre les quelques hommes qui s'approcheront d'elle avec un vilain sourire, ni contre la misère. Elle se délivre des uns, très nettement, et elle échappe à l'autre sans effort. Elle trouve du travail ; elle s'installe dans une petite chambre, propre et gaie, près de la place Vendôme. M. Geffroy a déblayé le chemin devant elle. Il avait son idée. Il voulait nous montrer comment, dans le Paris de 1880, pouvait se former l'esprit d'une jeune fille de vingt ans, — d'une jeune fille qui tient à former son esprit, tout en travaillant pour vivre. Il ne pense pas que Cécile Pommier nous soit donnée comme représentative de toute une classe sociale. Elle est une exception. Hélas ! il n'y a pas encore à Belleville, quarante ans écoulés, beaucoup de filles capables de sentir, dès leurs premières visites au Louvre, la poésie d'une déesse égyptienne taillée dans le basalte noir, et la profonde beauté du *Philosophe en méditation*... Ailleurs qu'à Belleville non plus. Mais on n'oublie point qu'une théorie chère à M. Geffroy est qu'il n'y a pas de « classes sociales », mais des « classes d'individus ». Cécile Pommier, fille d'un peintre en bâtiment et couturière, appartient à la classe des individus d'élite. Tel est le postulat. On l'admet facilement. Tout le reste suit.

Le premier volume a donc pour titre *l'Education spirituelle*. Pour Cécile, M. Gustave Geffroy a des bontés de père. Il lui offre les plus rares chances. Sur le même palier qu'elle habitent deux êtres délicieux, Mlle Stéphanie Lechevallier, qui fut danseuse, mais sage, cultivée, et d'une finesse d'esprit digne d'une grande dame du dix-huitième siècle ; et M. Porphyre Rondeau, bon comme Sylvestre Bonnard et presque aussi savant ; il travaille à une *Histoire de la littérature contemporaine*. Cécile qui, toute seule, s'instruisait déjà, et allait admirer les chimères de Notre-Dame, va se perfectionner

grâce aux leçons de ses deux amis. La vieille dame lui fera goûter la bonne musique... A dire vrai, il y a un peu de flottement dans les opinions musicales qu'on rencontre dans *Cécile Pommier;* j'ai été surpris de lire que le prélude du *Faust* de Gounod était clair. C'est une page assez compliquée, pour du Gounod, et trouble, une nuée grisâtre, qui n'est point sans beauté, mais qui n'est nullement transparente, ni claire... M. Porphyre Rondeau lui apprendra à discerner les caractères de l'art assyrien, de l'art grec, et à aimer les peintres hollandais. De ce côté, rien à reprendre. Son véritable maître est Gustave Geffroy et M. Gustave Geffroy, avec Huysmans et Élie Faure, a été — que ne l'est-il toujours, et souvent, — un critique d'art incomparable, prophétique... On aperçoit les reflets de son goût dans l'enseignement que reçoit Cécile. C'est lui qui veut qu'elle préfère Chardin à Watteau. Et, en littérature, ce sont les dieux de M. Gustave Geffroy, Hugo et Balzac, qu'elle aimera par-dessus tous les autres. Ce premier volume, c'est *Cécile*, comme il y a eu *Emile* — mais sans les dangereuses erreurs de Rousseau. La doctrine n'est pas raffinée, et il ne faut pas qu'elle le soit. Elle est saine et bien française.

Le second volume s'appelle *la Lutte des classes*, et vous savez déjà quel sens ont ces mots. C'est la lutte d'une intelligence cultivée contre un cerveau médiocre. M. Gustave Geffroy n'a certainement pas voulu dire que toutes les ouvrières étaient intelligentes et tous les jeunes bourgeois aussi badauds que Charles Duplessis-Rouville. Il aurait eu bien tort. Il n'a pas voulu le dire, mais on eût aimé qu'il s'expliquât résolument là-dessus.

C'est le « roman » qui commence. Cécile, au retour d'un voyage en Angleterre, épouse un jeune homme riche, qui ne paraît pas, d'abord, trop sot. Elle est heureuse. Mais lui, peu à peu, se met à jalouser la supériorité de sa femme. Il est choqué de ses opinions libres et franches. Il souffre de n'être que « le mari de Mme Duplessis-Rouville », lui qui, dès l'enfance, a été soigneusement élevé, alors qu'elle est descendue d'un faubourg et s'est faite elle-même. Il se venge en la trompant avec des pécores. Cécile n'est point de celles qui se résignent. Elle n'a pas l'âme complaisante. Elle se sépare de son mari et vit fière et pauvre, en élevant son fils.

M. Gustave Geffroy ne donnera pas de complément à Cécile Pommier. Il la conduit jusqu'à la vieillesse. Elle a souffert des barbares en 1870. Elle en souffre encore en 1914. Son fils est tué. Cécile achèvera tristement son existence, entre deux vieilles amies, qui ont pâti comme elle.

Tel est ce récit, tout uni. On trouvera peut-être Cécile trop par-

faite. Des gens profondément gâtés souriront des illusions, de l'optimisme moral de M. Gustave Geffroy. Combien d'écrivains d'à présent s'aviseraient de conter l'existence d'une femme courageuse, noble et pure, qui n'est ni une réprouvée ni une « rachetée »? En vérité M. Gustave Geffroy est un original... Il retarde et n'en a point de honte. Il n'a point de honte d'être un tendre... J'en sais qui lui en sont reconnaissants.

*
* *

Un grand débat s'est élevé, sur un tout petit problème. L'important était d'attirer l'attention sur *Ma Vie*. Ce récit émouvant, sobre et direct, pouvait être admiré sans tout ce tapage.

La belle-sœur de Tolstoï, Mme Kouzminskaïa a recueilli, de la bouche d'une vieille paysanne, Anissia, la femme du bedeau de Kotchaki, un village voisin de Iasnaïa-Poliana, le récit de sa triste et pathétique existence. Elle a montré ce récit à Tolstoï qui l'a étudié avec enthousiasme, et l'a fait publier sous le titre *Baba Dolia*. Il vient d'être traduit par M. Charles Salomon sous un titre nouveau, *Ma Vie*. Et voici le problème : le récit est-il d'Anissia, — ou de Tolstoï? Question oiseuse. Question naïve !

Le récit est d'Anissia, oui, puisque Tolstoï l'a affirmé, et Mme Kouzminskaïa aussi. Mais une paysanne illettrée n'aurait su ni ordonner les faits, ni choisir aussi habilement l'essentiel, — elle a dû se perdre dans des détails inutiles que Mme Kouzminskaïa, la première, a laissés de côté, — ni achever chaque chapitre sur un trait émouvant, sur un mot frappant et synthétique... Une paysanne n'eût point songé à conter comment, dans son village, se font les fiançailles, ni la cérémonie des noces. Eût-elle rappelé qu'après le mariage la natte simple des jeunes filles devient une natte double? Eût-elle expliqué comment on baptise un nouveau-né? Hé non ! Sûrement, elle n'a rien dit de tout cela à Mme Kouzminskaïa qui, habitant le même pays, connaissait aussi bien qu'elle ces détails pittoresques. Quelqu'un a condensé, éclairci le récit, et ajouté ce qu'il fallait pour recréer l'atmosphère. Qui? Si c'est Mme Kouzminskaïa, elle a bien du talent... Mais elle a dû avoir assez de modestie pour laisser faire Tolstoï. On objecte que la pensée de Tolstoï ne transparaît guère, dans cette histoire vraie et dépouillée de toute philosophie. C'est que Tolstoï s'est borné à un travail de mise au point ; et il avait trop de goût pour prêter à Anissia le cerveau d'un Tolstoï. Il savait son métier de romancier... Quant à dire — on l'a dit — que Tolstoï ne se serait pas fait le complice d'une « mystification » littéraire,

c'est une plaisanterie ! Où est la mystification? C'est bien le récit d'Anissia, mis en ordre, et en bon russe, par Tolstoï. Tolstoï n'a rien dit qui soit contraire à cette hypothèse.

Et puis, qu'importe? *Ma Vie* est une longue et belle nouvelle. Mais il y a loin de ce petit ouvrage à *Anna Karénine* ou à *la Guerre et la Paix*... C'est se moquer que d'en vouloir faire, si Tolstoï l'avait à la fois conçu et écrit, le chef-d'œuvre du prodigieux écrivain...

Dans *Ma Vie*, rien de superflu. Tout est vif, net, saisissant et a goût de vérité. N'y cherchons pas d'autres vertus. Celles-là suffisent.

Anissia épouse Danilo, qu'elle n'aime guère. Mais elle a la résignation de sa race. A tout ce qui lui arrive, elle ne sait que dire : « rien à faire ». Elle subit les calomnies d'une belle-mère méchante ; elle accepte les rudes travaux des champs qu'il lui faut achever, même quand ses petits sont malades ; elle accepte la pauvreté ; elle accepte de suivre son mari en Sibérie, où il ira expier un vol, *parce qu'il est malheureux*... Quel voyage ! Prisons, hôpitaux, le froid, la maladie des petits. Et Danilo meurt. Elle revient au village et se remarie. Telle est la volonté de Dieu... La douleur n'a-t-elle pas sa douceur? Elle a des mots poignants : « Quand je pense au temps passé en Sibérie avec lui, je sens mon cœur qui bat. C'est que je l'aimais : c'était un cœur simple... »

Un cœur simple? Flaubert a écrit, lui aussi, la vie d'une humble femme. Il l'avait connue, il lui avait parlé. Mais c'est bien lui qui a écrit le conte.

*
* *

La poétesse de l'*Eve douloureuse*, la romancière de *la Descente de croix* et de *Dans la ronde des faunes*, Mlle Sandy vient de publier *Andorra ou les Hommes d'airain*. Andorra, c'est la petite république de six communes et de six mille habitants, fermiers, bergers, muletiers, et, quand il le faut, contrebandiers, où depuis sept siècles pas une bataille n'a été livrée. Mlle Sandy, pour nous la décrire, n'a eu qu'à franchir la frontière qui sépare Andorre de l'Ariège. Elle y est chez elle.

Dans une préface dont l'utilité n'apparaît pas très clairement, Mlle Sandy nous explique pourquoi elle est un romancier régionaliste. C'est que, forcée de vivre à Paris, elle a éprouvé, subconsciemment, le besoin de se défendre. « Défense de l'être pensant contre une accélération intellectuelle intense et nuisible à la pensée véritable, défense de l'être physique contre l'étouffement de l'agglomération ; enfin défense de l'être spirituel contre l'incessante rumeur humaine qui couvre toute voix intérieure... Si je chante les bois,

dit-elle, c'est parce que l'usine sévit ; et à cause de la ville surpeuplée, je célèbre la vie au village... » Cela est possible. Mais pourquoi ne serait-ce pas plus simple? La vieille chanson de Bérat en disait aussi long. Rien « n'est si beau que ma Normandie. C'est le pays qui m'a donné le jour. » Mlle Sandy chante son Ariège natal comme Pérochon ses Deux-Sèvres, comme Mistral a chanté sa Provence, du Bellay son Liré et Virgile ses champs...

Dans ce cadre d'Andorre, qu'elle aime, Mlle Sandy a situé une âpre tragédie familiale. Un frère y tue son frère, comme dans *la Habanera*, — et ce rapprochement suggère que, d'*Andorra*, on tirerait un excellent livret, — mais non point par jalousie d'amour : par cupidité. Nyerro Xiriball tue son cadet le beau Cisquo, parce que Cisquo sera sans doute l'héritier des terres de Joan Xiriball, et l'*héreu* unique, car on ne partage pas les terres, en Andorre. Son crime restera longtemps ignoré. Quand Joan saura, il ne dénoncera pas le fils criminel, parce qu'il faut sauver l'honneur ; mais il le chassera, et Nyerro, incapable de subir l'exil loin de l'Andorre, se tuera.

A côté de cette sombre histoire se développe l'aventure mélancolique de Conchita, qui aimait Cisquo et a eu de lui une petite fille qu'on a emportée la nuit à l'hôpital. Telles sont les rudes mœurs d'Andorre. On n'y laisse pas de place pour les enfants du péché. Joan pourtant, en vieillissant, s'adoucira. Il ira chercher la petite abandonnée et la ramènera, comme servante, près de sa mère, qui a épousé le troisième fils Xiriball, Angelo. La petite servante vivra à côté de ses frères et sœurs, — sans savoir. C'est un progrès sur l'implacable loi de ces hommes d'airain. Il ne faut pas trop exiger du premier coup...

Le récit de Mlle Sandy, qui gagnerait à être allégé de certains placages de renseignements historiques, est d'un beau mouvement. Je le répète, il appelle la musique.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LOUIS XIV

Je me souviendrai toute ma vie, écrit M. Louis Bertrand, de l'extraordinaire émotion que j'éprouvai au mois d'octobre de l'année 1900, lorsque pour la première fois je vis, à Montpellier, la statue de Louis XIV, sur la terrasse du Peyrou. A l'extrémité de l'ancienne rue Royale, à travers le cintre d'un arc de triomphe — une silhouette équestre — qui, avec un grand geste dominateur, semblait s'emparer de tout l'espace. En sa marche aérienne, le Cavalier de bronze s'enlevait d'un tel élan d'apothéose que tout s'abaissait autour de lui... Pas d'inscription, pas même un nom sur le socle, comme si la ville moderne était honteuse d'une telle gloire. Mais, en face du monument, au fronton de l'arc de triomphe, une inscription dédicatoire étalait ses grandes capitales :

LOUIS-LE-GRAND, ÉTANT ROI DEPUIS SOIXANTE-DOUZE ANS, APRÈS AVOIR SÉPARÉ, VAINCU OU GAGNÉ LES PEUPLES CONJURÉS EN UNE GUERRE DE QUATORZE ANNÉES, — LA PAIX RÈGNE ENFIN SUR TERRE ET SUR MER.

A Versailles, plus tard, M. Bertrand ressentit le même émoi, la même admiration. Puis, dans des villes qu'il visitait, au hasard de ses courses à travers les provinces, il découvrit à nouveau la marque du Grand Roi. Et il la retrouvait encore dans notre art, dans notre littérature, dans nos façons de sentir, d'aimer, de comprendre. Au bout de tous les grands chemins de France, chemins de terre ou

chemins de l'intelligence, surgissait la silhouette héroïque et triomphante du Peyrou.

Vinrent la guerre et l'invasion, rappelant aux politiques imprévoyants que la grande idée de Louis XIV avait été de bâtir du Rhin à Dunkerque une formidable frontière, hérissée d'obstacles et de forteresses, barrière inexpugnable qui sauva la Révolution, mais que 1815 et 1870 démantelèrent, M. Bertrand songea à nouveau à l'inscription de Montpellier : « *Louis-le-Grand, après avoir séparé, vaincu ou gagné les peuples conjurés...* », et il se décida à écrire son livre.

Tout de suite, il se passionne pour son héros, cherchant à pénétrer son âme et s'appliquant à deviner et à suivre le développement intérieur de cet homme si séduisant et si complexe. Il voit dans son éducation, ses actes, ses amours, ses douleurs un véritable drame, plus pathétique, plus grand, plus humain que n'importe quelle tragédie. Au lieu de faire son histoire du dehors, en étranger et en spectateur, il va essayer de le peindre par le dedans, en psychologue et en romancier.

Que ce dernier mot ne nous trompe point. M. Bertrand n'a pas écrit un roman et ce serait bien mal le connaître que de l'imaginer tout à coup emporté loin du réel et du vrai par le jeu imprévu de sa fantaisie. Ancien normalien, ancien universitaire, il connaît la valeur des textes et l'utilité des bonnes méthodes. Travailleur extraordinaire, capable de dépouiller minutieusement des monceaux de livres, scrupuleux au point d'entreprendre de fastidieux voyages au fond de la France pour étudier un portrait ou un buste inconnu, il a tout tranquillement lu et annoté à peu près tous les mémoires du dix-septième siècle, quantité de livres et de pamphlets de l'époque, des correspondances, les rapports et instructions des ambassadeurs, les grandes collections de documents administratifs et politiques et, pour finir, tout ce qui a été écrit sur le roi depuis quarante ans. Joignez à cela des visites dans les musées de Paris, de Versailles, de Madrid, d'Aix ou de Blois, de longs séjours au Cabinet des Estampes et dans les collections particulières, et vous aurez une idée de l'immense documentation qui a servi d'appui aux inductions du psychologue.

C'est une erreur courante d'opposer l'imagination du romancier au travail patient de l'historien. A la vérité, il n'y a pas d'historien sans imagination. Elle seule permet de construire, de voir, d'animer. Sans elle, on peut composer des dictionnaires, des bibliographies, des recueils de textes — toutes choses indispensables et méritoires d'ailleurs — mais on ne peut pas, on ne doit pas écrire une histoire, car cette histoire ne serait qu'une chose morte.

Une autre erreur est de penser que le véritable historien est un être glacé, incapable d'émotion, narrant toutes choses d'un même ton uni, froid et détaché. C'est confondre indifférence et impartialité. L'historien doit respecter scrupuleusement la vérité, quelle qu'elle soit, mais l'enthousiasme et la colère ne lui sont pas interdits. Et comment M. Bertrand resterait-il impassible à la lecture de tant de livres étranges, dont les auteurs semblent avoir eu pour unique but de rabaisser notre plus grand roi, en ramassant tous les témoignages suspects, tous les libelles méprisables, sortis des officines hollandaises et allemandes. De temps à autre, M. Bertrand dit leur fait à ces pauvres gens et il a bien raison. Son livre prend alors un accent de sincérité et de passion qui émeut profondément.

Et puis quoi? disons-le tout net. Le *Louis XIV* est à coup sûr un des plus beaux et des plus grands livres d'histoire qui aient été écrits, je ne dis pas depuis dix ans, mais depuis un siècle.

*
* *

Il y a au palais de Versailles, dans le salon de Diane, un buste de Louis XIV par le Bernin. C'est une œuvre de virtuosité italienne qui ne se pique nullement d'exactitude et de chronologie, qui veut être avant tout un morceau de bravoure et qui y réussit merveilleusement, mais qui, toutefois, garde les traits essentiels et héréditaires de la physionomie royale. De face, il est débordant de rêve, de vie, de passion. Les paupières sont fiévreuses, marquées d'un pli révélateur, les narines palpitent, l'orbite des yeux est touché de meurtrissures, les muscles sont tendus et tout le visage semble trahir une fatigue et comme un accablement d'amour. Mais regardez-le maintenant de profil. Métamorphose soudaine, la première impression est qu'il ressemble étrangement à Bonaparte jeune. Il y a quelque chose d'impérieux et de césarien dans le masque : les joues creuses sous la rondeur des pommettes, la proéminence volontaire du menton, le nez en bec d'aigle, la saillie de l'arcade sourcilière, des yeux perçants levés haut et qui voient loin — l'air d'un oiseau de proie qui prend le vent.

Tout cela n'est pas contradictoire. A force d'énergie et de raison, Louis XIV donnera à sa vie un équilibre parfait, mais il était d'une nature complexe, ouverte à toutes les impressions, capable de tout sentir, de tout deviner, de tout comprendre.

Dans sa première enfance, on le trouvait lent et endormi. Son entourage lui préférait son frère, Philippe, un joli petit garçon, gentil et vif. Vers huit ou neuf ans, il commença à secouer cette espèce

de torpeur, demeurant très doux, un peu timide, sans morgue, nullement infatué de sa personne ni de son rang. Lent à s'émouvoir, mais obstiné et persévérant lorsqu'il avait réfléchi et décidé, il faisait tout sérieusement, avec application. Au jeu même, il se donnait de tout son cœur, usant, comme on dit, le plaisir jusqu'à la corde. Robuste, d'une santé « héroïque », il aimait passionnément le grand air, les sports, les exercices violents, la chasse, le cheval. Et ce goût ne le quittera jamais. Au temps de ses amours avec La Vallière, il fit en un jour le trajet aller et retour de Fontainebleau à Versailles en passant par Vincennes et Saint-Cloud — ce qui représente près de cent cinquante kilomètres. Dans sa vieillesse, il voyageait en carrosse des journées entières, portières ouvertes et glaces baissées, malgré la poussière, le froid, la pluie et le gel. Mme de Maintenon, très frileuse, ne pouvait s'habituer à ces façons. Une bonne partie de sa vie se passa en tournées d'inspection à travers la France et aux armées. Le reste du temps, il habitait la campagne, fuyant les rues étroites et l'atmosphère malsaine de Paris pour les grandes masses de verdure et les immenses perspectives de Saint-Germain, de Versailles et de Marly. Très gros travailleur, assailli de soucis, sujet aux migraines et aux maux de tête, il avait besoin, sa tâche terminée, de respirer largement et sans contrainte. Ses ennemis l'appelaient dédaigneusement : « le gentilhomme campagnard ».

Avec les années, cette nature très droite, très saine, très raisonnable, mais encore un peu rude, va s'affiner prodigieusement. Louis XIV a vécu dans la familiarité des plus grands esprits de son temps ; Racine, Molière, Bossuet, Boileau, furent ses hôtes et ses amis ; il a été entouré des plus grands artistes, des plus grands peintres, des plus grands sculpteurs ; il a écouté les femmes les plus spirituelles, discuté avec les hommes les plus habiles. Si l'on veut bien se rappeler que son pire ennemi Saint-Simon est contraint de lui reconnaître une aptitude merveilleuse à se perfectionner et à prendre à autrui le meilleur de lui-même, on se rendra compte de cet enrichissement continu et unique. Jeune homme, il avait vécu dans l'ombre de son parrain Mazarin qui était un amateur averti, un collectionneur de livres, de statues et de tableaux et un bâtisseur enragé. Le voluptueux Italien s'entourait de marbres, d'éventails, de bijoux, de vases, d'étoffes, de tapisseries. Il adorait les parfums. Dans son cabinet de travail brûlaient sans arrêt des pastilles d'ambre et de jasmin. Il excellait à plaire et à éblouir. Naturellement porté au grand, Louis XIV devint, à son exemple, fastueux et magnifique. Qu'on ne médise ni de ses constructions, ni de ses jardins, ni de ses dépenses. Nous leur devons notre art décoratif, ses grands ateliers,

ses traditions, ses chefs-d'œuvre, sa renommée. Du vivant du roi même, Versailles était comme une exposition permanente où le monde entier venait admirer les créations de nos peintres ou de nos ébénistes.

Louis XIV fut-il un grand amoureux? Ce ne fut point, à coup sûr, un mari fidèle et l'Église par la voix de ses prédicateurs et de ses sermonnaires l'en a justement blâmé. Mais toutes ses maîtresses sont connues et elles ne sont pas nombreuses. Peut-être même n'aima-t-il véritablement qu'une seule fois et d'une manière toute platonique, littéraire, pourrait-on dire, à la manière des *Précieuses*, par une furieuse exaltation de l'esprit et de l'imagination. Ce fut le temps de Marie de Mancini, la nièce du cardinal, une créature extraordinaire, incapable de se tenir en place, toujours en ébullition de caprices et de chimères, la tête remplie de vers et de romans. Tout ce qu'il y avait de romanesque dans ce grand garçon de vingt ans se dépensa dans cette passion : un beau voyage au royaume du Tendre. Puis un jour, Louis s'aperçut que Marie n'était qu'une vulgaire ambitieuse qui en voulait à sa couronne, et ce fut fini.

Son mariage conclu vers ce moment fut un mariage purement politique où le sentiment n'eut aucune part. Le jeune roi était galant, séduisant, sentimental, empressé. La petite Infante qu'on lui faisait épouser était laide, assez sotte, d'une mauvaise santé, très espagnole, très étrangère aux choses de France et très incapable de les comprendre et de s'y plaire. Bien que les apparences aient été à peu près sauvées — à peu près seulement — il était bien difficile que le couple royal restât uni. Très justement, M. Louis Bertrand fait remarquer que, quelle que fût la violence de ses sens, le roi était surtout avide de tendresse et de confiance. Il voulait être aimé pour lui-même et trouver un cœur à qui se livrer en toute sécurité. La Vallière lui fit goûter un moment cette douceur et cette certitude. Ce fut un renouveau d'amour. Mais la candide Louise n'était ni assez intelligente, ni assez spirituelle, pour donner longue vie à ce fantôme. Elle ne se résigna pas à être abandonnée. Elle relança son amant jusqu'à l'armée, au siège d'Avesnes, sous les yeux de la reine. Elle s'acharna pendant sept années à le reprendre, espérant contre toute espérance. Enfin, brisée, elle entra au couvent. Cela lui valut cette boutade du terrible Montausier : « Madame, voici le plus grand exemple d'édification qu'on ait donné au monde, et je m'étonne qu'une dame d'un esprit si élevé ait tant tardé à prendre cette sainte résolution. »

D'une « beauté triomphante », selon le mot de Mme de Sévigné, la Montespan avait toutes les séductions de la chair et de l'esprit et elle pimentait ses grâces de tous les artifices possibles. Brune aux

yeux bleus, elle se teignait les cheveux en blond doré parce que le roi aimait les blondes. Quand sa taille commença à s'empâter, elle eut recours à des subterfuges moins innocents. Elle faisait mêler des drogues et des aphrodisiaques aux boissons de son amant ; avec les poudres que lui vendait la Voisin, elle affolait et exaspérait sa sensualité ; elle empoisonna ou essaya d'empoisonner certaines de ses rivales ; peut-être songea-t-elle à l'empoisonner lui-même. Qu'on juge de sa stupeur et de son horreur lorsqu'il découvrit ces immondes secrets !

Nul doute que le drame des poisons n'ait hâté son repentir et sa conversion. Élevé par une mère très pieuse, puis écarté des sacrements par l'irrégularité de sa vie, appliqué d'autre part à défendre son pouvoir temporel contre les entreprises du spirituel, il se retrouva chrétien, comme on l'était de son temps, avec un sérieux, une raison éclairée, une solidité de doctrine qui sont devenus rares de nos jours. La mort de la reine qu'il pleura beaucoup acheva son évolution. Craignant les dangers du célibat, il décida à quarante-cinq ans de se remarier. Égalitaire, il n'avait aucun préjugé de caste. Il avait failli épouser Marie de Mancini, une aventurière. Il épousa véritablement Mme Scarron, la veuve d'un pauvre diable d'homme de lettres, dont l'existence avait été quelque peu scandaleuse. Mme de Maintenon l'avait ému par l'offre d'un dévouement absolu et désintéressé. Elle lui disait : « Sire, je ne désire rien pour moi-même. Les richesses comme les honneurs me sont à charge. Je ne veux de vous que votre âme, non pas pour moi, mais pour la donner à Dieu. Ma mission, ici-bas, c'est d'aider au salut de votre âme. Je ne vivrai et je ne resterai auprès de vous que pour cela... » Et le roi n'avait pas cru payer trop cher un tel attachement. Trouva-t-il au moins auprès d'elle l'amitié et la sérénité qu'il cherchait depuis si longtemps? M. Louis Bertrand ne le pense pas. Cette fois encore, écrit-il, il fut déçu. Le roi cependant mettait son dévouement à si haut prix qu'il la supporta jusqu'au bout. Bien qu'elle n'eût naturellement aucune part aux affaires, il travaillait volontiers chez elle avec ses ministres, convaincu que cette femme très subtile, qui avait une longue pratique des consciences, saurait le mettre en garde contre les intrigues et les ruses possibles de ses collaborateurs. Sans mentir, ni forcer la vérité, il put lui dire à son lit de mort comme suprême témoignage : « Je vous ai toujours aimée et honorée. »

Il serait assez artificiel de distinguer en Louis XIV l'homme et le roi, car nul homme ne fut plus roi que lui — et cela, de la manière la plus naturelle, la plus simple, la plus heureuse et la plus continue. Dans son enfance, il fit durement l'apprentissage de son métier,

découvrant à la fois la grandeur de ses devoirs, l'immensité de ses droits, la fragilité de sa couronne et l'horreur des révolutions. A dix ans, il est lancé dans la tourmente de la Fronde, chassé de Paris, réduit à une existence errante et presque misérable, contraint d'assister à la reconquête de son royaume à la fois sur les Espagnols et sur les rebelles. La paix ne sera signée qu'en 1659. A part quelques séjours au Louvre, à Saint-Germain et à Fontainebleau, — palais encore bien inconfortables où l'on ne trouvait pas toujours un lit pour se coucher, — il mènera pendant la majeure partie de ces onze années la vie d'un soldat, s'exposant au feu, au froid, à la boue, à la fatigue, à la maladie. Il faillit mourir à Calais d'une fièvre contractée dans les tranchées envahies d'eau. Bien évidemment, son éducation *scolaire* souffrit de ces déplacements perpétuels. Il fut un assez bon élève, sans plus. Mais l'éducation d'un roi n'est pas celle d'un bourgeois ou d'un fort en thème. La formation de Louis XIV fut toute pratique, toute proche de la vie, tournée vers le solide et le réel, une suite de leçons de choses et d'expériences, infiniment précieuses pour un futur chef d'État. A cela, s'ajoutèrent les lectures historiques, l'étude passionnée du règne de Henri IV, la connaissance de deux ou trois langues étrangères, enfin et surtout les conversations, les conseils et les exemples du plus profond politique et du plus grand général de l'Europe : Mazarin et Turenne. On aurait trouvé difficilement de meilleurs professeurs et un disciple plus appliqué.

Essayons de nous le représenter tel qu'il sera, beaucoup plus tard, vers 1682, à l'apogée du règne, après un exercice déjà long du pouvoir, deux guerres, des prospérités presque ininterrompues, au lendemain du traité qui en faisait l'élite de l'Europe.

... Il est près de midi. Dans les grands appartements de Versailles, alors tout neufs et tout éblouissants de leurs glaces, de leurs dorures et de leurs peintures fraîches, la foule des courtisans attend l'apparition du Maître, qui va traverser l'enfilade des salons pour se rendre à la messe. Sa Majesté cause, dans sa chambre à coucher, avec ses enfants, ses proches, ses architectes et ses domestiques... Enfin la porte de la chambre royale s'ouvre à deux battants, et, dans un grand silence fait de respect et aussi de curiosité, l'huissier de service prononce la formule protocolaire : — Messieurs, le Roi !

Il paraît grand, ou tout au moins d'une taille au-dessus de la moyenne, les épaules larges, un soupçon d'embonpoint, la démarche aisée, le pas élastique et glissant, comme un danseur qui prend la mesure pour entrer dans la danse, ou un cavalier qui va sauter à cheval... Il s'avance, le feutre en tête, ganté, la canne à la main, et, malgré la simplicité relative de sa tenue, un visage qui n'est assurément point beau, il produit une extraordinaire impression de grâce et de majesté.

Louis XIV possédait au plus haut degré ces vertus royales : la réflexion et la maîtrise de soi. Son expression favorite était : « Je verrai. » Il ne se décidait jamais brusquement, par coup de tête, s'accordant toujours le loisir de résumer et confronter les avis. Mais lorsque sa volonté était fixée, rien ne pouvait plus l'entamer. Dans les petites choses, il se rangeait régulièrement à l'avis des compétences, des experts, comme nous disons aujourd'hui. Pour les grandes, il avait une manière particulière de travailler. Pas du tout paperassier, ne voulant pas être submergé par les rapports et les dossiers, il travaillait *en conseil*, entouré de trois ou quatre ministres en qui il avait mis toute sa confiance. Chacun exposait l'affaire dont il était chargé, clairement et complètement, puis proposait une solution. Les autres membres donnaient leur opinion. S'il ne se présentait pas de difficultés, le roi dictait tout de suite ses ordres. S'il restait quelque obscurité, on ne prenait pas tout de suite parti. Le roi procédait seul à un nouvel examen, soit dans son parc, en se promenant, soit dans son cabinet, la plume à la main, soit encore dans sa chambre, le soir, derrière les courtines closes de son lit. D'une mémoire excellente, portant le bon sens à la hauteur du génie, il reprenait la question dans le détail et s'arrêtait à une solution qu'il communiquait aux secrétaires d'État le lendemain ou le surlendemain. Le mérite seul ouvrait l'accès au conseil. Monsieur, frère du roi, n'y entra jamais. Le Dauphin n'y fut admis que tardivement après un long stage au conseil du dedans (intérieur). Pas de cardinal ; pas d'homme d'Église ; un seul grand seigneur. Les rangs, la naissance, les titres : tout cela comptait pour les réceptions, les fêtes, les parades. Quand il s'agissait des affaires du pays, la valeur et les états de service entraient seuls en ligne. Et ce gouvernement par un tout petit nombre de personnes avait un autre avantage : le secret.

M. Louis Bertrand passe en revue les actes de Louis XIV dans les différents domaines de sa politique. De ce résumé un caractère très net se dégage : la modération. En matière de diplomatie surtout, cela est frappant. Le roi a toujours refusé de se lancer dans de grandes et chimériques entreprises, auxquelles le génie et les aspirations de la nation ne répugnaient pourtant pas : candidature à l'empire, accroissement indéfini, hégémonie européenne, expéditions lointaines en Égypte ou ailleurs. Ses projets ont été beaucoup plus réalistes, beaucoup plus terre à terre. Il a voulu de bonnes frontières, sans plus, de bonnes frontières qui assureraient la sécurité du royaume et mettraient sa capitale à l'abri d'un coup de main ou des conséquences d'une défaite. En 1661, notre première ligne de défense est la Somme ; la vallée de l'Oise est ouverte ; l'Alsace est séparée de

la Champagne par l'incertaine Lorraine ; la Franche-Comté est espagnole ; Dunkerque, anglais. La gloire impérissable de Louis XIV est d'avoir fermé et verrouillé ses portes et couvert le cœur de la France du plus solide des boucliers. Ce n'était pas facile et, en dépit de nos 1 500 000 morts, de nos provinces ravagées et de notre victoire, nous n'avons pas, en 1919, recouvert les places que le Grand Roi avait conquises et que les deux Napoléons ont perdues. Et puis quel triomphe pour la France d'avoir remplacé à Madrid les Habsbourg par les Bourbons ! Quel soupir de soulagement pousserions-nous aujourd'hui si l'Allemagne était, pour jamais, arrachée aux Hohenzollern et gouvernée par un prince français ! Or, au dix-septième siècle, l'Espagne avait été aussi redoutable pour la France que l'Allemagne au dix-neuvième et au vingtième.

Les auteurs de manuels se sont trop longtemps laissé abuser par les sottes récriminations de Saint-Simon ou les utopies angéliques de Fénelon. S'ils voulaient bien se donner la peine de recourir aux textes ou seulement aux grands ouvrages (ceux de Legrelle sur Strasbourg et la succession d'Espagne, par exemple), ils se rendraient compte que le gouvernement royal a eu constamment affaire à des ennemis d'une mauvaise foi inouïe. Qu'on lise le récit des efforts faits par l'empire pour ne pas exécuter les traités de Westphalie et nous expulser tout doucement d'Alsace ; qu'on songe aux incidents de frontière perpétuellement créés par l'Espagne ; qu'on suive dans sa correspondance les basses intrigues de Guillaume d'Orange pour égarer et enflammer l'opinion anglaise par des procédés qui rappellent de bien près le coup de la dépêche d'Ems, et on sera étonné de la patience de Louis XIV, et l'on pourra dire que de tous les gouvernements de l'Europe au dix-septième siècle, le sien fut le plus loyal, le plus respectueux des traités et le plus ami de la paix.

On a dénié à Louis XIV toute espèce de talent, on ramène tout à ses ministres et à ses généraux, on ne lui laisse même pas la satisfaction de s'être bâti et meublé un palais à son goût. Le livre de M. Louis Bertrand établit d'une manière absolue et irréfutable le ridicule et l'injustice de ce parti-pris. Et la meilleure conclusion à donner à son portrait du roi serait sans doute la phrase de Voltaire à milord Harvey : « Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. »

Pierre Gaxotte.

LES BEAUX-ARTS

LA SCULPTURE, L'ARCHITECTURE, « L'ART URBAIN » AU SALON D'AUTOMNE

Le Salon d'automne ne s'enorgueillit d'aucune œuvre remarquable. Mais il offre un résumé des tendances accusées, en ce moment, par la sculpture monumentale. Tendances à la simplification des formes, à l'égalité des saillies, à la massivité des bases, à l'abus des angles et des arêtes vives. D'une manière très générale, on constate un effort vers la sobriété. Malheureusement ces velléités louables, dans le principe, sont faussées et détournées par un certain goût du colossal qui voudrait exprimer une philosophie pessimiste et mélodramatique de la vie.

Sous prétexte que le style moderne doit éliminer l'ornement frivole, la plupart des sculpteurs, soit qu'ils pratiquent réellement la « taille directe », soit qu'ils se contentent d'en imiter les apparences, donnent volontiers à leurs ouvrages un air rustique et barbare, mêlé de souvenirs de formulaire cubiste.

Il y a lieu toutefois de distinguer entre les recherches d'un Lipchitz, par exemple, s'efforçant avec plus ou moins de bonheur à créer des volumes purement imaginaires ou symboliques, et les images mal dégrossies, et comme taillées à coup de hache, qui cachent sous cette prétendue simplicité de style les plus vulgaires recettes académiques.

Voici, entre autres, une *Fontaine pour la piscine d'un stade*. Beau sujet, complètement manqué en l'espèce. L'artiste s'est cru tenu de donner aux athlètes qu'il a représentés l'aspect de gladiateurs bizar-

rement cuirassés, et dont le thorax à compartiments rappelle ceux de certains insectes coléoptères. En quoi cela exprime-t-il la force, la santé, l'heureux équilibre vital? Pour peu que ladite piscine soit fréquentée, comme il est souhaitable, par des jeunes gens bien faits et harmonieusement développés par la pratique des exercices physiques, le ridicule de figures aussi grossièrement taillées ne manquera pas d'être sensible aux yeux les moins prévenus en faveur des formes lisses et du modelé fondu. Et pourquoi tous ces visages ont-ils une expression stupide ou brutale, bien propre, à vrai dire, à discréditer la vertu civilisatrice des sports?

Dans un genre assez différent, un *Monument à Debussy*, œuvre de MM. Joel et Jan Martel et Jean Burkhalter, ne semble pas répondre à l'idée qu'on se fait de ce grand musicien. Là, encore, règne un goût massif et pesant, une morne affectation de sévérité que ne rachète en aucune manière l'unité ou la grandeur de la conception. En dépit de ses vastes dimensions, ce monument offre des proportions fausses et rien n'est plus arbitraire et plus ridicule que cette maigre planche reposant sur des colonnes carrées, d'une épaisseur prétentieuse. L'impression est d'une torture inachevée. L'ornementation montre des bas-reliefs dans le style assyrien conventionnel des imitateurs de Bourdelle, et deux figures drapées qui rappellent la manière de Joseph Bernard. On sent donc ici, comme ailleurs, une servilité vis-à-vis de la mode qui ôte fatalement à l'œuvre d'art tout caractère d'inspiration et de jaillissement.

Aussi, en dépit de quelques banalités de facture, le *Nu* de M. Guénot séduit-il par une gracieuse liberté qui fait songer à Falconnet. On sait gré au statuaire de ne s'être pas astreint à des disciplines sans objet et à d'ostentatoires austérités qui, le plus souvent, servent à dissimuler le défaut d'imagination ou la faiblesse du métier. — « Laurent, serrez ma haire avec ma discipline... » Tant d'affectation, de la part d'un artiste, à renchérir sur l'article de la règle, est pour donner une opinion avantageuse de ses mérites secrets. Calcul fort maladroit en vérité, car, en agissant ainsi, on prévient contre soi ceux-là mêmes qu'on souhaitait de berner. On est naturellement porté à croire qu'il n'est tant parlé de disciplines rares et nouvelles que pour faire passer les manquements trop visibles aux règles les plus communes et les mieux fondées.

En dehors de Guénot, on ne voit guère que Contesse et Joseph Bernard, dont les nus dégagent une séduction véritable. Un peu trop « mouvementée », d'allure quelque peu théâtrale, la figure de M. Joseph Bernard offre à la lumière des plans disposés avec un art savant, et de très belles draperies. De M. Contesse, la *Baigneuse surprise* est

un morceau remarquable, d'exécution précise et discrète, dans sa hardiesse.

On n'imiterait pas facilement M. Despiau. C'est qu'il ne s'imite point lui-même. Il n'a pas de manière. En présence d'un visage nouveau, il oublie, semble-t-il, non pas tout ce qu'il sait, et cela ne dépend pas de lui, du reste, mais tout ce qu'il sait d'autres visages. Merveilleux résultat de cette soumission attentive à l'objet, M. Despiau renouvelle, réinvente, à chaque œuvre qu'il entreprend, et le sentiment de la beauté humaine et la pratique du métier le plus sûr. Des deux têtes qu'il exposait cette année, *Jeanne* est, selon mon goût, la plus douée de cette grâce vigoureuse, de cette naïveté qui intéresse et retient longtemps après que les yeux ont épuisé la surprise des formes singulières.

Par des mérites analogues, bien qu'à un degré plus modeste, se recommandent les portraits de Mme Valkowyski-Janacopoulos. Les envois de MM. Yourewitch, Zadkine, Yencesse, Popineau, valent d'être considérés, ainsi qu'un buste énergiquement modelé par M. Temporal, plus à son aise dans ces sortes d'ouvrages que dans les divagations esthétiques et littéraires. M. Mateo Hernandez et M. Pompon sont deux animaliers fort habiles, chacun en son genre. Il y a plus de vérité expressive chez l'un, plus d'intentions décoratives chez l'autre.

On serait fort excusable d'omettre une œuvre de valeur, quelque scrupule que l'on apporte à ne laisser aucun recoin inexploré. C'est un scandaleux abus que d'utiliser ainsi les envois des sculpteurs pour des fins décoratives, tout comme s'il s'agissait des tapis prêtés par les grands magasins. Le public n'est que trop porté à négliger la sculpture ; c'est pourquoi l'on ne saurait apporter trop de soin à la mettre en valeur. Les peintres ont souvent des exigences incompatibles avec la surface des murailles et la longueur des cimaises ; mais les sculpteurs, qui redoutent surtout l'éclairage livide et désastreux du rez-de-chaussée, se montrent en général accommodants. Ce n'est pas une raison pour les sacrifier avec tant d'injuste désinvolture.

L'ARCHITECTURE ET LES ENSEMBLES DÉCORATIFS. L' « ART URBAIN ». — L'art urbain n'est pas l'urbanisme, paraît-il. En ce cas, ce n'est rien du tout. On désigne, d'une manière assez vague, par le mot d'urbanisme, la science des plans, aménagements et développement de l'habitat humain. Les Anglais disent *town-planning*. Avec un appareil et sous une terminologie pseudo-scientifiques, c'est en somme l'art de bâtir les villes. En pareille matière il faut se garder de prendre pour

une nouveauté l'imitation inconsciente d'un passé très lointain. New-York avec ses gratte-ciels, ses rues étroites et sombres, ressemble, toutes proportions gardées, à nos vieilles cités du moyen âge. Le développement vertical des villes modernes apparaît comme une absurdité, puisque les progrès dont nous nous targuons le plus volontiers affectent les moyens de transports rapides. Réglementer d'une manière satisfaisante la croissance d'une ville, c'est en somme assez facile lorsqu'on n'est pas tenu de compter avec les intérêts électoraux. Dans le cas contraire, c'est impossible. De ce point de vue politique, et c'est le bon, le problème des banlieues, par exemple, apparaît comme insoluble. Grever la propriété de servitudes d'intérêt général, lui fournir en échange des garanties et une protection, c'est une tâche impossible pour tout régime qui dépend de l'élection. Qu'on veuille bien se rappeler l'aventure des *zoniers*, et le maintien, dicté par les calculs électoraux, de ce champ de baraques faites en tôle ondulée, en caisses à essence, en bidons, boîtes à conserves, à cinq cents mètres de la barrière de Paris.

On s'est décidé à grand'peine à voter la loi qui rend obligatoire, pour les villes d'une certaine importance, l'établissement d'un *plan d'extension*. Mais on n'a pas osé établir chez nous la servitude de double et triple alignement, en profondeur et en hauteur, adoptée par le canton de Zurich, et qui rend inévitable la transformation d'une ville en cité-jardin.

On a laissé partout édifier à toute hauteur des maisons de rapport tout à côté de petites maisons particulières, installer les usines n'importe où, au hasard des lotissements et de la spéculation, les moyens de transports sur voie ferrée, se bornant à sanctionner pour ainsi dire ces agglomérations absurdes, au lieu de les prévenir et de les diriger. Architectes ou philanthropes, tous ceux qui ont voulu pousser au cœur du problème du logement populaire, ont dû reconnaître les vices inhérents à la démocratie électorale. Les bâtisseurs modernes viendront buter au fond de cette impasse.

Tout ce qu'on peut attendre de « l'art urbain », ce sont des principes bien déterminés, déduits d'expériences sérieuses, et non des rêveries esthético-mystiques à la Paul Adam ou à la Wells.

Dans la plupart de ces projets et de ces maquettes, on aperçoit une volonté puérile de rompre brutalement avec toutes les formes usitées, de remplacer l'empirisme souvent maladroit et timide de nos architectes par une explosion de génie novateur. « La vie moderne veut ceci, l'homme moderne exige cela... » Mon Dieu, parlez pour vous, tout le monde n'en demande pas tant. Avant d'imposer à des milliers de citadins un certain type de constructions, laissez-nous le temps

de voir si ceux qui vous fournissent l'occasion d'exercer vos talents ont lieu d'être satisfaits. Tout ce qu'on nous montre au Salon d'Automne, depuis *l'hôtel* monstre de M. Fuerst jusqu'à *la Maison dans un jardin* de M. Lurçat est plus ou moins dérivé de cette architecture viennoise que certains journaux spéciaux cherchaient à propager chez nous, vers 1905.

Il serait injuste, toutefois, de passer sous silence les efforts souvent discutables, mais toujours appliqués de M. Francis Jourdons et de M. Djo Bougeois. Ce dernier a fait pour un chemisier une devanture ingénieusement disposée en angle face à la rue avec des entrées en retrait. C'est assez divertissant, mais fort incommode, car les badauds obstrueront les entrées. Une idée charmante : dans des niches rectangulaires creusées dans le mur extérieur, protégées par une vitre et encadrées d'une baguette noire, on a disposé divers accessoires du vêtement masculin. Cela fait de très agréables natures mortes. Mme Gerda Wegener, avec des vitraux aussi pauvres de couleur que de dessin, est venue gâter le bon effet de cette présentation. Les ateliers *Primavera* ont un ensemble très important où l'on remarque d'excellentes indications, un goût plus sobre et plus sérieux que naguère. Moins de coussins et de « vautroirs » et plus de meubles construits. Cela fait ressortir fâcheusement le côté factice et bâclé de la décoration peinte, démarquage éhonté des récents tableaux de M. Braque.

Tous les grands magasins (Studium-Louvre, Maîtrise, etc...) ayant leur rayon de mobiliers d'art, il faut espérer qu'on en pourra débarrasser les Salons, d'autant que la curiosité du public n'est plus aussi vivement sollicitée depuis que les vitrines desdits grands magasins recèlent des splendeurs à peu près équivalentes.

Dans le genre outré et inconsciemment baroque, je signalerai un certain bureau bibliothèque pour « grand écrivain », tel que l'imagine un metteur en scène de cinéma. A bout de trouvailles, on a creusé des bibliothèques dans le bras des fauteuils obèses et placé l'âtre sur une petite terrasse en contre-haut de la pièce. Auprès de ces extravagances, ornées à profusion de motifs « stylisés », la salle de musique de MM. Jaulmes, Damon et Berteaux est une merveille de simplicité.

Roger Allard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Me HENRI-ROBERT

Voici Me Henri-Robert à l'Académie. Après avoir remporté, pendant plus de trente ans, d'innombrables succès en cours d'assises, après avoir été élevé au bâtonnat par le suffrage de ses pairs, en 1913, *à la veille de la guerre et avoir été maintenu à la tête de l'Ordre durant toute la durée des hostilités, il couronne de la gloire des immortels une carrière prodigieuse, dont l'éclat n'a pas baissé un instant.*

Né à Paris le 4 septembre 1863, *Me Henri-Robert se faisait inscrire au barreau en* 1885. *Tout de suite, la chronique judiciaire devait remarquer le jeune avocat qui débutait, dans la défense devant le jury, du caporal Géomay. L'accusé, en garnison à Saint-Quentin, était venu en permission à Paris, un marteau dans sa poche, avec l'intention de se procurer de l'argent à tout prix, même au prix d'un crime. Deux jours durant, il avait rôdé par les rues, ruminant son plan sinistre, s'assurant de temps en temps qu'il avait toujours bien son instrument à portée. Enfin, il avait jeté le dévolu sur sa victime, une marchande de vins du boulevard Saint-Germain qu'il connaissait depuis longtemps : il lui avait fracassé le crâne à coups de marteau et avait pris la fuite emportant le contenu de la caisse. Le crime était banal, mais l'opinion s'était émue et, lorsque au mois de mai* 1889, *Géomay comparut devant la cour d'assises de la Seine, chacun s'arrachait les numéros du* Petit Journal *pour y lire le compte-rendu des débats. Me Henri-Robert plaida brillamment, mais le caporal Géomay fut condamné à mort, et exécuté, place de la Roquette. Le destin a de ces ironies : la carrière du grand avocat qui*

devait obtenir, par la suite, tant d'acquittements, s'ouvrait par une condamnation capitale.

Me Henri-Robert n'était pas plus heureux dans la défense, d'ailleurs impossible, du rôdeur Kaps, assassin d'un vieil imprimeur de la rue Garnier-Guy, puis de sa propre maîtresse, Léontine Drieu, qui voulait le dénoncer. Il ne pouvait pas davantage sauver la tête de Vodable, ce prédécesseur de Soleilland, que le président de la République d'alors, Sadi-Carnot, refusa de gracier, ni celle du lieutenant Anastay, qui tua, boulevard du Temple, pour la voler, sa bienfaitrice, la baronne Dellard.

En 1891, *Me Henri-Robert fut appelé à défendre Gabrielle Bompard, complice de Michel Eyraud dans l'assassinat de l'huissier Gouffé. Eyraud, dont le défenseur était Me Decori, fut condamné à mort et guillotiné. Gabrielle Bompard s'en tira avec vingt ans de travaux forcés. Quant à Me Henri-Robert, il y gagna définitivement la célébrité.*

Parmi les affaires retentissantes qu'il a plaidées, citons encore le procès Cattaüi, prologue du procès Humbert; les procès de Valentine Mérelli, maîtresse de l'escroc Gallay; de Ferdinand, le dépeceur de la femme coupée en morceaux de la rue Botzaris; de la baronne de Couvrigny, meurtrière de son mari, de complicité avec son fils; de Georgette Véron, l'amie de M. Flachon, directeur de la Lanterne*; du parricide Waché de Roô; l'affaire de Cornulier; l'affaire Guillotin à Tours, etc. C'est lui qui devait assister, devant le jury de la Seine, Gabriel Syveton, poursuivi pour ses gifles historiques à l'organisateur du système des fiches, le général André, ministre de la Guerre du cabinet Combes. Le général André s'effondra, donna sa démission, disparut. Mais la veille du procès en cour d'assises, Syveton fut trouvé mort dans son cabinet de travail. Une plaidoirie magistrale, un acquittement de moins à l'actif de Me Henri-Robert.*

* * *

Pour le public, habitué à voir son nom en vedette, à la première page des grands journaux d'information, les jours d'audiences célèbres, Me Henri-Robert est devenu l'avocat par excellence, le grand avocat, de même que Sarah Bernhardt est la grande artiste, Pasteur le grand savant, Hugo le grand poète.

Prestige incomparable de ce favori de la Déesse aux Cent Bouches! De tous les avocats, lui seul est vraiment connu de la foule. Millerand et Poincaré, hier, de Monzie, aujourd'hui, ont pu ou peuvent avoir de plus gros cabinets d'affaires. Demange et Labori ont pu plaider pour Dreyfus. Chenu peut être un admirable orateur, d'une éloquence hautaine, d'une ironie terrible. Saint-Auban peut être paré de toutes les grâces

de la finesse et de la culture. Henri Géraud peut se prévaloir d'une sensibilité frémissante. Qui sait qu'ils sont ou ont été des avocats? Si la foule a retenu le nom de Moro-Giafferri, c'est surtout à cause de Landru.

La réputation d'Henri-Robert, au contraire, est si solidement et si universellement établie que vous pouvez interroger sur son compte n'importe qui, la crémière du coin, le coiffeur de l'avenue ou l'épicier de la grand'place. Tous vous parleront longuement et en connaissance de cause. Ils vous décriront sans hésiter son physique, cette figure étonnante que la photographie a rendue populaire, avec son nez presque camard, lorsqu'il est vu de profil, sa courte moustache en brosse, ses cheveux séparés par une raie et collés sur les tempes, ses yeux agiles et singulièrement fureteurs, derrière le verre du lorgnon.

Cette réputation n'est pas usurpée. Me Henri-Robert est un très grand avocat criminel. Observons-le un moment dans son domaine, cette cour d'assises dont le décor théâtral rivalise, dans l'imagination du public, avec celui de l'Ambigu, où la robe noire du défenseur s'oppose, comme un symbole tutélaire, devant l'accusé, aux robes rouges des magistrats.

Assis à son banc, derrière son dossier, les bras croisés, les yeux comme perdus dans un rêve, il écoute — sans en avoir l'air — l'interrogatoire et les témoins. Il semble distrait, lointain, détaché. Ne nous fions pas à cette feinte nonchalance. Une tactique enseignée par l'expérience lui fait éviter de questionner trop longuement les témoins. Beaucoup d'avocats, surtout parmi les jeunes, ont tendance à poser des questions à tort et à travers. Occasion de faire bouffer leurs manches de façon avantageuse aux yeux des petites dames admiratives, mais occasion aussi de rencontrer le fâcheux « bec de gaz ». On a vu des témoins, même favorables, tâtés et retournés de la sorte, livrer en fin de compte quelque révélation dont le caractère désastreux ruine la défense et jette bas l'édifice de la plaidoirie. Me Henri-Robert est trop avisé, trop vieux routier, pour donner dans ce travers. Si le témoin est défavorable, point n'est besoin de le faire insister ni préciser. Me Henri-Robert l'écoute patiemment, sans l'interrompre. Mais quand l'autre a fini, il se lève d'un bond, lance une ou deux remarques, pose une ou deux questions, aiguës et précises comme des fléchettes. Cela suffit. Tout en ayant l'air de regarder danser les mouches dans les rayons d'or qui tombent des fenêtres, il a trouvé le point faible, déniché la contradiction. Cette contradiction, il la montre aux jurés, évidente, patente. Le témoin voit cet homme vêtu de noir dressé devant lui, qui le fixe, de son doigt et de ses yeux perçants, qui l'hypnotise. Il rougit, pâlit, balbutie, s'empêtre. Sa mémoire se trouble. Il confond, il oublie. Il disparaît sous les murmures défavorables. C'est un homme fini. Il n'existe plus.

Les témoins que Me Henri-Robert fait citer sont peu nombreux et

choisis avec soin. Il sait que les défilés interminables fatiguent et exaspèrent le jury. Donc, point de ces gens qui occupent la barre durant des heures pour dévider des ragots sans importance. Ce qu'il lui faut, ce sont quelques témoignages précis sur quelques faits constituant l'armature de sa plaidoirie. Là encore, à peine quelques questions. Juste ce qu'il faut pour amener, si cela est nécessaire, la précision attendue. Et on peut croire que Me Henri-Robert s'entend à cette maïeutique, comme il s'entend à l'art de désarçonner, sans en avoir l'air, d'une chiquenaude. Enfin, le témoin à décharge a quitté la barre et est allé s'asseoir. Me Henri-Robert respire secrètement, déchargé de tout souci. Il redoute peut-être moins les témoins de l'accusation. Mais les siens? Sait-on jamais de quoi un témoin à décharge est capable? « Mes ennemis, je m'en charge, pense-t-il sans doute, mais, pour Dieu, gardez-moi de mes amis! »

* * *

Les mêmes considérations dominent la plaidoirie de Me Henri-Robert, lorsque l'heure est venue, pour lui, de prendre la parole.

La notion de la valeur du temps, d'abord : « Pour moi, disait Démosthène plaidant contre Aphobos, je tâcherai d'être aussi bref que possible. » Il n'est pas rare qu'un avocat fasse une semblable promesse. On n'a jamais entendu dire qu'aucun l'ait tenue. Hormis Me Henri-Robert.

Les mieux doués, cela est visible surtout chez Me de Moro-Giafferi, ne savent pas comment partir et ils ne savent pas comment arriver. Ils ne peuvent trouver un exorde et ne peuvent se décider à conclure. C'est que leur plaidoirie est rarement construite et qu'ils marchent à la suite de leur fantaisie.

Me Henri-Robert, lui, sait où il va. Il suffit de le regarder, entré tout de suite dans le débat, dévidant en vingt minutes, une demi-heure, une heure au plus, le fil de son raisonnement. Les yeux dans les yeux des jurés, sans gesticulations, sans éclats de voix, sans « effets », avec un débit uniforme, limpide, d'une rapidité inouïe, qui atteint parfois la vitesse du tourbillon, avec une clarté d'exposition qui fait songer à une eau de source qui coule, il donne l'impression d'une force tendue en marche vers son but, sur une ligne toute droite, telle une flèche. Ses muscles semblent raidis, comme son attention et sa volonté. Il plaide vraiment pour le jury, sans se soucier — apparemment — du public, ou de la presse, ou des confrères. Pas d'incursions inutiles à droite ou à gauche, dans la littérature ou dans la sociologie, sous prétexte d' « élever le débat ». Tout cela, c'est du superflu.

Eloquence des faits, ainsi peut se caractériser et se définir l'éloquence

de Me Henri-Robert. Ce grand avocat semble avoir pris comme devise le mot de La Bruyère : « Amas d'épithètes, mauvaises louanges. Ce sont les faits qui louent et la manière de les raconter. »

Dans cette « manière », il est passé maître. Il sait grouper les faits, les ranger par ordre d'importance, les faire manœuvrer, comme un général fait manœuvrer ses bataillons. Il connaît le moment où il faut les lancer à l'assaut et il a mis soigneusement de côté en réserve celui dont l'intervention sera décisive. Que d'habileté, de doigté, cela suppose! Il y a là dedans un peu de l'art du magicien ou du prestidigitateur, je le veux bien. Mais n'est pas magicien qui veut. Comme celui-ci sait son métier!

Lorsqu'on a entendu Me Henri-Robert ramener sa cause à quelques évidences très nettes, le reste étant escamoté et lancé par-dessus la tête des jurés étourdis, éblouis, fascinés et conquis, on est soi-même convaincu. L'acquittement s'impose. On acquitte donc, sauf ensuite, l'audience terminée, le prestige de l'incomparable charmeur évanoui, à se rappeler tel ou tel point relégué dans l'ombre, telle ou telle charge mise de côté. Il est trop tard!

Prestidigitateur de génie, ont dit les uns. Orateur glacé, disent maintenant les autres. De fait, il n'est guère que Waldeck-Rousseau qui ait jamais plaidé, plus immobile et plus impassible que Me Henri-Robert. L'éloquence de celui-ci, à force de clarté et de sobriété, peut apparaître un peu desséchée, toute en muscles et en nerfs, Mais c'est volontairement et de parti pris qu'il renonce aux effets trop faciles. Il n'y a pas de manière plus éloignée de celle de Lachaud que celle de Me Henri-Robert. « Tout ce qui est exagéré ne compte pas », disait Talleyrand. Il y a une sobriété, bien connue de la règle classique, qui dépasse en pathétique tout ce que l'imagination romantique essaye en vain d'obtenir par sa débauche d'adjectifs et d'épithètes. Les quelques vers de la tragédie racinienne, qui laissent deviner, derrière le rideau de Bajazet, *les muets d'Orcan attendant leur victime, font passer dans le public plus d'horreur secrète et tragique que la scène burlesque de l'empoisonnement, au dernier acte de* Lucrèce Borgia.

Il faut avoir observé, certains jours, le frémissement de l'arcade sourcilière et du lorgnon, chez le grand avocat debout, à la barre, pour soupçonner ce qui peut se cacher de sensibilité contenue et disciplinée derrière la parole sèche tombant du masque impassible et fermé. Mais quoi! Il en a trop vu, pour s'émouvoir autrement que d'une ironie rapide et d'une pitié discrète, de ces spectacles de la comédie humaine qui mettent aux prises l'envie et la haine, l'avarice et la peur, le désir et la ruse. Il a vu, dans ses souvenirs, défiler trop de forçats comme Vautrin, trop d'usuriers comme Gobseck, trop d'aventuriers comme

Rubempré, trop de vieillards abjects comme Hulot, trop de courtisanes mondaines comme Mme Marneffe, pour conserver encore quelque illusion. Il connaît trop les hommes pour ne pas les mépriser un peu!

***

Le Théâtre : Jean de la Fontaine, l'Imbécile, la Journée des aveux, la Fille perdue.

La Comédie-Française a monté une pièce en vers écrite en collaboration par M. Guillot de Saix et par un jeune poète tué à l'ennemi, M. Gendreau. Sans être excellente, elle est beaucoup moins mauvaise que les pièces en vers qu'on accueille couramment à la Comédie-Française. Les deux auteurs sont disciples d'Edmond Rostand, leur versification est habile, brillante, acrobatique, trop souvent négligée et facile. Mais ils avaient choisi un sujet en or et ils l'ont traité avec une aimable discrétion. Ils ont fait parler et agir La Fontaine, et ils ne lui ont pas prêté d'extravagances. Ils se sont contentés de montrer en lui le bonhomme et le plus grand distrait de la terre : dès lors, la partie était gagnée.

Il est à la fois commode et difficile de mettre en scène La Fontaine. Les délicats seront toujours un peu gênés d'entendre parler l'auteur des *Fables* comme un personnage d'Edmond Rostand, et de lui voir prêter des idées d'aujourd'hui, sans compter les faiblesses des auteurs. A l'usage du public, il est aisé de tailler quelques images un peu grosses dans cette vie dont le désordre, la fantaisie extrême, les distractions romanesques étaient, Dieu merci, équilibrés par une finesse exquise, une raison aussi ferme que fleurie, et une naïveté, une innocence qui sauvent tout.

MM. Gendreau et Guillot de Saix montrent ce mari, si distrait qu'il oubliait l'existence de sa femme, amoureux d'une belle dame de la cour. Elle fait avec lui la coquette, elle le flatte aussi longtemps qu'elle espère pouvoir l'apprivoiser, et l'abandonne quand elle s'aperçoit que l'inconstant se laisse distraire par un insecte de son amour ou de son intérêt. La Fontaine se console avec une fille des champs, Perrette, qui lui raconte d'humbles histoires comme celle du Pot au lait. L''idée est gentille, et la pièce, si elle ne relève pas l'honneur de la poésie dramatique, ne l'abaisse pas non plus et vaut un peu plus, en somme, que la moyenne.

Pour sa séance de réouverture, le Vieux-Colombier a monté un spectacle composé d'un ouvrage éprouvé, la *Locandiera* de Goldoni, et d'une pièce d'un débutant, *l'Imbécile* de M. Pierre Bost.

M. Bost a vingt-deux ans, et c'est son premier ouvrage. Nous avons dit la saison dernière, à propos de *Bastos le Hardi*, le plaisir que nous éprouvions, les espérances que nous concevions à voir la jeunesse apporter au Vieux-Colombier des ouvrages conçus selon l'esprit de la maison. Le Vieux-Colombier, que suivent aujourd'hui l'Atelier et la Comédie des Champs-Élysées, a été le premier théâtre qui ait réagi contre les mœurs commerciales sans tomber dans la littérature hermétique des théâtres d'art. Le théâtre refleurira en France quand les vrais écrivains, en particulier les jeunes, écriront pour la scène en prenant garde à la fois de plaire au public et de respecter l'art dramatique.

L'Imbécile ne révèle pas la maîtrise de *Bastos*, mais M. Bost a vingt-deux ans et il est dans la bonne voie. Il montre un conflit tout simple entre trois cœurs. Une jeune fille, Mathilde, a inspiré une passion vraie et forte à un brave garçon maladroit, Gilbert. Elle se figure qu'elle préfère Jacques, plus âgé et plus viril que Gilbert. Mais Jacques a reçu jadis une de ces blessures qui ne ferment jamais, il croit qu'il ne croit plus à l'amour. Les deux sentiments de Mathilde et de Jacques sont un peu subtils et la pièce s'en ressent. C'est un marivaudage un peu lent, mais gracieux, juste, pénétrant. Jacques conseille à Mathilde d'épouser Gilbert. Elle résiste d'abord, puis se laisse convaincre. A ce moment, Jacques s'aperçoit qu'il eût aimé Mathilde, il souffre et c'est lui, sans doute, qui a été *l'Imbécile*.

On jugera aisément que toute la qualité de ces fines analyses est dans l'agrément, la pénétration, la justesse du dialogue. Il est plus facile d'affirmer qu'ils y sont que de le démontrer. Le défaut de ces subtilités est la lenteur, le manque de mouvement. Mais l'auteur a vingt-deux ans. Nous l'attendons, nous le reverrons avec curiosité.

La Journée des aveux, de M. Duhamel, est aussi une pièce lente, tout entière consacrée à analyser et exposer des sentiments. Ainsi la meilleure part de l'art dramatique ne manque pas à la tradition constante des lettres françaises, elle ajoute des pages nouvelles au discours sur les passions. S'il fallait reconnaître à M. Duhamel des prédécesseurs dans la tradition française, on les trouverait dans la comédie larmoyante du dix-huitième siècle, et, plus près, dans la tranche de vie naturaliste. Il n'est pas possible non plus de ne pas évoquer l'influence des Russes, en particulier de Tchékoff. Enfin, M. Duhamel appartient au groupe des analystes qu'il faut bien appeler, pour la commodité du langage, le groupe de la *Nouvelle Revue Française*. Ces diverses références sont sujettes à caution. Mais M. Duhamel a son ton à lui. Les éléments de son inspiration ne sont guère bons, l'œuvre qu'elle engendre commande l'attention et force la sympathie.

C'est qu'il transmue les éléments impurs par la vertu d'un cœur

honnête et droit ; un esprit sec et pernicieux dit avec dédain, parlant de M. Duhamel : « C'est un homme qui écrit avec son cœur. » C'est sans doute la faiblesse de M. Duhamel, mais c'est aussi sa force. Nous n'avons guère de goût pour la littérature sentimentale, les hommes vertueux et les femmes sensibles. La bonté mal comprise fait plus de ravages que l'égoïsme et la méchanceté combinés. Mais une littérature, un écrivain dont on peut dire, selon l'expression populaire, qu'ils n'ont pas de cœur sont des monstres odieux. La sincérité, la droiture, la bonté de M. Duhamel vont quelquefois bien près de la naïveté, elles ne vont jamais jusqu'au ridicule. Elles le rendent sympathique et souvent touchant. Il est par certains côtés le Brieux de notre génération, un Brieux de culture supérieure qui aurait lu Maeterlinck et Dostoïevsky.

La Journée des aveux est construite comme une comédie classique : unité de lieu, de temps et, si l'on peut dire, d'action, car l'action se réduit à une série de réactions dans le cœur d'un personnage unique, qui regarde sans s'y mêler des événements d'une extrême banalité et en tire des conclusions excessives.

Ce personnage est un vieux savant riche, célibataire et innocent. Il a vécu au milieu des idées et des livres, il ne connaît rien, ne sait rien, ne voit rien. Il arrive dans une famille amie et s'émerveille de découvrir le spectacle de l'union et du bonheur. Attendri, séduit, il décide de léguer à cette famille une fortune dont il ne sait que faire, dont il n'a, pour son compte, nul besoin.

Au deuxième acte, il devient le confident naturel de toute la famille et ceci est bien observé : on a confiance en sa naïveté, et ces gens qui se détestent, qui ne peuvent se confier les uns aux autres, qui vivent en état de défiance perpétuelle et qui remâchent leurs chagrins sous un couvercle, viennent tous, les uns après les autres s'épancher auprès du confident qui semble tombé du ciel tout exprès pour les entendre. En une suite de scènes d'une observation minutieuse, un peu terre à terre mais souvent excellente, le pauvre philosophe aperçoit ainsi l'envers de la trame. Le père est débauché ; la fille aînée, vieillie et sacrifiée, jalouse sa sœur ; la cadette ne rêve que folies ; les amis sont méchants, les domestiques vicieux et le vieil oncle chargé d'ans et d'honneur n'est qu'une vieille bête. Enfin, la mère de famille est une sainte incapable de rien comprendre à la vie ; elle souffre profondément de ce désordre, elle est trop faible pour y remédier. Elle ne sait qu'aimer et pardonner.

Ainsi de si douces apparences couvraient un fond horrible. Le philosophe, désespéré, désorienté, n'y comprenant plus rien, s'en ira, laissant ses illusions mais emportant sa fortune.

Mais voici qu'au troisième acte, il fait une nouvelle découverte : la sainteté de l'épouse, sa douce obstination invincible sont plus fortes que les obstacles, les malheurs et les vices. Par un travail de chaque jour, elle aide, elle redresse. Elle diminue la part du mal, soutient,

renforce dans les âmes qu'elle gouverne par la faiblesse ce qui reste de pur et de bon. Le philosophe, émerveillé, offre de nouveau sa fortune. La vieille femme, en son humble et douce sagesse, la refuse, en disant qu'elle a assez de mal pour gouverner son petit monde et qu'elle ne se sent pas assez forte pour lutter encore contre les séductions de l'argent.

Ce conte philosophique bien clair, bien construit pour aller très droit à son dénouement moral, paraît un peu enfantin, il l'est par certains côtés. Ce philosophe perpétuellement étonné ressemble à un pasteur protestant de l'espèce la plus inopportune et la plus attristante. Il regarde, écoute, parle, s'étonne et ne sait pas bouger. Des figures secondaires, les amis, le vieil oncle général, sont conventionnelles et font un peu penser aux images d'Épinal. Le père et les deux filles sont au contraire bien réussis, dessinés d'un trait rapide et juste. Mais au centre le caractère de l'épouse est si beau, si rayonnant qu'il illumine toute la pièce. Cette foi dans le pouvoir de la bonté, de la vertu, de la tendresse, cette confiance en la Providence sont si fortes et si pures qu'elles deviennent contagieuses. On sait tout ce que peut objecter la raison contre ce qu'on pourrait appeler le gouvernement par la faiblesse. Elle le dit elle-même avec une justesse frappante, *pour régner par le cœur il faut triompher chaque jour.* C'est vrai. Ce qui manque à cette famille, c'est un chef, l'autorité de l'esprit. On a envie d'écrire que c'est cette même autorité qui manque à M. Duhamel. Cet observateur si minutieux voit juste, mais il ne sait pas choisir, hiérarchiser, construire. Il met sur le même plan une observation vraie, mais sans importance, et une vérité capitale. Ou bien encore il saisit des vérités, il les tient dans ses doigts, il les voit et il ne les reconnaît pas. Le vieux général dira : « Je me suis assez souvent trompé pour avoir de l'expérience. » M. Duhamel y met une intention satirique, sans s'apercevoir qu'il tient sous sa lunette une des cinq ou six vérités essentielles à l'esprit humain. C'est pourquoi sa philosophie vaut infiniment moins que son observation.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : au théâtre la bonne volonté est si rare qu'elle impose le respect. M. Duhamel est aussi consciencieux dans l'ordre littéraire que dans celui de la morale. On peut n'être pas d'accord avec lui. On n'a pas le droit de ne pas éprouver à son égard tous les sentiments qui vont depuis l'estime jusqu'à la sympathie, depuis l'attention jusqu'à l'amitié.

A Saint-Moritz, dans la Haute-Engadine, un homme de quarante et un ans fait connaissance avec une jeune fille de dix-neuf ans et, en dépit de la différence d'âges, ils se sentent attirés l'un vers l'autre par de profondes similitudes de goûts et de caractère. La jeune fille a été élevée très librement. Sa mère s'est remariée en Amérique et elle n'a pas revu son père depuis sa toute petite enfance. Elle se laisse

séduire par l'affection chaude et sûre de cet homme qui lui apporte les riches dons de la maturité. La jeunesse a de grands avantages sur la quarantaine. La quarantaine a quelques avantages sur la jeunesse, auxquels un cœur peut être sensible. Cette jeune fille, qui n'a pas connu la solide amitié d'un père, aime à se sentir protégée en même temps qu'aimée. Comme elle a fait elle-même son éducation au hasard d'une vive intelligence et d'un cœur ardent, elle refuse le mariage, par principe de jeune affranchie et pour ne pas aliéner à tout jamais sa liberté.

Au second acte, les deux êtres sont unis depuis trois mois. La jeune femme a pris dans le *Conte d'hiver* de Shakespeare le joli surnom poétique de Perdita, puisqu'elle a été, elle aussi, perdue par ses parents : un soir de confiance Robert lui raconte qu'il eut aussi, tout au début de sa jeunesse, un enfant, une petite fille qu'il chérissait et qu'elle lui a été enlevée brusquement. Ils s'attendrissent, lui sur l'enfant qu'il a perdu, elle sur le père qu'elle a connu à peine. Ils se racontent quels tendres noms ils échangeaient, ces onomatopées touchantes qui servent de vocabulaire entre les parents et les tout petits et, lentement, ces minces pointes qui surnagent d'un passé aboli percent, puis déchirent, puis emportent le voile : la fille perdue, c'est elle, Perdita, et ils se trouvent, face à face avec l'effroyable réalité, ainsi que Jocaste et Œdipe. La jeune femme, qui est la moins forte, tombe foudroyée.

Cette scène est émouvante, encore qu'elle le doive peut-être un peu trop au tragique d'une situation qu'il était facile de porter à la scène mais dont il était bien difficile de se tirer avec honneur. Il eût fallu, en l'absence de toute loi humaine ou divine, que ce conflit jetât l'une contre l'autre des âmes très fortement caractérisées, dont la vérité nous touchât aux entrailles. M. Claude Anet, l'auteur de *la Fille perdue*, jouait la difficulté : il se condamnait au chef-d'œuvre.

Son troisième acte remet en présence les deux êtres, au moment où Perdita revient à la vie après que sa jeunesse a surmonté la crise. Pendant tout cet acte, elle et lui analysent leur cas tragique sans pouvoir s'exprimer en clair : une telle difficulté, au théâtre, est insurmontable ; tout le talent et les soins de M. Anet n'ont pu la vaincre. Comme aucun événement extérieur n'intervient, M. Anet ne pouvait compter et ne comptait en effet que sur l'analyse des sentiments pour soutenir l'intérêt, et les sentiments profonds de ces deux êtres sont tels qu'ils osent à peine se les avouer en face. Comment les avoueraient-ils en public? Ils sont contraints de procéder par allusions, par réticences, par sous-entendus. Sans doute nous les comprenons à demi-mot. Mais nous ne sympathisons pas avec eux. M. Anet a diminué l'horreur de leur conflit en ne les laissant aux prises qu'avec leurs souvenirs et leurs désirs. En réalité, la difficulté était inextricable. Quand deux êtres humains se trouvent en présence d'un pareil

malheur, ils n'ont de recours que le désespoir ou le repentir. M. Anet s'est laissé séduire par un sujet qui, en dépit des apparences, n'est pas un bon sujet dramatique.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

AUTOUR DU PROJET DE CONFÉRENCE DES EXPERTS. — *Le 1er novembre, à Nevers, M. Poincaré précise sa politique : « Nous ne voulons, dit-il, ni revenir sur la fixation de notre créance, ni abandonner nos droits, ni renoncer à nos gages, ni déchirer le traité de paix signé par tant de nations ».*

— La controverse s'engage entre Paris, Londres et Washington, à propos du programme de la Conférence des experts en projet. M. Hughes fait savoir que l'Amérique retirera son offre de s'associer à une enquête sur la capacité de paiement de l'Allemagne, si M. Poincaré limite par avance le champ de la conférence (2 *novembre*). *A Paris, lord Crewe et M. Myron Herrick, ambassadeurs anglais et américain, sont reçus par M. Poincaré et confèrent avec lui* (3 *novembre*).

Une note française est remise à Washington en réponse aux objections de M. Hughes. Elle expose fortement les raisons pour lesquelles la France ne saurait consentir à laisser remettre en question sa créance sur l'Allemagne (5 *novembre*).

Le même jour, une note française est remise à Londres en réponse à la note anglaise déclarant inopportunes les réserves faites par la France au sujet du rôle des experts.

M. Hughes informe le gouvernement français que les restrictions que la France désire voir apporter à la Conférence des experts sont considérées par le gouvernement américain comme empêchant la réalisation des buts qu'on se proposait par la convocation de ladite Conférence. Les Etats-Unis se désintéresseront dorénavant du projet (9 *novembre*).

La Commission des réparations tient une séance, le 13 *novembre. La thèse française et la thèse anglaise s'y affrontent. Sir John Bradbury laisse entendre qu'il est prêt à se retirer si la thèse française triomphe. On décide que les représentants allemands seront entendus le plus rapidement possible et que la question de la constitution d'un comité d'experts sera reprise après que cette audition aura eu lieu.*

PROGRÈS DE LA RÉACTION EN ALLEMAGNE. — LE COUP D'ÉTAT MANQUÉ DE MUNICH. — LA RENTRÉE DU KRONPRINZ. — *Le mouvement séparatiste rhénan demeure à peu près stationnaire.*

Les Rhénans séparatistes réussissent à prendre d'assaut l'Hôtel de Ville d'Aix-la-Chapelle, mais les Belges, sur l'initiative de leur délégué

à la Haute Commission, les en expulsent. Les nationalistes allemands portent en triomphe le consul britannique d'Aix-la-Chapelle (2 *novembre*). *Cet événement est accueilli en France avec surprise. M. Matthes proteste auprès des autorités belges* (4 *novembre*).

— *En Allemagne, le mouvement vers la réaction se précipite : comme suite au refus du chancelier d'accepter l'ultimatum du parti social-démocrate relatif aux mesures à prendre contre la Bavière, les ministres social-démocrates remettent leur démission* (2 novembre). *C'est la fin de la grande coalition parlementaire.*

La Conférence des ambassadeurs avait demandé au gouvernement allemand, le 3 *octobre, de prendre des mesures pour permettre aux missions interalliées de contrôle d'exercer leur mandat. Cette note étant demeurée sans réponse, le général Nollet fait une démarche auprès de M. Stresemann* (4 *novembre*).

M. de Margerie, ambassadeur de France à Berlin, reçoit des instructions de son gouvernement. Il ne doit pas laisser ignorer au chancelier que la France ne verra pas d'un œil favorable l'établissement à Berlin et à Münich d'une dictature militaire qui menacerait la paix européenne.

Le 8 *novembre, la Conférence des ambassadeurs rappelle au Reich sa note du* 3 *octobre et demande une réponse pour le* 10 *novembre au plus tard.*

Le jour même, à Münich, Ludendorff et Hitler tentent un coup d'Etat, qui échoue toutefois, le dictateur bavarois von Kahr, partisan de la restauration des Wittelsbach, s'étant déclaré contre eux. Ludendorff, arrêté, est remis en liberté (9 *novembre*).

Le 10 *novembre, l'Allemagne oppose une fin de non-recevoir à la note de la Conférence des ambassadeurs, et le kronprinz allemand rentre en Allemagne avec la permission du gouvernement hollandais et celle de M. Stresemann. Il s'installe dans son château d'Œls, en Silésie, l'anniversaire de l'armistice* (11 *novembre*).

Une note des cinq puissances de l'Entente aux gouvernements de La Haye et de Berlin était arrivée dans ces deux capitales, le 10, *au moment même où le kronprinz franchissait la frontière.*

Le gouvernement hollandais fait une réponse dont l'ironie est à peine déguisée. Quant à la Conférence des ambassadeurs, incapable de prendre une décision à l'égard de l'Allemagne, elle s'ajourne au 17 *novembre.*

Angleterre. — *M. Baldwin annonce la dissolution de la Chambre des Communes* (13 *novembre*). *Les élections auraient lieu le* 6 *décembre.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30134.